LÉON SÉCHÉ

—

LE CÉNACLE DE JOSEPH DELORME
(1827-1830)

—

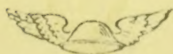
II

Victor Hugo
et les Artistes

DAVID D'ANGERS, LES DEVERIA, LOUIS BOULANGER,
CHARLES ROBELIN, PAUL HUET,
EUGÈNE DELACROIX, LES JOHANNOT, CÉLESTIN NANTEUIL,
CHARLET

(Documents inédits)

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI



VICTOR HUGO

ET LES ARTISTES

DU MÊME AUTEUR

—

ÉTUDES D'HISTOIRE ROMANTIQUE

ALFRED DE VIGNY, 1 vol. in-8° illustré, librairie F. Juven, *couronné par l'Académie française* (1902).

SAINTE-BEUVE, son esprit, ses idées, ses mœurs, 2 vol. in-8°, illustrés de nombreux portraits et autographes. Société du Mercure de France (1904).

CORRESPONDANCE INÉDITE DE SAINTE-BEUVE AVEC M. ET MADAME JUSTE OLIVIER DE LAUSANNE, publiée et annotée par Léon Séché, vol. in-8°. Société du Mercure de France (1904).

LAMARTINE, de 1816 à 1830, Elvire et les Méditations, 1 vol. in-8°, illustré du portrait d'Elvire en héliogravure et d'autres portraits et autographes. Société du Mercure de France (1905).

ALFRED DE MUSSET, l'homme et l'œuvre, les camarades, les femmes, 2 vol. in-8° avec de nombreuses planches, dont deux en héliogravures. Société du Mercure de France (1907).

CORRESPONDANCE D'ALFRED DE MUSSET, 1827-1857, recueillie et annotée par Léon Séché. Portrait de Musset en héliogravure et reproduction de dessins à la plume inédits et d'autographes de Musset. 1 vol. in-8°. Société du Mercure de France (1907).

HORTENSE ALLART DE MÉRITENS, dans ses rapports avec Chateaubriand, Béranger, Lamennais, Sainte-Beuve, G. Sand et Mme d'Agoult, 1 vol. in-8°, illustré de portraits et d'autographes. Société du Mercure de France (1908).

LETTRES INÉDITES D'HORTENSE ALLART DE MÉRITENS A SAINTE-BEUVE, publiées et annotées par Léon Séché, portrait et autographe. 1 vol. in-8°. Société du Mercure de France (1908).

LE CÉNACLE DE LA MUSE FRANÇAISE (1823-1827), illustré de portraits et d'un frontispice allégorique de la Muse Française. 1 vol in-8°. Société du Mercure de France (1909).

MADAME D'ARBOUVILLE, d'après sa correspondance inédite avec Sainte-Beuve, Portraits, vues et autographes. 1 vol. in-8°, Société du Mercure de France (1909).

LETTRES D'AMOUR D'ALFRED DE MUSSET A AIMÉE D'ALTON, avec une introduction et des notes par Léon Séché. 1 vol. in-8° avec portraits et autographes. Société du Mercure de France (1910).

DELPHINE GAY (Mme DE GIRARDIN) dans ses rapports avec Lamartine, Victor Hugo, Balzac, Rachel, Jules Sandeau, Dumas, Eugène Sue et George Sand. Portrait et autographes, 1 vol. in-8°. Société du Mercure de France (1910).

LA JEUNESSE DORÉE SOUS LOUIS-PHILIPPE, Alfred de Musset, De Musard à la reine Pomaré, la Présidente. Portraits. 1 vol. in-8°. Société du Mercure de France (1910).

LES AMITIÉS DE LAMARTINE (*1re série*) Louis de Vignet, Eléonore de Canonge, Marianne-Elisa Birch, Caroline Angebert. Portraits et autographes. 1 vol. in-8°. Société du Mercure de France (1911).

LÉON SÉCHÉ

—

LE CÉNACLE DE JOSEPH DELORME
(1827-1830)

—

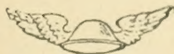
II

Victor Hugo et les Artistes

DAVID D'ANGERS, LES DEVERIA, LOUIS BOULANGER,
CHARLES ROBELIN, PAUL HUET,
EUGÈNE DELACROIX, LES JOHANNOT, CÉLESTIN NANTEUIL,
CHARLET

(Documents inédits)

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXII

CHAPITRE PREMIER

DAVID D'ANGERS ET VICTOR PAVIE

I. — Des lieux prédestinés. — La Bretagne-Angevine et le mouvement de la Renaissance. — Le roi René et la reine Anne. — Leurs cours d'amour. — Comme quoi l'art prima la poésie jusqu'au milieu du XVIe siècle. — Les maîtres-maçons de la Loire. — La chapelle de la Bourgonnière, en Anjou. — Le tombeau de François II à Nantes. — La Renaissance et Joachim du Bellay. — David d'Angers précurseur du mouvement romantique avec sa statue du Grand Condé. — L'influence de la Bretagne sur Victor Hugo et Lamartine.

II. — Victor Pavie, son père, son enfance, ses premières études. — David d'Angers lui sert de correspondant à Paris. — Royaliste et républicain. — Souvenirs de la guerre de Vendée. — La statue funéraire de Bonchamps. — La première rencontre de Louis Pavie et de David d'Angers. — Deux inséparables. — L'amour du pays natal chez David et Victor Pavie. — L'influence de Lamartine sur Pavie. — Le Feuilleton littéraire des *Affiches d'Angers*. — Victor Pavie y rend compte des *Odes et Ballades* de Victor Hugo. — Point de départ de leur amitié. — Leurs premières lettres. — Le père de Victor Pavie présente Victor Hugo à David d'Angers. — La liaison du statuaire et du poète. — Ils vont ensemble assister au ferrement des galériens de Bicêtre. — L'atelier de David. — Toute l'Ecole romantique pose devant lui. — Son désintéressement. — Son œuvre immense. — Le Musée David à Angers.

III. — Les Français à Weimar. — Les premières traductions de *Faust* et les dessins de Delacroix. — *La Violette* et *le Roi des Aulnes*, de Gœthe. — La *Lénore* de Burger. — *Le Globe* publie, en 1827, deux lettres datées de Weimar. — Portrait de Gœthe à cette époque. — Description de son intérieur. — Ses idées sur la littérature française et sur Manzoni. — Ampère le visite et le documente sur la jeune École romantique. — Ce que Gœthe pensait de Victor Hugo.

IV. — David et Pavie partent pour Weimar... Ils s'arrêtent à Strasbourg, Cologne, Mayence, Heidelberg et Carlsruhe. — Leur première entrevue avec Gœthe racontée par Victor Pavie. — David fait le buste du grand poète qui se déclare satisfait. — Le 80e anniversaire de sa naissance. — L'Allemagne en fête à cette occasion. — Les représentations de *Faust*. — Retour de David et de Pavie.

I

Je suis de l'avis de Lamartine : il y a vraiment des lieux prédestinés.

Au quinzième siècle, par exemple, le mouvement de la Renaissance partit de la province idéale que j'ai baptisée la Bretagne-Angevine, parce que la Loire qui la traverse, de Saumur à Nantes, a fait à la longue aux habitants de ses deux rives une âme à part où il entre bien plus de douceur angevine que d'âpreté et de mélancolie bretonne.

Le roi René fut le précurseur de ce grand renouveau, et la duchesse Anne sa protectrice avouée. Elle naissait quand René mourut. Sur leurs pas se

levèrent une nuée d'artistes, peintres, enlumineurs, imagiers, architectes, musiciens et poètes, qui furent l'honneur de leurs cours d'amour, et, pendant cinquante ans, firent de ce val de Loire une sorte de jardin enchanté.

Dès lors, quoi d'étonnant que cette province ait été de leur temps en avance de plus d'un siècle sur le reste du royaume, et qu'aujourd'hui encore le voyageur qui la visite ait l'agrément de cueillir sur les lèvres mêmes des gens du peuple, sous forme de proverbes, de sentences et d'observations, une fleur de poésie et d'urbanité qui ne se trouve que là?

Mais l'art prima et domina la poésie proprement dite jusqu'au milieu du seizième siècle. Pour un Georges Chastellain et un Jean Meschinot, il y eut dix Jean de l'Espine et dix Mathurin Rodier. Durant des années de liesse et de prospérité, les maîtres-maçons du comté nantais et du royaume d'Anjou émaillèrent les coteaux de la Loire de castels ouvragés, fleuris comme des reliquaires, et dont les mille détails étaient un charme pour les yeux. C'est Mathurin Rodier qui, sous le dernier duc de Bretagne, fut le maître d'œuvre de la cathédrale et du château de Nantes, comme ce fut Jean de l'Espine qui, sous le successeur du roi René, fut l'architecte de l'hôtel Pincé d'Angers et du corps de logis

du château d'Ancenis. Et sans qu'aucun document nous ait encore révélé son nom, nous pouvons dire que ce fut également un architecte du pays qui fit les plans de la merveilleuse chapelle de la Bourgonnière, laquelle est à la Renaissance ce que la Sainte-Chapelle est à l'architecture gothique (1).

Vers le même temps, l'illustre imagier de la duchesse Anne, le breton Michel Colombe, donnait la mesure de son génie dans les quatre figures d'angle du tombeau de François II qui décore aujourd'hui la cathédrale de Nantes.

Il est donc tout naturel que, sur cette terre de délices, entre cette chapelle incomparable et ce royal tombeau, se soit épanouie un jour, dans un manoir du quinzième siècle, la fleur poétique de l'*Olive* et du sonnet du *Petit Lyré*. — Joachim du Bellay est, en effet, l'aboutissant de tout un art et de toute une civilisation; il représente mieux qu'aucun autre, la Bretagne-Angevine de la Renaissance; il a tous les traits caractéristiques de la race, depuis la douceur qui confine à la mollesse jusqu'à la mélancolie souriante qui se traduit par la raillerie à fleur de peau. Et je comprends que les poètes de la Restau-

(1) Elle est située près de Liré En 1825, David la signalait au baron Taylor pour les *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France.* (*David d'Angers et ses relations littéraires*, p. 25.)

ration, s'inspirant de la *Deffence et Illustration de la langue françoyse*, aient pris comme mot d'ordre et de ralliement, à l'aube du Romantisme, le cri de guerre de Joachim :

Renouvelons aussi
Toute vieille pensée.

Mais ce qui établit à mes yeux la prédestination de cette province unique sous le rapport des idées, c'est que le mouvement romantique partit de là, comme celui de la Renaissance. N'est-ce pas David d'Angers qui y donna le branle, en 1817, avec sa statue du *Grand Condé*, et qui, ramassant le mot de *Patrie* naturalisé par Joachim du Bellay, se fit l'illustrateur, le Phidias de nos gloires nationales?

Les poètes vinrent après David. Que si Lamartine et Victor Hugo naquirent et se formèrent ailleurs que sur les bords de la Loire, il convient de ne pas oublier que les femmes qui leur ouvrirent le cœur et l'esprit avaient dans les veines du sang breton-angevin. *Les Méditations* sortirent du tombeau d'Elvire, qui était d'origine nantaise, et *les Odes* et *les Feuilles d'Automne*, de l'amour de Victor Hugo pour sa mère et sa fiancée, qui toutes deux étaient de Nantes. Rappelons-nous aussi que les maîtres de Lamartine et d'Hugo, à savoir Cha-

teaubriand et Lamennais, étaient fils de la Bretagne.

Enfin ce qui met le comble à ce miracle d'art et de poésie, c'est que ce fut un Angevin pur sang qui fut le trait d'union entre David d'Angers et les écrivains de l'École romantique.

A cet égard Victor Pavie, car c'est de lui que je veux parler, a droit à toute notre reconnaissance et mérite une place à part dans l'histoire du Cénacle de *Joseph Delorme*.

II

Né à Angers, le 26 novembre 1808, Victor Pavie était fils d'un imprimeur dont le père, imprimeur aussi, avait passé comme tel par toutes les affres de la Révolution.

Arrêté sous la Terreur pour avoir imprimé des placards royalistes, le grand-père de Pavie avait été sauvé par l'intervention de Choudieu et s'était réfugié en Espagne, pendant que sa femme était enfermée dans la prison de Blois.

Victor fut donc nourri dans la haine de la Révolution. Ayant perdu sa mère en bas âge, il fut confié avec son frère Théodore aux soins d'une admirable fille, nommée Manette Dubois, qui, avant d'entrer à leur service, avait suivi l'armée vendéenne dans

sa campagne d'outre-Loire, et qui, ayant été prise et incarcérée au Bouffay de Nantes, n'avait dû son salut qu'au 9 Thermidor.

Jusqu'à l'âge de dix ans, Victor Pavie fut un assez mauvais écolier. Mais, en ce temps-là, les enfants étaient élevés à la diable et connaissaient surtout l'école buissonnière. Après avoir usé pas mal de culottes sur les bancs de deux petites institutions privées, un ami de la famille se chargea de lui apprendre les premiers éléments du français et du latin, puis, une fois débrouillé, on le mit au lycée d'Angers d'où, sa rhétorique finie, on l'envoya à Paris pour suivre les cours du lycée Charlemagne.

Il y était en 1825, et je vois, dans une lettre de David d'Angers à son père, que c'est le grand sculpteur qui lui servait de correspondant.

Cela me parut d'abord extraordinaire, car autant le père de Pavie était royaliste, autant David d'Angers était républicain. Lui aussi, il avait souffert de la Révolution, mais c'était dans le camp adverse. Son père, qui pour l'aguerrir l'avait traîné derrière lui en Vendée dans les armées de la République, avait été fait prisonnier le soir d'un combat terrible, et même, après la déroute de Cholet, les Vendéens l'eussent sûrement passé par les armes avec

tous les bleus enfermés comme lui dans l'église de Saint-Florent, si Bonchamps, au moment de mourir, n'avait crié grâce pour ces prisonniers.

Le geste de Bonchamps avait touché jusqu'au fond du cœur le jeune David. Tout en restant républicain, il s'était pris d'admiration pour le héros vendéen qui avait sauvé la vie à son père, et c'est pour lui payer sa dette de reconnaissance qu'en 1824 il avait fait sa statue funéraire que l'on regarde comme son chef-d'œuvre (1).

Cet acte de piété filiale avait cimenté l'amitié que, malgré les opinions opposées de leurs pères, David et Pavie s'étaient vouée sur les bancs de l'Ecole centrale. C'est là, en effet, qu'ils se rencontrèrent pour la première fois. Il y a même une anecdote charmante au sujet de cette première rencontre. On sait que, le matin de la rentrée des classes, les élèves nouveaux, se sentant dépaysés, ont l'habitude de chercher autour d'eux quelque figure amie. Or, David, ne reconnaissant personne dans la cour, se tenait à l'écart, timide et les mains dans ses poches, quand Louis Pavie, frappé de la douceur réfléchie de son œil bleu, lui dit gentiment : « Viens donc avec nous, *p'tit gâs*, viens donc ! »

(1) Le tombeau de Bonchamps par David est toujours dans l'église de Saint-Florent-le-Vieil.

Il faut être du pays pour savourer « la douceur ıgevine » de cette expression populaire.

Le p'tit gâs ne se le fit pas dire deux fois et s'at-ıcha à Pavie qui se prit pour lui d'une égale ffection. Longtemps après, David perdit son père. était alors à l'École de Rome. A son retour, il ıt touché jusqu'aux larmes en apprenant que c'é-ıit Pavie qui lui avait fermé les yeux. Ces choses-sont de celles qui ne s'oublient pas quand on a ı cœur. Aussi la politique fut-elle incapable de les ésunir. En 1836, alors que la révolution de Juillet vait creusé davantage encore le fossé qui séparait s ultras des libéraux, David écrivait à Pavie : « Tu ıis qu'en politique notre opinion a toujours été pposée, et cependant jamais le moindre nuage ne est élevé entre nous. Continuons donc ainsi (1). »

Et pour « continuer », il avait déjà reporté sur fils l'affection qu'il avait pour le père.

A partir de 1824, on peut dire que Victor Pavie ıtra pour n'en plus sortir dans la vie de David Angers et qu'il fut associé de près ou de loin à utes ses pensées, à tous ses travaux. Il est vrai ıe Pavie avait une nature d'apôtre. C'est le mot ınt se servait pour me le peindre le fils de Paul uet, le paysagiste.

(1) *David d'Angers et ses relations littéraires.*

« Je me souviens très bien de cette belle figure », m'écrivait naguère M. René Huet, qui le vit souvent chez son père, quand il était enfant. « Grand, maigre, illuminé, très exalté, il avait l'air d'un apôtre et passait rapidement d'une chose à une autre, sans tarir jamais la source de son enthousiasme. Passionné pour la poésie et pour l'art, il était lié avec toute l'École romantique ; mon père l'aimait beaucoup et il l'avait en grande estime. Pour nous, enfants, il nous paraissait un peu étrange et nous faisait parfois l'effet d'un christ battant l'air pour retrouver les deux bras de sa croix. »

L'image est d'autant plus juste que Pavie était un parfait chrétien.

Mais s'il était passionné pour la poésie et pour l'art, il aimait avant tout sa petite patrie. Tout ce qui touchait à l'histoire d'Anjou lui était sacré, et c'est par là, j'imagine, que David s'était senti attiré tout de suite vers cette âme vibrante, lui qui, dans sa fierté d'Angevin, avait ajouté à son nom celui de sa ville natale pour s'en faire un titre de noblesse.

Si David a dressé des monuments à toutes les illustrations de sa province, Pavie les a célébrées sur tous les tons, en vers et en prose. Sa première ode, car il rima de bonne heure à l'exemple de son

père, mais avec un autre talent que lui, fut pour déplorer la mort de Béclard, médecin fameux, qui était Angevin de naissance.

Il avait alors seize ans et ne jurait déjà que par Lamartine. Ayant aperçu un jour un exemplaire des *Méditations* sur le bureau de son père, il en lut au hasard quelques fragments, et telle fut son émotion que, pour lui en faire part plus vite, il courut à toutes jambes aux Rangeardières, où l'imprimeur était en villégiature, à quelques kilomètres d'Angers. C'est Lamartine qui lui révéla la poésie. « Il surgissait à mes yeux comme un régénérateur, a-t-il écrit plus tard. Il chantait Dieu, le Dieu de nos foyers et de nos temples. Les orages de sa vie si péniblement évoqués dans les premières *Méditations* se résolvaient du moins dans un religieux repentir. »

Quelques années après, il faillit s'évanouir à sa vue en le rencontrant chez Victor Hugo.

Fontanes disait que :

L'enthousiasme habite aux rives de Jourdain.

S'il avait connu Pavie, il aurait pu dire tout aussi bien qu'il habitait aux bords de la Loire.

Cependant, ses études finies, Victor Pavie était retourné chez son père qui, pour satisfaire ses goûts plus encore que ceux de ses lecteurs, venait

d'ajouter (janvier 1826) un feuilleton littéraire aux *Affiches d'Angers* (1). Je crois même que Victor était pour beaucoup dans cette création, car le style le démangeait lui aussi, et comme il avait suivi avec un intérêt croissant, durant son séjour à Paris, le mouvement, les publications de l'École romantique, il n'était pas fâché d'avoir sous la main un organe à lui, si modeste fût-il, où il pût exprimer son enthousiasme et ses admirations naissantes.

Justement Victor Hugo venait de faire paraître la troisième édition de ses *Odes et Ballades*. Victor Pavie acheta l'ouvrage et en rendit compte sous ses initiales dans le feuilleton des *Affiches d'Angers* du 2 décembre 1826, en termes qui allèrent au cœur du jeune poète et lui mirent la plume à la main.

Le 13 décembre suivant, Victor Hugo écrivait à *Monsieur V.P., l'un des rédacteurs du Feuilleton des Affiches d'Angers :*

« C'est à vous sans doute, Monsieur, que je dois

(1) Les *Affiches, annonces, et avis divers d'Angers*, remontaient à l'année 1773. C'était une simple feuille petit in-4, imprimée sur deux colonnes, où se voyait, au bas de la quatrième page, le nom de L. Pavie, imprimeur du Roi et de M. le Préfet. — Après avoir lu les deux premiers feuilletons, David encouragea Pavie à s'occuper des gloires angevines. (Lettre du 16 février 1826.)

l'envoi d'un numéro du *Feuilleton d'Angers* (2 décembre) où il est parlé du volume d'*Odes et Ballades* que je viens de publier. Du moins, c'est à vous, Monsieur, que je dois ce bienveillant article, et je me fais un devoir et une joie de vous en remercier !

« Ce n'est point parce que vous me louez que je vous remercie. Je ferais peu de cas, permettez-moi de vous le dire, d'un éloge qui ne serait qu'un éloge. Ce dont je suis reconnaissant dans votre article, c'est du talent qui s'y trouve; ce qui me plaît, ce qui me charme, ce qui m'enchante, c'est d'avoir trouvé dans si peu de lignes la révélation complète d'une âme noble, d'une intelligence forte et d'un esprit élevé.

« Vous êtes, je le sens, Monsieur, du nombre de ces amis que mes pauvres livres me font de par le monde et que je ne connais pas, mais que j'ai tant de plaisir à rencontrer quand une occasion fortuite se présente de leur serrer la main. En attendant que cette bonne fortune m'arrive à votre égard, recevez cette lettre comme un gage de ma vive et cordiale estime.

« Je regrette de ne pouvoir vous écrire que sous les initiales V. P. ; elles signent un article que les premiers noms de notre littérature pourraient sous-

crire ; mais, quel qu'il soit, le nom qu'elles cachent ne restera pas longtemps ignoré.

« Votre ami

« VICTOR HUGO (1). »

Vous pensez si Victor Pavie se rengorgea en recevant cette lettre et s'il s'empressa de se faire connaître ! Le 3 janvier, sans perdre de temps, Victor Hugo lui répondit qu'il appartenait à la seule classe privilégiée que fit la nature ; qu'il avait le *mens divinior* qui place l'homme au-dessus des hommes et que, bien qu'il ne connût encore que peu de lignes de sa plume, il n'aurait pas de peine à prophétiser son avenir... « Le chêne est en vous, lui disait-il, laissez-le croître. »

Victor Hugo était déjà le donneur d'eau bénite qu'il fut toute sa vie. Mais Pavie, tout jeune et tout fier qu'il était d'entrer ainsi en relations avec un poète d'un tel talent, d'une telle renommée, n'était pas de ceux qui se laissent prendre à la glu des paroles flatteuses. Outre qu'il avait à côté de lui, dans la personne de son père, un homme qui, le cas échéant, se serait chargé de le rappeler à la modestie, il ne s'abusait pas sur ses moyens ; on pouvait vanter son mérite et dire que ses premières com-

(1) *Corresp. de Victor Hugo.*

positions en vers, comme *le Juif*, *la Mer et le Lac* et *l'Enfant*, étaient « ingénieuses et inspirées »; Victor Hugo avait beau l'inviter « à ne pas cacher sa tête sous son aile, son aile étant faite pour planer dans le ciel et sa tête pour contempler le soleil », il sentait qu'il n'aurait jamais, comme poète, qu'un talent d'amateur; son ambition n'était pas, du reste, de se faire un nom dans la littérature, mais d'honorer, et d'illustrer si possible, la profession de son père.

En attendant, il cultiva, cela va sans dire, l'amitié du poète glorieux qui lui avait tendu si gracieusement la main (1) et sa première pensée fut

(1) Nous avons la première lettre de Victor Pavie à Victor Hugo, elle a sa place marquée ici :

« La crainte de vous être à charge, lui mandait-il, et de gâter par un empressement importun une correspondance si précieuse, a seule pu comprimer jusqu'à ce jour l'élan de la reconnaissance.

« Etrange combinaison du hasard qui établit tout à coup un ordre commun de gravitation entre deux êtres à qui la nature avait assigné des tourbillons si divers et qui me constitue, pour ainsi dire, votre satellite, cher et illustre poète ! Oui, toujours désormais, je dois tourner avec vous. Quelque événement qui arrive, dût votre indulgence vous être attiré un fardeau, la destinée qui a lié mon obscurité à votre gloire ne doit plus jamais nous séparer, et tout ce qu'il y aura de plus pur dans ma pensée s'en détachera de lui-même pour aller s'accoler à la vôtre.

« Voyez-vous, nous sommes tous en rapport ensemble, je me regarde sous votre empire, comme le malade sous le doigt du magnétiseur ; — j'ai mal à l'âme, interrogez-moi... et puisse l'état de la douleur vous suggérer le remède !

« Mes dix-huit ans viennent de sonner. J'arrive de Paris où j'ai

naturellement de le mettre en rapports avec David d'Angers, persuadé que tous deux y trouveraient leur compte.

passé deux années d'amertume et de dégoût. Me voilà depuis trois mois rendu aux vœux d'une famille qui m'adore, au sein de cette nature chérie contre le souvenir de laquelle la civilisation parisienne était venue se briser mille fois, sur ce même sol natal où vous m'étiez apparu d'abord avec vos rêves dorés et vos voiles fantastiques, — et pourtant, soit qu'il faille des secousses à l'âme qui se flétrit et s'altère dans la monotonie du bonheur, soit qu'il y ait en moi quelque motif secret de douleur dont je ne puis découvrir le germe, soit qu'enfin je sois parvenu à cet âge, période inquiète de la vie, transition vague de l'adolescence à la jeunesse, état d'enfantement pour la pensée, où l'âme est suspendue en extase dans l'attente de quelque impression solennelle; — sous l'écorce de la félicité la plus parfaite, je languis.

Ce séjour de Paris, lors même que je le détestais, m'attachait secrètement et influait à mon insu sur mon existence future. Car il comblait alors deux vides immenses qui se sont creusés depuis lui, puisqu'il fécondait avec abondance deux genres innés chez moi, celui de la mélancolie par le regret de l'absence, celui de l'admiration par l'enthousiasme des arts. Aujourd'hui que ces deux dispositions retombent sur elles-mêmes faute d'application avec tout le poids d'un effort fruste, que le besoin de tristesse s'émousse contre un bonheur uniforme, que mon enthousiasme respire en vain cette atmosphère de mouvement et de vie qui lui est refusée, je ne puis mieux comparer mon état qu'à celui d'un homme dont un mouvement convulsif étreindrait les mains avec force sans qu'il puisse rien saisir; aussi à chaque instant, faute de pâture, cette imagination exagère-t-elle tout en bien ou en mal...

« Jugez d'après cela quel bouleversement de jouissance ont dû opérer en moi deux lettres signées d'un homme que j'avais regardé jusqu'à ce jour comme l'écho de mon âme, comme l'interprète de mes pensées. Me voilà tel que je suis, bon ou mauvais, tout entier, faites de moi ce que vous voudrez. J'ai pensé, sur la foi d'une correspondance brûlante d'amitié et de poësie, qu'un épanchement absolu serait accueilli de vous avec l'indulgence que donne le génie. J'ai cru que je serais compris à mon tour d'un homme que je comprenais si bien. Je me jette donc dans vos bras, je m'en rapporte

Trois mois après, c'était chose faite. Le 20 mai 1827, — toutes ces dates doivent être retenues, car ce sont les jalons de l'histoire, — Victor Hugo mandait à Pavie :

« Votre père nous a quittés vite, trop vite, dites-le lui bien. Mais aux regrets que nous a causés son départ, il a voulu mêler une espérance, celle de vous voir bientôt. Votre aimable lettre la change en certitude et la plus chère marque d'amitié que vous puissiez me donner, c'est de la réaliser bientôt. Vous ferez de belles choses partout, mais à Paris l'esprit a plus d'aliment : les musées, les galeries, les bibliothèques lui ouvrent de nouvelles sphères d'idées ; enfin, tout ce qui s'acquiert est ici, et vous avez déjà tout ce que la nature donne.

« J'ai été également enchanté de connaître M. David (d'Angers). C'est un homme de beaucoup de talent et de beaucoup d'idées. Il m'a fait voir son atelier où abondent les belles choses (1)... »

C'est donc au mois de mai 1827, et par l'entre-

en aveugle à vos conseils. Je vous demande une application à ces penchants qui s'usent sans résultat. Je vous demande un plan de vie, une regle à suivre. Je vous demande moyen de tirer en l'isolant quelques légeres étincelles de ce fluide qui se dégage et s'évapore sans clarté.

« Tout à vous de cœur et d'âme.

« VICTOR PAVIE. »

(Lettre inédite communiquée par M. Paul Maurice.)

(1) *Corresp. de Victor Hugo.*

mise du père de Pavie, que Victor Hugo et David d'Angers entrèrent en relations ensemble. Désormais, malgré leur différence d'âge, ils seront unis comme les doigts de la main, et pour fortifier encore leur amitié, quand Pavie viendra faire son droit à Paris, il mettra son orgueil et sa joie à aller de l'un à l'autre (1).

Le 19 novembre 1827, David écrivait au fils de l'imprimeur :

« Je vois souvent notre ami Hugo ; nous sommes allés assister au ferrement des galériens de Bicêtre. Combien j'aime Hugo avec son âme ardente et tout antique ! Je lis actuellement le Dante. Hugo n'est

(1) En attendant, il ne laissait passer aucune occasion de servir Hugo et ses amis, dans le feuilleton littéraire des *Affiches d'Angers*, comme en témoigne la lettre suivante adressée, en 1828, par Eugène Delacroix à Victor Hugo :

« Je reçois à l'instant, mon cher ami, le journal que vous avez eu la bonté de remettre chez moi. J'aurais été vous en remercier moi-même, si je n'étais tout à fait pris depuis quelque temps par la nécessité, qui est un plaisir pour moi, d'accompagner mon vieil invalide de frère que je possède à présent et que je n'avais pas vu depuis plusieurs années. J'ai été assez souffrant tous ces derniers temps, et je n'ai guère vu les amis ni l'atelier. Pour ce qui est de l'article, je n'ai pas méconnu la main obligeante de notre jeune ami, M. Pavy (*sic*) à qui je vous prie, si vous avez occasion de lui écrire bientôt, de témoigner ma reconnaissance en attendant que je m'acquitte moi-même avec lui. Mes remerciements doivent aussi remonter plus haut et il est bien doux pour moi de penser que c'est à la place que j'ai le bonheur de tenir dans votre estime que je dois une partie de celle de M. Pavy. » (Lettre inédite tirée de l'Album de Mme Victor Hugo et communiquée par M. Lefèvre-Vacquerie.)

pas sans quelque ressemblance avec ce poète. Il vient de nous lire sa préface de *Cromwell*. Quelle profondeur de pensées ! à elle seule, cette préface est un code de littérature (1). »

On voit qu'Hugo n'était pas seul à posséder une âme ardente, et que David avait comme Pavie la flamme et l'enthousiasme.

Que si vous me demandez dans quel but le poète et le sculpteur étaient allés à Bicêtre assister au ferrement des galériens, je vous répondrai que c'était afin de documenter Hugo, qui songeait à écrire *le Dernier jour d'un Condamné*. Dans l'espace de quelques semaines ils assistèrent deux fois à cette lugubre cérémonie. Car David s'intéressait maintenant à tout ce que faisait Victor Hugo, et comme il habitait à deux pas de chez lui, dès qu'il avait un moment de loisir, il allait rue Notre-Dame-des-Champs, se réchauffer, si l'on peut dire, au foyer de l'auteur de *Cromwell*. Souvent aussi Victor Hugo passait le prendre le soir, à son atelier (2), et l'emmenait voir le coucher du soleil dans la plaine de Montrouge. Et, le dimanche, David se joignait régulièrement à la bande joyeuse des artistes et des

(1) *David d'Angers et ses relations littéraires.*

(2) L'atelier de David était rue d'Assas. On a posé récemment une plaque commémorative sur la façade de la maison qui l'a remplacé.

poètes qui allait au *Moulin de Beurre* manger, au son des violons, le poulet sauté de la mère Saguet. C'est même au cours d'une de ces promenades que le statuaire rencontra un jour avec Hugo, rue du Montparnasse, la petite fille, grêle, étiolée, flétrie, mais belle tout de même, qui lui servit de modèle pour le *Tombeau de Botzaris*.

Mais la grande occupation de David, en ces années de fièvre et d'émulation fraternelle, était de modeler dans la terre glaise les traits de tous ceux, jeunes ou vieux, qui étaient sur le chemin de la gloire. Bientôt son atelier de la rue d'Assas devint en quelque sorte le vestibule du Panthéon. Chateaubriand posa devant lui, l'un des premiers, puis ce fut au tour de Delacroix, d'Hugo, de Lamartine, de Vigny, de Sainte-Beuve, de Mérimée, d'Emile Deschamps, de Delphine Gay, de Mme Tastu. Tout le Cénacle y passa, sans parler des autres. Si bien que David d'Angers acquit en peu de temps dans le monde des lettres, une renommée extraordinaire et, d'ailleurs, parfaitement justifiée.

On connaît les vers que lui ont dédiés Victor Hugo et Sainte-Beuve dans *Joseph Delorme* et *les Feuilles d'Automne*. En voici quelques-uns d'Alfred de Vigny, qui ne figurent pas dans ses œuvres :

A vous qui soufflez une âme
Sur les flots du bronze en flamme,
Vous dont la puissante main
N'eut jamais d'étreintes vaines,
Vous dont le marbre a des veines
Où coule le sang humain (1).

Et ce qu'il y avait d'admirable et de tout à fait unique chez David, c'était son désintéressement absolu. Non seulement il ne demandait rien aux écrivains et aux artistes dont il faisait le buste ou le médaillon, mais il se croyait encore leur obligé. Il les sollicitait comme un débutant dans la carrière, et comme s'ils lui avaient fait une grâce en venant poser devant lui. Et quand les modèles lui manquaient en France, il allait en chercher en Angleterre et en Allemagne. Il faisait le voyage de Londres avec l'espoir d'en rapporter le buste de Walter Scott. Il entreprenait celui de Weimar pour modeler le front olympien du grand Gœthe. Et toujours et partout il était accompagné de Victor Pavie et quelquefois de son frère Théodore. Victor, avec ses qualités lyriques, lui donnait l'aplomb qui lui aurait manqué sans lui pour forcer les portes illustres. Il a fait ainsi, dans l'espace de vingt-

(1) Ces vers lui furent adressés sur un exemplaire de *Cinq-Mars*. Ils parurent dans *le Vert-Vert* du 17 août 1837.

cinq ans, quelque chose comme 50 statues, 120 bustes, 75 ou 80 bas-reliefs, dont celui du Panthéon, 40 statuettes, 30 médaillons de proportions colossales et 500 médaillons de moyenne grandeur, tous fondus à la cire perdue.

Et tout cela se voit à Angers, au Musée qui porte son nom, car il voulut que toute son œuvre fût réunie dans sa ville natale, et au fur à mesure qu'il exécutait un morceau, grand ou petit, il en offrait gracieusement, humblement, le moulage à la municipalité d'Angers. Je ne crois pas qu'il existe au monde un ensemble sculptural comparable à ce Musée. Toute l'histoire de France est là, évoquée et traduite par un ébauchoir magistral et divin.

III

Parlons un peu du voyage de Weimar. Quand David l'entreprit, au mois de juillet 1829, toute l'École romantique était sous le charme de la récente traduction de *Faust* par Gérard de Nerval et des beaux dessins que Delacroix avait faits pour illustrer le *Faust* de Stapfer (1). On pourrait même

(1) Gœthe disait de la traduction de Gérard qu'il n'éprouvait plus de plaisir à lire *Faust* en allemand et des dessins de Delacroix que cet artiste d'élite avait surpassé ses propres inventions dans certai-

dire que ce fut par cette traduction et ces dessins que l'École romantique prit enfin contact avec Gœthe.

Sans doute on n'avait pas attendu la traduction de *Faust* pour lire *Werther*. Nodier, jeune, le portait toujours sur lui et s'en est inspiré dans *le Peintre de Salzbourg*. Lamartine l'avait lu peu de temps après sa sortie du collège. Il écrivait à Aymon de Virieu, au mois de novembre 1809, que *Werther* lui avait fait la chair de poule et lui avait donné du même coup de l'âme et le goût du travail, tout en l'attristant un peu. Et le 30 septembre 1810, il lui mandait encore : « Vois l'automne, c'est le temps où je deviens amoureux, mélancolique, rêveur et ennuyé de la vie ; c'est le temps où je lis *Werther* et où je suis tenté d'imiter cet aimable et malheureux héros de roman. »

Werther est certainement avec *René* le livre qui a exercé le plus d'influence sur la première génération du XIXe siècle. Mais on l'avait lu comme un livre français, je veux dire qu'il n'avait donné à personne ou à très peu de gens l'idée d'étudier la littérature allemande et de pénétrer la vie intérieure de celui qui l'avait écrit.

nes scènes. « Les Français, ajoutait-il, critiquent sa manière fougueuse, mais elle le sert à point nommé. On espère qu'il achèvera le *Faust* et par avance je me réjouis en particulier de voir *la Cuisine des sorcières* et les scènes du Broken... »

En d'autres termes, Gœthe n'inspirait en France aucune curiosité. On savait, bien entendu, que c'était un grand homme ; Mme de Staël en avait assez dit pour qu'il nous fût connu, mais on n'en parlait que comme d'un personnage de légende ou d'une pyramide lointaine.

Et pourtant Gœthe avait partagé de bonne heure avec Klopstock, Burger et Schiller l'honneur d'être traduit en français. Sa *Violette* avait été mise en vers par Nodier et Chênedollé ; son *Roi des Aulnes* par Émile Deschamps et Henri de Latouche, dans le temps même où la *Lénore* de Burger et son *Chant sauvage* faisaient entrer dans l'art et la poésie romantiques la chevauchée-fantôme, l'aventure du cavalier nocturne.

Ce n'est vraiment qu'à partir de 1827 qu'on s'intéressa tout à fait à Gœthe. Entre les deux traductions de *Faust* par Stapfer et Gérard, *le Globe* publia cette année, dans ses numéros du 22 mai et du 2 juin, deux lettres datées de Weimar qui furent très remarquées.

La première en date, qui remontait au 17 octobre 1817, n'était pas signée, et *le Globe* en l'insérant, dit qu'elle était d'un ami. Cet ami écrivait, après avoir visité Gœthe :

« C'est un homme d'environ 69 ans ; il ne m'a

pas paru en avoir 60. Il a la taille de Talma, avec un peu plus d'embonpoint; peut-être aussi est-il un peu plus grand. Les lignes de son visage sont grandes et bien marquées : front haut, figure assez large, mais bien proportionnée; bouche sévère, yeux pénétrants, teint sombre, expression générale de force et de réflexion.

« Sa maison est superbe : elle fut construite, à ce qu'on m'a dit, sur l'emplacement d'une église ! Sur le seuil de la porte intérieure est inscrit ce mot : *salve !* Il me reçut dans une galerie ornée de bustes où nous nous promenâmes. Sa démarche est calme et lente, comme son parler, mais, à quelques gestes rares et forts qui lui échappent, on voit que l'intérieur est plus agité que l'extérieur. La conversation, d'abord froide, s'anima peu à peu, il parut ne pas trop s'y déplaire : j'ai joui quelques instants de Gœthe se développant avec plaisir. Il marchait et s'arrêtait pour m'examiner, ou se recueillir et enfoncer toujours plus profondément sa pensée, ou chercher une expression ou donner un exemple et des détails. Le geste rare mais pittoresque et l'habitude générale grave, forte, imposante. Nous restâmes ensemble à peu près une heure. Je fus surtout frappé de son grand sens. Il ne m'a énoncé aucun paradoxe, aucune proposition étrange, quoi-

qu'il ne m'ait dit que des choses neuves. Son imagination perçait de temps en temps : beaucoup d'esprit dans le détail et le développement ; un vrai génie dans le corps de l'idée. Ce qui me paraît caractériser son esprit ; c'est l'étendue... »

Huit ans après, le 28 avril 1825, l'ami du *Globe* écrivait de Weimar :

« Je suis allé à 11 h. chez Gœthe, et j'ai d'abord demandé Mme de Gœthe, sa belle-fille, pour laquelle j'avais deux lettres de Berlin.

« J'entrai par l'escalier commun dans une aile où demeure toute la famille. Le domestique me dit que Mme de Gœthe n'était pas bien et gardait encore le lit. Je remis donc mes deux lettres au domestique et le priai de me faire savoir l'heure où je pourrais revenir. Je demandai ensuite son excellence monsieur le ministre de Gœthe, et je remis pour lui au domestique la lettre de Hegel avec la même prière que pour Mme de Gœthe et me retirai. J'avais déjà fait la moitié de la rue, quand je vis accourir le domestique, qui me dit que M. de Gœthe désirait me voir sur-le-champ. Je repris donc le bel escalier, orné de plâtres et de petites statues ; puis on m'introduisit dans cette galerie où, il y a huit ans, j'avais eu le bonheur de faire plusieurs tours avec

Gœthe, et de cette galerie dans le cabinet où l'on me dit que Gœthe allait venir.

« J'étais tout troublé, je portais les yeux autour de moi avec avidité sur les tableaux, les gravures, les livres, et toutes les parties de l'ameublement. La pièce est plus longue que large. Sur le mur qui est en face des croisées sont des dessins et des copies de tableaux ; au-dessus du canapé, une composition que je n'ai pas eu le temps d'examiner ; sur un meuble des dessins coloriés, l'un avec l'inscription : *Herr Alexander von Humboldt*. Vis-à-vis, près des croisées, de petits meubles avec quelques livres, le tout dans le plus grand ordre ; dans le fond un pupitre à différents compartiments, où sont de grands cartons longs qui renferment sans doute des cartes ou des gravures. Je regardais avec plus d'avidité que de discernement, préoccupé de l'idée de me trouver là, dans le cabinet de Gœthe, où Gœthe allait bientôt paraître, quand la porte de la galerie s'ouvrit, et je vis un vieillard que je reconnus de suite. Il avait une cravate de couleur nouée négligemment, un pantalon de drap, une redingote bleue, et la tête nue. Quelle tête ! large, haute, profonde, imposante, admirable ! Il s'avança lentement et doucement, me montra le sopha et s'y assit avec moi...

« Il avait l'air de souffrir, chaque parole lui coûtait.

Il me dit : Il faut que je prenne des précautions, que je ne me livre à rien trop longtemps, et me tienne en équilibre, pour pouvoir suffire aux occupations qui me restent.

« Je lui demandai ses commissions pour Paris, où l'on commençait à s'intéresser à l'Allemagne, où l'on traduisait Schiller et lui.

— « On a traduit *Faust* littéralement? Je le conçois pourtant. Pour s'améliorer la langue française n'a besoin seulement que de reculer de quelques siècles et de revenir à Marot... Oui, la langue de Marot... Il faut prendre quelques libertés. Peu à peu on s'habitue.

« Comme je vis que je n'en pouvais tirer davantage sur la France, je changeai de sujet. « Du moins, lui dis-je, je suis heureux que, parmi les choses dont vous pouvez vous occuper, vous ayez mis la nouvelle littérature italienne et mon ami Manzoni.

— « Ah ! Manzoni ! (en levant les yeux et avec un accent réfléchi). C'est un jeune homme bien intéressant.

« Il a commencé à s'écarter des règles reçues, et surtout de l'unité de lieu. Mais les *anciennistes*, dit-il en souriant lui-même de son mot, ne veulent pas cela... On lui en a voulu, et cependant il ne s'en est écarté qu'avec mesure, et cela me plaît.

« J'ai reçu *Adelchi*. J'en ai même fait un extrait que je publierai si j'en ai l'occasion. Je l'ai bien étudié. Il y a de très belles choses. Je n'aime pas m'arrêter aux particularités, c'est toujours l'ensemble qu'il faut voir ; mais tenez, vous rappelez-vous ce soldat longobard chez qui se réunissent les conjurés et qui ne songe qu'à sa propre élévation...

« Manzoni se tient à l'histoire et aux personnages réels qu'elle fournit ; mais (en écrivant) il les élève jusqu'à nous par les caractères qu'il leur donne ; il leur prête nos sentiments humains, libéraux même ; et il a raison. Nous ne pouvons nous intéresser qu'à ce qui nous ressemble un peu, et non aux Lombards ou Longobards... Voyez *Adelchi*, c'est un caractère de l'invention de Manzoni.

« Là-dessus je lui dis avec un peu d'émotion :

« Les sentiments d'Adelchi mourant sont ceux de Manzoni lui-même. Manzoni, qui est un poète lyrique, s'est peint dans Adelchi.

— « Oui, vraiment. Il y a longtemps que j'avais connu son âme et sa manière de sentir dans ses *Inni sacrés*. C'est un catholique naïf et vertueux.

« Je lui exprimai ma reconnaissance, comme ami de Manzoni, de ce qu'il avait eu la bonté de le défendre, sans le connaître, contre la critique de *Quarterly Review*. Il me répondit : J'en fais grand cas, *Adel-*

chi est un plus grand sujet ; mais *le Comte de Carmagnola* a bien de la profondeur. Et la partie lyrique en est si belle que ce méchant critique anglais l'a louée et même traduite... »

Dix jours avant de publier ces deux lettres anonymes, *le Globe* imprimait celle-ci d'Ampère qui, disait-il, achevait alors dans l'Athènes de l'Allemagne (*alias* à Weimar) une éducation poétique qui donnait de brillantes espérances :

mai 1827.

« Gœthe a, comme vous le savez, quatre-vingts ans. J'ai eu le plaisir de dîner plusieurs fois avec lui en petit comité, et je l'ai entendu parler plusieurs heures de suite avec une présence d'esprit prodigieuse, tantôt avec finesse et originalité, tantôt avec une éloquence et une chaleur de jeune homme.

« Il est au courant de tout, il s'intéresse à tout, il a de l'admiration pour tout ce qui peut en admettre. Avec ses cheveux blancs, sa robe de chambre bien blanche, il a un air tout candide, et tout patriarcal. Entre son fils, sa belle-fille, ses deux petits enfants, qui jouent avec lui, il cause sur les sujets les plus élevés. Il nous a entretenus de Schiller, de leurs travaux communs, de ce que celui-ci voulait faire, de ce qu'il aurait fait, de ses intentions, de ses

souvenirs : il est le plus intéressant et le plus aimable des hommes.

« Il a une conscience naïve de sa gloire qui ne peut déplaire, parce qu'il est occupé de tous les autres talents, et si véritablement sensible à tout ce qui se fait de bon, partout et dans tous les genres. A genoux devant Molière et La Fontaine, il admire *Athalie*, goûte *Bérénice*, sait par cœur les chansons de Béranger et raconte parfaitement nos plus nouveaux vaudevilles. A propos du Tasse, il prétend avoir fait de grandes recherches et que l'histoire se rapproche beaucoup de la manière dont il a traité son sujet. Il soutient que la prison est un conte. Ce qui vous fera plaisir, c'est qu'il croit à l'amour du Tasse et à celui de la princesse ; mais toujours à distance, toujours romanesque et sans ces absurdes propositions d'épouser qu'on trouve chez nous dans un drame récent.

« J'ai lu, manuscrit, un ouvrage de Gœthe fort extraordinaire et qui paraîtra dans quelques jours (1), il l'a composé à soixante-dix-sept ans passés : c'est un épisode ou plutôt un intermède destiné à trouver place dans la suite de *Faust*, qui n'est pas encore achevé. C'est, comme il l'intitule lui-même, une fantasmagorie. Elle est à peu près intra-

(1) *Hélène*, qui parut en 1828.

duisible; mais à travers beaucoup de bizarreries et assez d'obscurité, il y a de la profondeur, de la poésie et de la grâce. Depuis le siège de Troie jusqu'au siège de Missolonghi, la mythologie grecque, le moyen âge, le temps actuel, lord Byron, tout s'y trouve. C'est un rêve d'un grand sens; et dans cette composition tout est créé, bon ou mauvais, par cette tête octogénaire... »

N'est-il pas vrai que ces lettres nous donnent un avant-goût des *Entretiens de Gœthe et d'Eckermann?*

Il paraît qu'en lisant les articles que lui avait consacrés J.-J. Ampère quelque temps auparavant, Gœthe s'imagina qu'ils étaient d'un homme fait, et qu'il fut tout surpris, quand Ampère alla le voir, de se trouver en face d'un jeune homme d'une vingtaine d'années. Son étonnement fut plus grand encore, lorsqu'il apprit que le dernier traducteur de *Faust* avait dix-neuf ans (1). Il expliquait cette précocité intellectuelle par l'influence du milieu parisien, où les hommes les plus remarquables sont réunis et en rapports journaliers.

Il aurait bien dû nous donner, pendant qu'il y

(1) Gérard Labrunie, dit Gérard de Nerval, naquit, en effet, à Paris, le 22 mai 1808.

était, la clé de ses connaissances universelles. Je sais bien que le génie comprend tout et devine le reste, mais quand un homme est plein de gloire et de jours, il se désintéresse ordinairement des travaux des jeunes gens qui montent la côte que lui-même descend. S'il trouve encore le temps de lire, il relit, comme Royer-Collard. Or, Gœthe se tenait au courant de toute la littérature contemporaine et connaissait l'École romantique aussi bien que celle du grand siècle et des derniers classiques. Il disait, par exemple, de Victor Hugo, en 1827 : « Il possède un talent remarquable et qui a senti l'influence de la littérature allemande. La jeunesse poétique s'étiolait, grâce au pédantisme du parti classique; mais à présent que *le Globe* est avec lui, il a partie gagnée. Je le comparerais volontiers à Manzoni. Il y a en lui plus d'objectivité, et je le regarde comme aussi considérable que MM. de Lamartine et C. Delavigne. Si je l'examine bien, je reconnais sûrement d'où il procède, lui et d'autres talents naissants qui lui ressemblent. C'est de Chateaubriand, lequel est sans contredit un très habile et poétique rhéteur. Mais afin d'avoir une idée du genre de Victor Hugo, lisez la pièce de Napoléon, *les Deux Iles*. N'a-t-il pas des images ravissantes? Et sa matière ne l'a-t-il pas traitée avec une

extrême indépendance ? Regardez seulement ce passage où s'achève l'hymne des peuples soumis :

Il a bâti si haut son aire impériale
Qu'il nous semble habiter cette sphère idéale
Où jamais on n'entend un orage éclater !
Ce n'est plus qu'à ses pieds que gronde la tempête,
Il faudrait pour frapper sa tête
Que la foudre pût remonter !

« Après ces mots du chant triomphal, le poète reprend lui-même la parole :

La foudre remonta. Renversé de son aire,
Il tomba tout fumant de cent coups de tonnerre.

« Que cela est beau ! Admirez ce nuage gros de tempêtes, d'où la foudre s'échappe en remontant pour frapper le héros. L'image est vraie ; on peut en voir la preuve sur les montagnes, lorsque les orages se déchaînent à vos pieds et que la foudre prend un cours ascensionnel. »

Et Gœthe faisait cette remarque très juste :

« Chez les Français, la poésie n'abandonne jamais la terre ferme de la réalité. Mettez les vers en prose, et leurs qualités essentielles subsistent. »

Mais où avait-il vu qu'Hugo avait subi l'influence de la littérature allemande ? C'est assurément celle

qu'il connaissait le moins. Certes, il avait lu les poésies de Burger et de Wieland, les drames de Schiller, les romans et les poèmes de Gœthe, mais il n'y avait pas longtemps qu'il avait lu *Faust* en entier (1), et la seule allusion qu'il y ait faite dans sa préface de *Cromwell* est celle-ci, mais elle s'imposait : « C'est lui (le grotesque) qui fait ramper Méphistophélès autour de Faust. »

On a dit que c'était Ampère qui, lors de sa visite à Gœthe, en 1827, l'avait documenté sur notre jeune littérature, et notamment sur Mérimée, Vigny, Émile Deschamps, Delphine Gay et Mme Tastu. C'est bien possible, mais il convient de se souvenir que Gœthe était abonné au *Globe* depuis sa fondation, c'est-à-dire depuis 1824 ; il avait donc sous la main un merveilleux instrument d'information française. En tout cas, il ne lui restait pas grand'chose à apprendre sur les hommes et les œuvres de l'École romantique, quand David et Pavie se présentèrent chez lui, au mois d'août 1829.

(1) Il ne faut pas se laisser prendre à l'épigraphe de *Faust* qui figure en tête d'un chapitre de *Han d'Islande*. Hugo avait dû la prendre dans l'analyse du poème de Gœthe par Mme de Staël.

IV

Ce fut une vraie surprise pour Victor Pavie que ce voyage à Weimar. La veille, il n'en savait rien encore, David, avant de lui en parler, ayant voulu pressentir son père. A quoi bon, en effet, lui mettre l'eau à la bouche, si, pour une raison ou une autre, la demande devait être suivie d'un refus ? Nous avons la lettre du statuaire à l'imprimeur d'Angers. J'en citerai la partie essentielle.

« Tu connais mon culte pour les grands hommes, écrivait David le 27 juillet 1829 ; il en est un dont je veux étudier et contempler les traits, c'est Gœthe. Dans peu de jours, j'espère être auprès de lui. Veux-tu me permettre d'emmener avec moi mon jeune ami? Je t'avoue que c'est la chose que je désire le plus au monde. Cependant, cher ami, je préfère ton bonheur au mien. Si ce voyage te contrarie, nous n'en parlerons plus. Cela me fera mal, mais que ne ferais-je pas pour toi dont l'amitié est si persévérante? Ecoute, ton fils va passer son examen dans peu de jours : aussitôt nous partirons, car il veut être à Angers à une certaine époque qui est bien chère à son cœur (1). Tout cela

(1) Le 25 août, jour de la Saint-Louis, fête de son père.

peut très bien s'arranger, parce que je ne puis être longtemps absent de Paris. Voilà mon projet : 3 jours pour le voyage, 4 jours au plus pour mon travail et 3 jours pour revenir à Paris. Comme il faut dire toute sa pensée à son unique ami, peut-être que 3 jours de plus pourraient me transporter dans une campagne auprès d'Angers (1), où là, ignoré de mes compatriotes, je pourrais serrer mon ami dans mes bras. Cela est le délire de mon imagination ; tu es toujours dans ce qu'elle conçoit (2). »

Le moyen de résister à de telles prévenances ? Rien qu'à la pensée qu'en rentrant d'Allemagne David viendrait passer quelques jours auprès de lui, Pavie lui aurait accordé beaucoup plus qu'il ne demandait. Et donc, on devine la joie qu'éprouva son fils, le matin où le grand sculpteur frappa à sa porte et lui dit à brûle-pourpoint : « Je t'emmène avec moi à Weimar ! » Deux éclairs d'adhésion jaillirent de ses yeux, et, du bond qu'il fit, son Justinien sauta, tout grand ouvert, de son lit sur sa table (3).

David avait déjà tout préparé en vue de ce

(1) Les Rangeardières.
(2) *David d'Angers et ses Relations littéraires*, p. 43.
(3) Victor Pavie, *Œuvres choisies*, p. 13.

voyage. Pour conjurer la malchance qu'il avait eue à Londres avec Walter Scott, il avait obtenu un certain nombre de lettres de recommandation pour des habitants de Weimar; l'abbé Grégoire et Victor Cousin lui en avaient remis deux autres pour Gœthe, et lui-même, afin de montrer à l'illustre écrivain ce qu'il savait faire, car toutes les reproductions plastiques dont on l'avait accablé depuis soixante ans l'avaient indisposé contre les portraitistes, il avait mis dans une caisse quelques-uns de ses plus beaux médaillons.

Les voilà partis. Ils s'arrêtèrent en route à Strasbourg, Cologne, Mayence, Heidelberg et Carlsruhe. A Strasbourg, ils saluèrent au passage le père Annacht, naïf et délicieux bonhomme qui était devenu par profession le rebouteux de tous les saints de pierre de la cathédrale. Cologne les ravit avec ses trente clochers dominés, écrasés par la masse énorme du *dôme* qui pourtant n'était pas encore achevé. C'est la guerre de 1870, par conséquent l'argent de la France, qui pourvut la cathédrale de ses deux flèches actuelles. A Heidelberg, ils achetèrent des couteaux de chasse comme ceux dont se servaient les étudiants pour vider leurs querelles. A Carlsruhe ils assistèrent, à l'Opéra, à la représentation du *Freischütz*, et Pavie reconnut, dans

la troupe, le ténor Hatzinger, qui avait fait, quelques années auparavant, les délices des Parisiens dans le même rôle.

Arrivés à Weimar, ils descendirent à l'hôtel de l'Éléphant, dont l'enseigne pittoresque les avait frappés. Cet hôtel était tenu par une jeune veuve qui avait une ravissante petite fille de treize ans, coiffée de deux nattes de cheveux cendrés. David l'ayant remarquée la croqua en deux coups de crayon pour sa tête de *Sainte Cécile*, pendant que Pavie apprenait à ses dépens qu'il était défendu de fumer dans les rues. C'était M. de Gœthe lui-même qui, étant ministre de la haute police et de l'édilité de Weimar, avait fait cette défense aux habitants, sous peine d'une amende d'un thaler. Il n'aimait pas le tabac, M. de Gœthe, et depuis l'incendie du château il avait toujours peur du feu (1).

A peine installés, David se mit en quête d'un mouleur et des personnes pour qui il avait des lettres de recommandation. Il trouva le mouleur, mais le guignon voulut que tous les destinataires des lettres fussent absents. Alors, « une ardente inquiétude le prit, dit Pavie. Une fièvre de voyage perdu nous étrilla sans pitié pendant quelques heures, jusqu'à ce qu'il se fût décidé à écrire une lettre à

(1) Victor Pavie, *Œuvres choisies*, t. I, p. 32.

Gœthe, pour obtenir, sans parler du motif essentiel, le bonheur de lui remettre en personne les lettres de l'abbé Grégoire, de Cousin et de quelques autres dont il était chargé (1). »

Il était environ trois heures. Peu de temps après David apprenait que M. de Gœthe l'attendrait à cinq heures. Cet empressement lui parut un bon signe et le remonta.

« Nous vîmes Gœthe, écrivait Pavie à son père, le 24 août 1829. L'émotion, comme tu le penses, fut à son comble, et le tremblement convulsif. Il s'avança vers nous, droit, complet, vénérable, du fond d'un appartement auquel nous tournions le dos, pour entrer dans l'appartement désigné. Le petit portrait de ma collection est bête, mais ressemblant quant au visage, sauf l'expression sublime du regard. M. David parla, lui remit les lettres, trois médaillons en plâtre : Rossini, Cousin et Delacroix, puis sa biographie avec de beaux vers à Gœthe, que Paul [Foucher] avait écrits dedans, et enfin pour te faire plaisir, car j'ai pensé à toi, mon cher papa, une ode que j'ai barbouillée à la hâte, tant en diligence que dans cette matinée de préoccupation et d'angoisse. Il mit tout cela de côté, nous tira quelques médailles du moyen âge,

(1) André Pavie, *Médaillons romantiques,* p. 77.

dont il a une riche collection, puis nous fit asseoir, et nous entretint de la littérature française, qu'il connaît aussi bien que nous. Puis il nous dit adieu et nous fit conduire à l'étage supérieur, chez madame de Gœthe, sa bru, qui préparait avec sa sœur la fête anniversaire du grand vieillard. Elle nous reçut avec une affabilité toute française, nous parla avec une habitude consommée de nos grands poètes modernes, particulièrement de Lamartine et de Victor Hugo, qui avaient mis récemment tout Berlin en émoi, sur la nouvelle absurde qu'ils y étaient, et qu'on avait vu leurs noms inscrits sur le livre de la ville. Son mari entra. Nous causâmes encore quelques minutes et nous partîmes, invités pour le lendemain à six heures à prendre le thé chez eux. Ils ont promis à M. David de le seconder de tout leur pouvoir, dans son grand dessein, dont il avait touché un mot devant Gœthe qui n'avait pas froncé le sourcil trop bas. Ainsi il y a grande espérance. Toutefois, n'en dis encore rien. Si quelque obstacle arrivait (1) ! »

Grâce à Dieu et à la bonne intercession de Mme de Gœthe, aucun obstacle n'arriva, et David put commencer le buste du grand homme.

Pavie raconte quelque part que, lorsque Lamar-

(1) André Pavie, *Médaillons romantiques*, p. 78.

tine posait devant le maître angevin, il descendait à chaque instant du *trône*, puis souriait à son image comme un chat dans une glace, sans songer que c'était lui. « C'est ravissant, c'est merveilleux, c'est de l'âme et de la vie, s'écriait-il, c'est le plus bel ouvrage français que j'aie vu ! »

Gœthe était trop lourd et trop solennel pour se livrer à cette mimique devant son buste, mais au fur et à mesure qu'il voyait ses traits émerger de la glaise sous la main géniale qui la pétrissait, il ne pouvait cacher sa satisfaction. Comme pour échauffer l'ébauchoir de David, il sortait peu à peu de son calme, de son impassibilité, de sa réserve naturelle, il causait avec lui de tout, de littérature et d'art, de Paris, de Rome et de la Grèce. Et quand, après un nombre respectable de séances qui faisaient l'étonnement du sculpteur lui-même, habitué qu'il était à enlever ses œuvres, le buste fut en état de passer de l'argile au plâtre, Gœthe attira David sur son sein et l'embrassa longuement. Je crois même qu'au bord de ses yeux on vit perler une larme.

Entre temps les deux Français assistèrent à Weimar aux fêtes organisées en l'honneur de Gœthe, à l'occasion du quatre-vingtième anniversaire de sa naissance, et virent représenter *Faust* pour la pre-

mière fois. Quelle apothéose! En 1882, j'ai vu, moi aussi, tout Paris défiler sous les fenêtres de Victor Hugo pour fêter ses quatre-vingts ans. Mais Paris fit seul les frais de cette manifestation grandiose, tandis que, le 28 août 1829, toute l'Allemagne se leva pour fêter le dieu de Weimar. Et *Faust* fut joué toute la semaine suivante à Dresde, à Francfort et à Leipsick!...

Au mois de septembre, David et Pavie étaient de retour à Paris, où tous les membres du Cénacle, à commencer par son chef, les accablèrent de questions sur Gœthe et sur l'Allemagne.

Et quelque temps après, Victor Hugo, Vigny, Deschamps, Sainte-Beuve, Balzac et Mérimée envoyaient leurs œuvres au patriarche de Weimar par l'intermédiaire de David d'Angers.

Il me semble que l'on connaît bien à présent le rôle joué par le grand statuaire dans l'école romantique de 1827. On le connaîtra mieux encore quand j'aurai montré David dans ses rapports avec Aloysius Bertrand, l'auteur de *Gaspard de la Nuit*.

CHAPITRE II

DAVID D'ANGERS ET ALOYSIUS BERTRAND

I. — Les Origines d'Aloysius Bertrand. — Comme quoi l'amour de l'art était inné en lui. — Caractère du tempérament bourguignon. — Les grands écrivains de la Bourgogne. — Pourquoi Bertrand écrivit son *Gaspard de la Nuit* en prose.

II. — Bertrand débute dans *le Provincial*. — Charles Brugnot et Th. Foisset. — Charles Nodier, Chateaubriand, Victor Hugo et ses amis encouragent *le Provincial*. — Alfred de Musset y publie une petite ballade. — Bertrand introduit par Boulanger dans le salon de l'Arsenal. — Son portrait par Sainte-Beuve et Victor Pavie. — Sa vie mystérieuse pendant son premier séjour à Paris. — Il retourne à Dijon. — Sa collaboration passagère au *Progrès de la Côte-d'Or*. — Il se bat en duel et repart pour Paris.

III. — Bertrand fait appel à la générosité de son ancien camarade Antoine de Latour. — Lettre inédite. — Le précepteur du duc de Montpensier et les gens de lettres. — Renduel achète le manuscrit de *Gaspard de la Nuit*. — Texte du projet de traité passé entre Bertrand et son éditeur. — Les amours d'Aloysius Bertrand. — Pour Célestine. — Une déclaration d'amour inédite. — Bertrand tombe dans la misère. — Il tend la main à David d'Angers. — Lettre inédite. — Un sonnet à la reine Amélie. — Bertrand demande à Renduel de publier son livre. — Renduel fait la sourde oreille et cède le manuscrit de *Gaspard de la Nuit* à Victor Pavie. — Bertrand entre à l'hôpital Necker. — Ses lettres

inédites à David d'Angers. — Son agonie, sa mort.— Deux dessins de David. — Admirable conduite du statuaire dans ces douloureuses circonstances. — Sainte-Beuve et Pavie s'occupent d'éditer *Gaspard de la Nuit*. — Les remaniements et les retouches du manuscrit original. — La première version de la ballade intitulée *le Clair de lune*. — Souvenirs à ce propos d'un ami de jeunesse de Bertrand.

I

Il venait de Dijon, qu'il aimait « comme l'enfant aime sa nourrice », quoiqu'il ne fût pas Dijonnais de naissance.

Il était né, le 20 avril 1807, d'un père lorrain (1) et d'une mère piémontaise (2), à Céva, petite ville située au seuil des Alpes liguriennes, qui était alors

(1) Né à Sarcy (Meuse) le 22 juillet 1768, Georges Bertrand s'engagea, le 7 mai 1785, dans le régiment des dragons d'Orléans et, de 1792 à 1798, fit constamment campagne aux armées du Rhin, de Moselle, du Nord, de Sambre-et-Meuse. Le 21 juin 1796, il fut nommé adjudant. Blessé grièvement devant l'ennemi, il fut incorporé comme maréchal des logis dans la compagnie de gendarmerie de la Côte-d'Or, le 3 mai 1798, avec résidence à Montbard. C'est de là que, le 17 juin 1805, il fut envoyé comme lieutenant de gendarmerie à Céva, petite ville située à 109 kilomètres de Turin. Un an après, le 3 juin 1806, il épousait Claire-Laure ou Laurine-Marie Davico, née le 2 août 1793, de Jacques ou Giacomo Davico, veuf depuis le 6 décembre 1798.

(2) Les Davico comptent parmi les familles les plus anciennes et les plus considérées de Céva. Bartholomeo Davico signait aux statuts de Céva en 1357 et Giacomo, d'abord *syndaco*, fonction qui correspond à celle de maire en France, était demeuré à ce poste sous la domination impériale.

sous-préfecture du département français de Montenotte.

Mais il n'avait pas eu le temps de subir l'influence du ciel d'Italie sous lequel il avait vu le jour, puisqu'il avait neuf ans à peine quand ses parents vinrent se fixer en Bourgogne (1), et c'est plutôt, à mon avis, dans le sang de Laurine-Marie Davico, sa mère, qu'il avait dû puiser l'amour de l'art qui le tourmenta jusqu'au tombeau (2). Cet amour était effectivement inné en lui. On n'est pas artiste au point où il le fut dès la vingtième année, si l'on n'a pas reçu le don en naissant, et il serait facile d'établir que, dans la prose rythmée de Louis Bertrand, on ne trouve aucune des qualités foncières du tempérament bourguignon. Consultez la liste des écrivains qui sont nés dans la Côte-d'Or, du XVIIe au XIXe siècle : ils brillent principalement par la pompe, l'éloquence et l'emphase. Je ne vois que le président de Brosses qui ait rompu avec la chaîne traditionnelle dont Crébillon est en quelque

(1) Le père de Bertrand avait été nommé, le 3 septembre 1841, commandant de la gendarmerie des Landes et mis à la retraite le 15 décembre 1851. C'est alors qu'il vint s'établir à Dijon auprès de sa fille Denise, qu'il avait confiée à l'une de ses sœurs peu de temps après son mariage. Il mourut le 27 février 1858.

(2) J'emprunte ces renseignements généalogiques à la substantielle et copieuse notice publiée sur Louis Bertrand par M. Henri Chabeuf dans les Mémoires de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon, pour les années 1888-1889.

sorte l'anneau central et Bossuet et Lacordaire les deux extrémités chronologiques. Encore y a-t-il dans les *Lettres sur l'Italie* et dans les autres travaux littéraires du président ce quelque chose de franc, de sain, de « généreux », qui caractérise la race et les vins du crû....

Enfin, s'il est vrai que l'auteur de *Gaspard de la Nuit* préférait, en fait de peinture, un Breughel à un Watteau, un Albert Durer à un Delacroix et, en fait de dessin, une eau-forte de Rembrandt ou de Callot à toutes les pochades de Charlet et à toutes les vignettes de Tony Johannot, cela prouve jusqu'à l'évidence qu'il n'avait point pris de leçons à l'École des Beaux-Arts de sa ville adoptive.

Et qu'on n'objecte pas que dans son livre il a reconstitué d'une façon saisissante le Dijon du moyen âge. Ces sortes de reconstitutions, dont je suis loin de nier le mérite et l'intérêt, se font avec beaucoup moins de science et d'intuition qu'elles n'en ont l'air. Il suffit de bien connaître son histoire locale, d'avoir un bon plan sous les yeux et d'être un peu poète, pour élever à leur place primitive, dans le ciel dévasté par les révolutions ou par les ans, les tours crénelées et les flèches gothiques à qui telle ville devait autrefois sa silhouette originale.

Or, Bertrand avait sous la main tous les documents nécessaires quand il entreprit de rebâtir sur le papier la vieille ville des ducs de Bourgogne, et de plus il était poète, si c'est être poète, comme il le disait lui-même, que d'être toujours à la recherche de l'art, de tout lui subordonner, les idées et les sentiments, et de ne voir les choses que sous le côté pittoresque.

J'ajoute qu'il avait, en 1834-36, quand il acheva de brosser le panorama de Dijon, un modèle incomparable dans les descriptions de Paris qui servent de décor à *Notre-Dame*, et qu'il s'en inspira visiblement... Qui sait même si ce n'est pas à cause de cela qu'au moment de mourir il manifesta l'intention de retrancher de son livre cette première préface, qui est, en effet, un hors-d'œuvre (1).

On s'est demandé pourquoi, avec les dons poétiques qu'il avait reçus de la nature, il n'avait pas écrit son *Gaspard de la Nuit* en vers, au lieu de l'écrire en prose. Le fait est que la matière subtile et courte du *Maçon*, de *l'Écolier de Leyde*, de *la Ville de Gamba*, des *Deux Juifs*, de *la Messe de Minuit*, etc., aurait très bien pu tenir, sinon dans le cadre un peu étroit du sonnet, au moins dans le cadre plus élastique de la ballade... Sans

(1) Voir plus loin sa dernière lettre à David d'Angers.

compter que les petits vers que nous avons de lui sont d'un ouvrier qui, avec un peu plus d'exercice, aurait fini par acquérir une véritable maîtrise dans l'art de ciseler l'octave ou l'alexandrin. Mais à quoi bon discuter là-dessus, et qu'importe l'instrument dont on joue, quand on en joue bien ? Si Chateaubriand, qui rimait, lui aussi, avait ses raisons pour écrire ses poèmes en prose, Louis Bertrand — *si parva licet!* — avait aussi les siennes, lorsqu'en 1826 ou 1827, tout en composant des vers pour sa mie, il se décida à couler sa pensée artistique dans le moule vulgaire de la prose. Et la meilleure raison, pour ne pas dire la seule, qu'il nous ait donnée, on la trouvera plus loin dans le corps d'une lettre qu'il écrivait à David d'Angers le 18 septembre 1837 : il voulait essayer de créer dans *Gaspard de la Nuit* un nouveau genre de prose.

Il avait donc conscience de sa valeur. Malheureusement, on avait oublié de l'armer pour les luttes de la vie, et le rêve obstiné n'a jamais pu nourrir son homme.

II

Agrégé, en sortant du Collège royal, à la Société d'Études de Dijon qui le mit en rapports avec les

esprits les plus distingués de la ville, Louis Bertrand débuta, en 1828, dans le journal *le Provincial*, entre un jeune poète du nom de Charles Brugnot (1), qui mourut trois ans après d'une maladie de poitrine, et Th. Foisset, dont je n'ai pas à rappeler ici la belle carrière à travers les deux *Correspondant*.

(1) Jean-Baptiste Charles Brugnot, né le 17 octobre 1798 à Painblanc (Côte-d'Or), fit ses études au collège de Beaune et y eut pour condisciple Th. Foisset, qui devait être son biographe. Il débuta dans la poésie par une ode sur la mort de Louis XIV qui fut couronnée en 1820 par l'Académie de Mâcon, et cultiva assidûment les Muses; mais je ne crois pas qu'il eût réussi, s'il avait vécu, à se faire un nom comme poète. Certes, dans le recueil de ses Poésies posthumes imprimées par sa veuve, en 1833, il y a des petites pieces agréables et d'une lecture facile, mais rien qui trahisse une nature originale. Je signalerai pourtant *la Messe de minuit* et *le Follet de Sainte-Bénigne*, qui me semblent assez bien caractériser son talent.

A trente ans, nous dit Foisset, c'était un jeune homme timide, ombrageux et fier. « Il possédait à un haut degré le *franc-taire*, dont parle quelque part Jean-Jacques. Il y avait dans son être un côté rétif à l'amitié même, et lorsqu'il m'est arrivé de toucher le point sensible, *un coup de jarret subit emportait le cerf dans ses bois*. Puis tout cela était enveloppé d'une mélancolie tout à la fois si vraie, si discrète et si pénétrante, qu'il était difficile de le voir sans se donner à lui sur l'heure, tant il portait écrit dans ses traits, comme au fond de toutes ses compositions, le vers du Dante :

Vedi che son un che piange. »

Sainte-Beuve, qui l'avait eu comme concurrent à une chaire de littérature dans une sorte d'université libre créée par la ville de Besançon, avait Brugnot en haute estime. Je lis dans une lettre de lui adressée à Victor Hugo qu'au mois d'octobre 1829, passant par Dijon, il alla pour le voir, mais qu'il était absent. — Brugnot mourut le 11 septembre 1831.

Le Provincial, qui paraissait trois fois par semaine, était une manière de *Globe* catholique dont les ambitions étaient pour le moins aussi hautes que celles du journal de Dubois et de Pierre Leroux (1). C'est ainsi qu'il avait pris comme sous-titre ces mots qui disparurent, dès le second numéro, sous les quolibets de ses confrères : *Dédié aux 86 départements !* Mais pour remplir le programme qu'il s'était tracé, il avait besoin de trois choses indispensables : une direction forte et unique, un peu plus d'argent et beaucoup plus de lecteurs. Or, ces trois choses lui firent défaut presque immédiatement. D'abord ce fut Th. Foisset qui dut l'abandonner du jour au lendemain, par suite de sa nomination de juge-auditeur au tribunal de Louhans, puis ce fut Louis Bertrand, qui passa la gérance à Ch. Brugnot, pour cause d'incapacité sans doute ; enfin le journal ne tirait qu'à un nom-

(1) Parmi les rédacteurs du *Provincial*, je citerai, en dehors de Th. Foisset, qui rédigea le prospectus, de Louis Bertrand et de Ch. Brugnot : Sylvestre et François Foisset, Maillard de Chambure, Joseph Bard, Forneron, professeur de rhétorique au collège de Troyes, l'abbé Bautain, alors professeur de philosophie à la Faculté des Lettres de Strasbourg, Antoine de Latour, qui était élève de l'École normale, Charles Rabou, le baron d'Eckstein et peut-être Edgard Quinet, qui débutait. Foisset avait également sollicité la collaboration de Lacordaire avec qui il devait rester lié toute sa vie, mais le futur rédacteur de *l'Avenir* trouvait en 18[illegible], qu'un journal était « une affaire inique ».

bre restreint d'exemplaires, en dépit du talent de ses rédacteurs et des encouragements qui lui étaient prodigués par les chefs de l'École romantique, Car j'ai oublié de dire qu'il avait, dès le premier jour, pris la défense des idées littéraires nouvelles. Tant et si bien qu'après six mois d'une lutte héroïque *le Provincial* fut obligé de cesser sa publication.

Mais Louis Bertrand, qui l'avait inondé de ses vers et de sa prose, n'y avait pas perdu tout à fait son temps. Non seulement il avait appris son métier d'écrivain, mais il s'était fait à Paris de bonnes et chaudes amitiés. Je citerai entre autres celle de Victor Hugo à qui il avait dédié sa pimpante *Chanson du pèlerin qui heurte pendant la nuit sombre et pluvieuse à l'huis d'un chastel*, avec cette dédicace qui sentait son moyen âge : *Au gentil et gracieux trouvère de Lutèce, Victor Hugo*. Je citerai encore celle de Charles Nodier, dont il avait inscrit le nom en tête de la variété intitulée : *le Clair de Lune* (1),

(1) Charles Nodier fut un des premiers à encourager *le Provincial*. Victor Hugo écrivit le 25 juillet à Charles Brugnot pour féliciter les fondateurs de cette vaillante feuille de se soustraire au despotisme de Paris. « La France, disait-il, est un pays défaillant et appauvri, Paris est une ville pléthorique. » — Le 15 août, paraissait en tête de la première page une lettre de Chateaubriand dans laquelle, apres avoir loué *le Provincial* de ne pas dédaigner le passé, de ne pas calomnier le présent et de mettre son espérance dans l'avenir, il

celle d'Émile Deschamps, qui avait reçu la dédicace de ses *Lavandières*, enfin celle de Louis Boulanger, dont *le Provincial* avait salué, à son apparition, la belle lithographie de *la Ronde du Sabbat*.

Justement ce fut Boulanger qui se chargea d'introduire Louis Bertrand dans le salon de l'Arsenal, quand il vint tenter la fortune à Paris, vers la fin de l'année 1828. Et le hasard voulut que ce jour-là notre Gaspard rencontrât chez Nodier les deux poètes qui devaient quinze ans plus tard se faire les éditeurs de son œuvre. J'ai nommé Victor Pavie et Sainte-Beuve. Ce dernier même, évoquant, en 1848, le souvenir de cette soirée mémorable, nous a tracé avec sa précision habituelle un petit portrait de Bertrand qui a sa place marquée ici, car il est bon que nous fassions enfin connaissance avec son masque :

« Il ne nous parut pas, dit Sainte-Beuve, tout à fait tel que lui-même s'est plu, dans son *Gaspard de la Nuit,* à se profiler par manière de caricature... Nous vîmes simplement alors un grand et

ajoutait : « L'amour du passé est une piété, une vertu, c'est le passé qui nous a faits, malheur à qui ne s'y intéresse pas et honte à qui le méprise. » N'oublions pas enfin qu'Alfred de Musset publia dans cette petite feuille de Dijon une gentille ballade intitulée *Un Rêve*.

maigre jeune homme de vingt-et-un ans, au teint jaune et brun, aux petits yeux noirs très vifs, à la physionomie narquoise et fine sans doute, un peu chafouine peut-être, au long rire silencieux. Il semblait timide ou plutôt sauvage. Nous le connaissions à l'avance, et nous crûmes d'abord l'avoir apprivoisé. Il nous récita sans trop se faire prier, et d'une voix sautillante, quelques-unes de ces petites ballades en prose, dont le couplet ou le verset exact simulait assez bien la cadence d'un rythme : on en a eu l'application, depuis, dans le livre traduit des *Pèlerins polonais* et dans *les Paroles d'un Croyant*. Bertrand nous récita, entre autres, la petite drôlerie gothique (intitulée *le Maçon*), laquelle se grava à l'instant dans nos mémoires... »

Ecoutons maintenant Victor Pavie, nous verrons que son témoignage s'accorde de tous points avec celui de Sainte-Beuve :

« Ses allures gauches, sa mise incorrecte et naïve, son défaut d'équilibre et d'aplomb trahissaient l'échappé de province. On devinait le poète au feu mal contenu de ses regards errants et timides..., quant à l'expression de sa physionomie, où je ne sais quel dilettantisme exalté se combinait avec une taciturnité un peu sauvage, il n'était que trop facile

d'y reconnaître une de ces victimes de l'idéal et du caprice qui, chassées du terroir par des incompatibilités de race, s'en vont chercher fortune ou misère à Paris. On lisait ce soir-là. Quand arriva son tour, il tira de sa poche et lut — moins qu'il ne récita — une manière de ballade dans le goût pittoresque de l'école, ciselée comme un vitrail, dont les rimes tintaient comme les notes du carillon de Bruges. Ceux qui survivent n'ont pas oublié après trente ans l'effet que produisait, sous le chevrotement de sa voix grêle, le retour périodique de ces deux vers :

L'on entendait le soir sonner les cloches
Du gothique couvent de Saint-Pierre-des-Loches.

« La leçon récitée, il se dissimula tout honteux dans l'embrasure d'une fenêtre, où Sainte-Beuve le recueillit et le détermina. Nodier ne le revit plus, Boulanger pas davantage (1). »

Je crois que Pavie exagère ; il est inadmissible

(1) Mais Boulanger ne l'oublia jamais. Le 12 avril 1842, il écrivait à Victor Pavie : « Excellent ami, est-ce que l'ouvrage de ce pauvre Bertrand a paru ? Seriez-vous assez bon pour me dire si je pourrais l'avoir à Paris ou s'il faut le demander à Angers ? Je voudrais être au nombre des souscripteurs de ce brave jeune homme auquel j'ai pensé souvent après l'avoir tout à fait perdu de vue. Vous seriez bon de me fixer là-dessus. » (Lettre publiée par M. Henri Chabeuf.)

qu'une fois sacré à l'Arsenal Bertrand n'ait pas fréquenté, au moins pendant quelque temps, la société si liante du Cénacle de *Joseph Delorme*. Qu'aurait-il fait à Paris, du mois de janvier 1829 au mois d'avril 1830 — date où il reprit le chemin de Dijon — s'il n'avait cultivé ceux qui, après l'avoir encouragé de loin, ne demandaient qu'à lui être utiles ? Je sais bien qu'il était musard de sa nature et que son plus grand plaisir était déjà de caresser, de promener son rêve dans la solitude bruyante des rues de Paris, — et son rêve n'était autre que son *Gaspard* qui chantait en lui sa ballade sempiternelle ! — mais il est certain qu'il se montra en 1829 chez Émile Deschamps et chez Victor Hugo, et qu'en 1830 il vit Sainte-Beuve, puisqu'en débarquant à Dijon il avait dans sa poche un exemplaire des *Consolations* avec cette dédicace : *A mon ami Bertrand !* Et de quoi vécut-il durant les quinze mois de son premier séjour à Paris ? Si l'on s'en rapporte à la légende, il aurait rédigé le feuilleton théâtral d'un journal quelconque, ou, à défaut du feuilleton, les échos des théâtres. La légende doit avoir un certain fondement, car à cette époque il semble avoir voulu orienter sa vie de ce côté, et nous le verrons, en 1832, essuyer au théâtre de Dijon un four « cara-

biné » — c'est le cas de le dire— avec un vaudeville en un acte intitulé : *le Sous-lieutenant des hussards !* Qui sait même si ce n'est pas au spectacle de *Christine*, drame à grand orchestre de Dumas, auquel il assista la veille de son départ pour la Bourgogne, qu'il conçut la première idée du drame-ballade qu'il présenta vers 1835 au théâtre de la Porte-Sainte-Martin (1).

Quoi qu'il en soit, on peut être sûr que, s'il

(1) *Christine*, de Dumas, fut représentée à l'Odéon le 30 mars et obtint un grand succès. Boulay-Paty, qui assistait à la première représentation, en fit le compte rendu suivant dans une lettre adressée à un sien cousin, le poète Eugène Lambert, le 20 avril 1830 :

« La *Christine* de Dumas attire du monde à l'Odéon. Dumas avait voulu resserrer dans une seule pièce en 7 actes la trilogie des anciens. Cet essai ne lui a pas entièrement réussi, et dès la 2e représentation il a cru devoir retrancher l'épilogue : moi je ne l'aurais pas fait, car j'y trouvais des beautés. J'assistais à la 1re représentation. L'immense salle de l'Odéon ne pouvait contenir la foule. Malgré des sifflets, la pièce, soutenue par les romantiques, a eu un succès brillant qui continue. Tu auras lu dans les journaux la marche de la pièce, je ne te la rappellerai pas : suivant moi, le style est beaucoup trop imité de celui d'Hugo, le prologue et les trois premiers actes sont vides d'action et d'intérêt. A la fin du 4e acte, la scène entre Monaldeschi et Sentinelle, dont l'idée appartient à Gœthe, est vive et pressante, et cela ne cesse pas d'aller très bien jusqu'à la fin. Aussi les deux derniers actes ont-ils fait le triomphe de la pièce. Je crois que réduite à trois elle eût produit un effet puissant. On a saisi avec chaleur, au 1er acte, une allusion à Hugo, lorsque le jeune homme arrivé à Stockholm parle d'un drame nouveau de Corneille et que l'Académie siffle au Théâtre-Français. Les *Horaces* ont fait absolument de couvrir le mot *Hernani*. Ce passage est politique, mais c'est un hors-d'œuvre et je n'aime pas cela. Et puis la pensée première, m'a dit Hugo, est prise dans *Marion Delorme*. Dumas a le défaut de piller un peu... »

(Communiqué par M. Dominique Caillé.)

avait pu vivre de sa plume à Paris, il n'aurait pas été tenter de nouveau la fortune à Dijon!... Disons tout de suite qu'elle lui fut tout aussi contraire que lorsqu'il débuta au *Provincial*. D'abord, c'est à peine si son ancien camarade, Charles Brugnot, le reconnut — peut-être parce que Bertrand voulut s'en faire accroire en enjolivant ses souvenirs de Paris — peut-être aussi parce que Brugnot, qui se mourait de la poitrine, était de son naturel un peu jaloux. Ensuite il eut le malheur de faire de la politique militante, et chacun sait qu'en province elle vous attire plus de désagréments que de faveurs. Bertrand s'en aperçut dans deux circonstances assez proches l'une de l'autre. Après avoir été obligé de croiser le fer pour un article plus ou moins vif du *Patriote de la Côte-d'Or*, il fut peu à peu lâché par le Comité directeur de cette feuille, qui était incapable d'apprécier sa littérature, et de fil en aiguille il démissionna un beau matin, jurant, comme l'oiseau de la fable, qu'on ne l'y prendrait plus.

III

Ceci se passait au mois de novembre 1832. Dès le mois suivant, quand il se fut rendu compte que le terrain à Dijon se dérobait complètement sous

ses pieds, Louis Bertrand reprit la diligence de Paris, et, afin de bien marquer que cette fois c'était sans esprit de retour, sa mère et sa sœur le rejoignirent bientôt — pour leur malheur à tous. Par quelle grâce d'état, en effet, le rêveur incorrigible, le ciseleur de coques de noix qu'était ce pauvre Gaspard aurait-il pu, du jour au lendemain, devenir un homme pratique et pourvoir non seulement à ses propres besoins, mais encore à l'entretien de ces deux créatures de Dieu qui croyaient aveuglément à son génie ? Ils étaient à peine installés tant bien que mal dans un petit hôtel de la rue Notre-Dame-des-Victoires, que la misère s'abattit sur eux.

Le 29 septembre 1833, Bertrand écrivait la lettre suivante à Antoine de Latour, qu'il avait connu au Collège royal de Dijon :

« Mon cher de Latour,

« Tu as été si bon pour moi qu'il faut que je t'ouvre mon âme. Si ce n'était toi, qui soulagerait ma détresse, qui aurait pitié du poète malheureux, du poète mendiant, toujours au même échelon, suspendu sur un abîme qui se creuse chaque fois davantage à mes yeux ? Encore si j'étais seul, si je n'avais qu'une vie ! il y aurait longtemps que j'aurais brisé ma tête contre les barreaux de ma pri-

son. Mais ma mère et ma sœur sont arrivées à Paris après avoir vendu, pour faire le voyage, le peu de meubles qu'elles possédaient, toutes leurs ressources sont épuisées, moi je suis tombé dans un marasme qui me ronge le foie, qui m'abêtit, qui me tue lentement comme l'*aqua tofana*. Si je te disais que je suis au point de n'avoir plus de chaussures, que ma redingote est usée, je t'apprendrais là le dernier de mes soucis : ma mère et ma sœur manquent de tout dans une mansarde de l'hôtel des Etats-Unis qui n'est pas payée. Qu'est-ce pour toi qu'une soixantaine de francs ! (Mon Dieu, à quelle humiliation le malheur me contraint !) Quelques pièces d'argent dans une bourse, pour nous c'est un mois de loyer, c'est du pain !

« Et je te dois déjà cinquante francs ! J'en pleure de rage.

« Mon camarade de collège ! ! !

« Je cherche une place de correcteur d'épreuves dans une imprimerie.

« Ton ami,

« Ludovic BERTRAND.

« Hôtel des Etats-Unis, rue Notre-Dame-des-Victoires (1). »

(1) Lettre inédite communiquée par M. J. Dumas, de Saint-Etienne.

Antoine de Latour, qui était alors précepteur du duc de Montpensier, jouissait d'un grand crédit de par ces fonctions, mais il ressemblait à la plupart des hommes en place qui aiment mieux obliger les gens heureux que ceux qui besognent et qui peinent. Lié avec presque tous les poètes et les littérateurs du temps, poète et littérateur lui-même, j'en sais une bonne demi-douzaine, à commencer par Guttinguer, à qui il fit donner le ruban rouge, mais je doute qu'il ait été d'un grand secours à son camarade de Dijon.

En tout cas ce n'est pas à lui que Bertrand s'adressa dans la suite. Aussi bien semble-t-il avoir gagné à peu près sa vie jusqu'en 1837. A quel métier? peut-être comme prote d'imprimerie, puisque nous venons de voir qu'il cherchait du travail de ce côté. Sainte-Beuve prétend qu'il écrivait dans une quantité de petits journaux oubliés et qu'il fut un moment secrétaire du baron Rœderer, qui connaissait de longue main sa famille. Mais il n'était pas homme à s'assujettir à un travail régulier, et je pense qu'il aura faussé compagnie au baron Rœderer pour courir librement après la Muse. Sans compter que l'éditeur Renduel ne dut pas être étranger à cette résolution funeste, car je n'ai pas dit encore que Bertrand avait passé, vers 1835, un

traité avec lui pour l'impression de son *Gaspard*. Comment cela s'était-il fait ? Je suppose que Renduel avait entendu parler de cet ouvrage par Sainte-Beuve. N'est-ce pas chez ce dernier, à l'hôtel Rohan, passage du Commerce, que Bertrand était entré un beau jour mystérieusement, portant sous son bras le manuscrit de ses fameuses « bambochades », — sept cahiers rehaussés de rubriques rouges et bleues, illustrés de lettrines, avec des figures cabalistiques sur les marges — et n'est-ce pas Sainte-Beuve qui, peu de temps après, recevant la visite de Victor Pavie et de David d'Angers, leur avait lu *le Maçon*, *Harlem*, *Padre Pugnaccio*, *l'Alchimiste*, et autres fantaisies à la manière de Callot (1).

Mais que ce soit par Sainte-Beuve ou par un autre que Renduel ait été prévenu en faveur de *Gaspard de la Nuit*, ce qu'il y a de sûr c'est qu'il avait été séduit, lui aussi, par la couleur et le

(1) Sainte-Beuve avait tellement goûté ces petits poèmes en prose de Bertrand qu'au mois d'octobre 1829, au cours du voyage qu'il fit dans l'est et sur les bords du Rhin avec Robelin et Boulanger, il écrivait à Victor Hugo : « Nous avons vu en passant à Sens une très belle cathédrale gothique avec le chœur roman par endroits, et à Semur, petite ville que baigne l'Armançon chanté par Bertrand, une charmante vue pittoresque des tours, des jardins échelonnés sous les remparts et une église ravissante où se trouvent, le long des bas côtés, une quantité de petites chapelles d'époques différentes jusqu'à la Renaissance. » (*Revue de Paris*, du 15 décembre 1904.)

rythme de ces petits poèmes en prose, et que, de peur de les perdre, il avait payé cent cinquante francs — versés d'avance, s'il vous plaît! — le droit de les éditer (1).

Cent cinquante francs! C'est le Pérou pour quelqu'un dont la bourse est aussi plate que le ventre.

(1) Voici le projet de contrat entièrement de la main de Louis Bertrand, avec ratures, corrections, sans date ni signature, qui fut trouvé dans son portefeuille après sa mort ;

« Entre les soussignés : M. Eugène Renduel, libraire-éditeur, rue des Grands-Augustins, n° 22, à Paris. Et M. Louis Bertrand, demeurant rue des Fossés-du-Temple, n° 16, aussi à Paris ; il a été convenu ce qui suit :

« 1° M. Louis Bertrand vend à M. Eugène Renduel, pour la somme de (un pâté d'encre recouvre le chiffre qui paraît être 150 fr.) la première édition d'un ouvrage intitulé : *Gaspard de la Nuit : fantaisies à la manière de Rembrandt et de Callot.*

« 2° Ladite édition sera faite dans le format in-8° *et tirée à huit cents exemplaires.* Les cinq cents premiers exemplaires porteront le titre de *Gaspard de la Nuit*, etc., énoncé ci-dessus à l'article 1er, et les *trois cents autres* paraîtront sous le titre de *Keepsake fantastique* (cette particularité était inconnue jusqu'à ce jour).

« 3° Ladite édition sera comptée comme épuisée au 1er janvier 1838 et à cette époque M. Louis Bertrand rentrera dans la propriété de son ouvrage.

« 4° M. Renduel donnera, outre le prix convenu, à M. Louis Bertrand, quinze exemplaires du premier tirage et six du second.

« Par le présent traité M. Eugène Renduel reconnaît avoir reçu le manuscrit de l'ouvrage en question, et M. Louis Bertrand déclare donner pleine et entière quittance de la somme stipulée à l'article 1er.

« Fait double à Paris, le... »

Au bas de la seconde page, en travers, on lit :

« Refaire une table nouvelle pour Renduel.

« Faire les notes.

« Et voir pour le traité. »

(Pièce inédite communiquée par M. J. Dumas.)

Et je vois d'ici notre Aloysius — car, depuis qu'il avait traité avec Renduel, Bertrand trouvait que son prénom de Louis, voire de Ludovic, ne rendait pas un son suffisamment romantique, — je vois d'ici notre Aloysius friser sa barbe « nazaréenne » et monter d'un pas léger l'escalier de Célestine. Qui cela, Célestine? me direz-vous. Mais Célestine! celle à qui Aloysius avait donné son cœur. Pourquoi n'aurait-il pas aimé tout comme un autre? Est-ce que l'amour a jamais été le privilège exclusif du riche, et le cœur du poète ne recèle-t-il pas des trésors de tendresse? Célestine, je le dis tout de suite, n'était pas la première femme à qui Bertrand eût déclaré sa flamme. Du temps qu'il était au *Provincial*, il s'était énamouré d'une jeune Dijonnaise qui ne semble pas l'avoir payé longtemps de retour, si l'on s'en rapporte à la pièce de vers suivante qui a échappé à Sainte-Beuve :

REGRETS

Lorsque, rêvant d'amour, dans l'oubli de la vie,
Nos bras s'entrelaçaient, ma main prenait ta main,
Oh! qui m'eût dit alors qu'à mes baisers ravie
Tu me fuirais le lendemain!

Ils ne reviendront plus, et faut-il te l'écrire!
Ces jours sitôt passés et passés à jamais,
Ces jours purs et sereins, tes baisers, ton sourire.
Et jusqu'à tes pleurs que j'aimais!

Alors, jeunes tous deux et sans inquiétude,
Et goûtant du plaisir le charme empoisonneur,
Ensemble nous cherchions l'ombre et la solitude
Pour y cacher notre bonheur.

Et maintenant, combien il fut court ce beau songe!
Et maintenant, hélas ! séparés pour toujours,
Ce doux bonheur n'est plus qu'un aimable mensonge
Qui caressa nos premiers jours.

(20 juin 1828.)

Bertrand fut-il plus heureux avec Célestine? Je voudrais le croire, car l'amour eût versé dans son calice d'amertume quelques gouttes de miel, mais les lignes que voici nous font craindre le contraire :

(Sans date.)

« O mon ange, je ne peux plus vivre sans toi, viens, fuyons ensemble, allons cacher nos deux vies loin de l'œil des méchants dans quelque recoin ignoré de la terre, où le monde nous oubliera et où nous oublierons le monde. — Non, je ne conçois pas de bonheur possible sans toi, sans tes caresses, sans tes soins, sans ta présence à tous les instans de mes jours. Finissons-en, ma Célestine, ou, je le sens au bouillement de mon cœur, je me porterai à quelque acte de frénésie; as-tu quelquefois songé à l'avenir, dis? Suis-je pour toi lié à toutes tes espérances, comme toi à toutes les mien-

nes? Suis-je aimé seulement la dixième partie de ce que j'aime. Ah! écris-moi, écris-moi, apaise-moi. J'ai le délire. Ecris-moi, tes lettres sont pour moi la rosée après les feux des jours brûlans d'été, le rayon de soleil qu'entrevoit le prisonnier dans son cachot, le retour du printemps qui doit guérir le malade.

« Célestine! ma Célestine! nom divin, nom sacré et pur comme le ciel! nom qui renferme pour moi toutes les joies, toutes les ivresses, tous les enchantements! Célestine, tu es un ange, descends dans ma vie; je te bénis, je t'implore, je répands mon âme à tes pieds. Ton indifférence, et je tombe parmi les damnés! ton amour, et le ciel n'est pas assez vaste pour ma gloire et mon bonheur!

« Ludovic (1). »

Ces lignes enflammées ne sont pas datées dans le manuscrit original, mais elles doivent être à peu près de la même époque que la page sentimentale que Bertrand a publiée sous la date du 12 mai 1836, au sixième livre de *Gaspard de la Nuit :*

« O ma jeunesse! tes joies ont été glacées par les baisers du temps, mais tes douleurs ont survécu au temps qu'elles ont étouffé sur leur sein.

(1) Pièce inédite, communiquée par M. J. Dumas.

« Et vous qui avez parfilé la soie de ma vie, ô femmes ! s'il y a eu dans mon roman d'amour quelqu'un de trompeur, ce n'est pas vous ! »

Hélas! l'amour est un oiseau qui ne se laisse guère prendre qu'à certain miroir. Eût-il eu vingt fois plus de talent, Bertrand ne payait pas assez de mine avec son linge douteux, ses souliers éculés et sa redingote râpée, pour retenir bien longtemps les Célestines de ce monde sous le charme de sa parole... Et c'est évidemment son aspect misérable qui le faisait fuir ceux-là même qui auraient pu l'aider. Croirait-on, par exemple, qu'il ne revit jamais Sainte-Beuve, malgré les nombreux témoignages d'amitié qu'il en avait reçus! Il n'y a qu'un homme à qui il ait osé se confier jusqu'au bout, non sans s'être fait violence au début, c'est David d'Angers. Nous verrons que le grand artiste ne trompa point sa confiance. David, qui ne l'appelait que le « Maçon », depuis le jour où Sainte-Beuve lui avait lu cette page de *Gaspard*, avait rencontré Bertrand pour la première et pour la dernière fois chez Renduel, le jour même où il avait traité avec cet éditeur. Et il se demandait ce qu'il était devenu, quand il l'apprit par la lettre suivante :

Paris, le 18 septembre 1837.

« Monsieur,

« Si vous avez oublié le jeune poète qui signe son nom au bas de cette lettre, il n'a pas oublié, lui, avec quelle bonté vous lui avez offert, il y a dix-huit mois, votre amitié. Hélas! vous ne saviez pas, lorsqu'un soir vous me serriez si chaleureusement la main chez le libraire Eugène Renduel, et lorsque, quelques jours après, vous daigniez monter chez ma mère, demandant, moi sorti, à me voir, non, non, vous ne saviez pas à quels combats ma douloureuse existence était alors livrée. J'eus honte de vous laisser deviner les souffrances de mon intérieur, et, courbant le front devant une nécessité impitoyable, j'ajournai les relations d'une amitié qui m'eût été bien chère au temps où un peu de gloire aurait absous mon honnête pauvreté. Vous dûtes me reprocher un grave oubli, ou m'accuser d'une profonde ignorance des égards sociaux. J'étais moins impoli que malheureux.

« Eh bien, Monsieur, les jours se sont écoulés et mon jour n'est pas venu. Je ne suis encore que le ver qui dort dans sa chrysalide, attendant que le pied du passant l'écrase, ou qu'un rayon de soleil lui donne des ailes. *Gaspard de la Nuit*, ce livre de mes douces prédilections, où j'ai essayé de créer

un nouveau genre de prose, attend le bon vouloir d'Eugène Renduel pour paraître enfin cet automne, et un drame à peu près reçu à la Porte-Saint-Martin, n'a guère la chance d'être joué que cet hyver. Comprenez, Monsieur, à l'effort que je fais aujourd'hui en vous écrivant ces détails, toute la fatalité de ma position. Un homme à qui je dois une centaine de francs s'est présenté chez moi ce matin pour me les réclamer avec une instance et une brutalité qui m'ont réduit au désespoir. Plongé dans une vie contemplative, cloîtré dans l'étude et dans l'art, isolé, inconnu à tous, c'est avec un serrement d'angoisse inexprimable qui refoule tout mon sang vers mon cœur, que je vous confie ma peine. Vous serait-il possible, Monsieur, de me prêter cette somme de cent francs qui vous seraient fidèlement rendus avant la fin de l'hyver? Ah! Monsieur, l'intérêt que vous m'avez témoigné ne serait-il qu'une illusion, ou ne me serait-il plus permis de m'en souvenir!

« Que vous dirais-je ici du Panthéon? Les magnifiques pierres qu'a sculptées votre ciseau sont une œuvre admirable d'artiste qui redira à la postérité une belle action de citoyen.

« J'aurai l'honneur de venir vous remercier dès que j'aurai un peu renoué mon fuseau à ma que-

nouille, dès que j'aurai un peu secoué les ennuis qui m'assiègent dans ma retraite.

« En attendant, je vous prie de croire à ma vive reconnaissance et à mon profond respect.

« Louis BERTRAND.

« Chez ma mère, rue de Beauce, 10, au Marais (1). »

Quatre jours auparavant, le pauvre poète avait adressé à la reine Amélie un sonnet qui n'a pas été recueilli dans ses œuvres, mais dont on devine l'objet (2). Cet appel poétique à la charité de la reine aurait certainement été entendu, s'il lui avait été remis par le précepteur du duc de Montpensier, mais il est peu problable que Bertrand ait recouru dans la circonstance aux bons offices de son ancien camarade Antoine de Latour. Sa demande demeura donc sans réponse ou bien, si la reine y répondit, ce ne fut qu'après que David d'Angers l'eût tiré de ce mauvais pas.

Quant à ses espérances relatives au drame qu'il avait déposé à la Porte-Saint-Martin, elles allèrent

(1) Lettre inédite communiquée par M. C. Glinel.

(2) A la vente de la bibliothèque Noilly, en mars 1886, un exemplaire de la 1re édition de *Gaspard de la Nuit* auquel était joint ce sonnet autographe ainsi qu'un dizain manuscrit de Sainte-Beuve et le billet de sortie de Bertrand de l'hôpital Saint-Antoine fut vendu 125 francs à un amateur inconnu.

rejoindre tous ses autres rêves envolés, et son *Gaspard de la Nuit*, qui devait paraître à l'automne de 1837, n'avait pas encore vu le jour au mois d'octobre 1840.

On connaît le sonnet savoureux qu'il adressa à cette époque à Renduel pour le rappeler à l'ordre.

Quand le raisin est mûr, par un ciel clair et doux,
Dès l'aube, à mi-coteau rit une foule étrange :
C'est qu'alors dans la vigne, et non plus dans la grange,
Maîtres et serviteurs, joyeux, s'assemblent tous.

A votre huis, clos encor, je heurte. Dormez-vous ?
Le matin vous éveille, éveillant sa voix d'ange,
Mon compère, chacun en ce temps-ci vendange :
Nous avons une vigne — eh bien, vendangeons-nous ;

Mon livre est cette vigne, où, présent de l'automne,
La grappe d'or attend pour couler dans la tonne,
Que le pressoir noueux crie enfin avec bruit.

J'invite mes voisins, convoqués sans trompettes,
A s'armer promptement de paniers, de serpettes.
Qu'ils tournent le feuillet ; sous la pampre est le fruit.

(3 octobre 1840.)

Qu'attendait donc Renduel pour imprimer le livre de prédilection, le livre unique de ce malheureux ? Je n'en sais rien, mais je m'en doute. Comme il avait laissé passer l'heure, il attendait peut-être qu'un événement quelconque ramenât l'attention du

public sur l'auteur de *Gaspard de la Nuit*, qui avait eu le tort de se faire oublier. Cet événement ne devait pas, en effet, se produire, ou plutôt si, il arriva peu de temps après, puisque Bertrand mourut au mois d'avril 1841. Mais déjà l'éditeur du Romantisme avait consenti en principe à rétrocéder à Victor Pavie le manuscrit de *Gaspard* pour le prix qu'il l'avait payé. Cela ressort, en effet, — contrairement à ce qu'on a raconté — de la correspondance qui va suivre.

Le 11 mars 1841, Bertrand, qui était atteint de la phtisie, et avait, dès l'année 1839, passé six mois à l'hôpital Saint-Antoine (1), entrait à l'hôpital Necker au moment où, sur la recommandation de David d'Angers, M. Villemain se disposait à lui accorder un secours de 300 francs et à le nommer ensuite bibliothécaire du château de Fontainebleau.

Avez-vous remarqué que les secours de l'État, comme les carabiniers de l'opérette, arrivent presque toujours trop tard ?

Quinze jours après, Bertrand écrivait à David d'Angers :

(1) David d'Angers, dans une lettre à Sainte-Beuve écrite quelques jours après la mort de Bertrand, parle de l'hôpital de la Pitié, mais il doit se tromper, car on a le bulletin qui fut remis au poète à sa sortie de Saint-Antoine.

« Mon cher Monsieur David, mon père, mon ami,

« Je soupire après vous comme le cerf du désert après les fraîches fontaines de la Bible. Un subit et violent dévoiement (pardonnez-moi l'expression) m'a jeté dans une si grande faiblesse que j'ai peine à soulever la couverture de mon lit pour me retourner. Si ma maigreur continue, je ne tarderai pas à ressembler au squelette de fer de Saint-Sulpice. Ah ! si j'avais seulement le tiers de l'embonpoint de l'écorché de Houdon ! Le dévoiement a fait suspendre ou supprimer la potion stibiée — voilà où j'en suis, ô le plus indulgent des amis ! ô homme simple et antique dont le type ne se retrouve plus que dans Plutarque ou dans les marbres grecs et romains de votre atelier.

« M. Bricheteau, qui s'était fait suppléer depuis quatre jours par son interne, était de retour ce matin dans la salle. Il m'a dit que vous étiez allé le voir, qu'il n'était point à Paris, quand vous avez déposé votre carte chez lui, et il m'a témoigné combien il regrettait que son absence l'eût privé de l'honneur de s'entretenir avec vous.

« L'interne de la salle, qui est d'Angers, m'a demandé avec feu de vous être présenté. Il désire ardemment savoir le jour et l'heure où vous vien-

drez. — En résultat, votre démarche, je n'ai pas eu de peine à m'en apercevoir, a produit le meilleur effet, et m'a semblé à la fois engager son amour-propre comme médecin et stimuler son intérêt pour moi comme homme.

« J'ai un pied et demi dans la fosse, mais je suis tranquille et résigné comme un malade en qui va s'éteignant la passion en même temps que la vie. Si je n'ai pas le traité de l'immortalité de l'âme sous mon oreiller, je l'ai là, dans mon cœur. — J'attends et je ne compte sur rien, je n'espère et ne désespère trop. J'ai confiance complète en mon médecin. La Providence fasse le reste !

« Il a fallu m'y prendre à plus de dix fois pour écrire cette lettre. Et maintenant voilà que je retombe exténué sur mon oreiller ! Oh ! que je suis exténué à fond !

« Tout à vous, c'est-à-dire tout un cœur reconnaissant et fidèle. Quant au corps, ne parlons pas de ces tristes lambeaux.

« L. Bertrand.

« Hôpital Necker, 24 mars 1841 (1). »

Sur ces entrefaites David d'Angers tomba malade. A cette nouvelle, le pauvre Bertrand, qui savait

(1) Lettre inédite communiquée par M. J. Dumas.

tout ce que le grand statuaire avait fait pour lui, sentit les larmes lui monter aux yeux et lui adressa la lettre suivante :

« Mon cher Ami,

« J'ai été profondément étonné et affligé d'apprendre que vous étiez malade et alité, lorsque je vous croyais occupé à vos beaux moules dans votre atelier, d'après quelques mots que m'avait dits ma mère. Eh! comment ne seriez-vous point malade! Votre amitié prodigue et ardente s'est consumée du matin au soir en démarches sans nombre, depuis quinze jours, pour un pauvre barbouilleur de papier que ses visions chagrines et son orgueil sauvage et insociable gîtent au lit de Gilbert, qui était, lui, parfois, un admirable poète! — C'est à moi que vous devez vos souffrances ; à nul autre ! ô mon bienfaiteur, vous m'êtes trop dévoué ! Vous me prouvez trop votre intérêt ! Vous m'accablez d'une dette qu'une longue vie ne pourra jamais acquitter et j'ai peut-être si peu de jours devant moi ! Si du moins je pouvais vous serrer la main, et joindre mes sollicitudes à celles de votre famille ! Ce qui me tranquillise, c'est de savoir les soins qui vous sont prodigués. Puissent mes vœux hâter votre complète guérison !

« Me voilà sous l'influence d'un nouveau traitement : je subis en ce moment le lourd supplice de l'empoisonnement par l'opium, la tête me tombe des épaules, les oreilles me sifflent, la fièvre me dévore, et quand vous aurez lu ma lettre, vous saurez mieux que moi ce que j'ai mis. (Excusez les fautes d'orthographe dans cette lettre, comme dans les précédentes.) Je suis frappé de quasi imbécillité, et demain, si la potion de cette nuit est la suite de celle d'hier soir, demain je serai tout à fait imbécile. Je me soumets à tout. M. Bricheteau a l'air de mieux augurer de ce second traitement. Nous verrons, ou plutôt nous ne verrons rien. Les traitements héroïques ne sont pas heureux sur moi.

« J'ajourne tout ce que j'aurais à vous dire concernant la proposition d'une maison de santé. Je suis trop faible pour vous transmettre par la plume mes nombreuses observations. Il faut d'abord, je crois, laisser le médecin épuiser sur moi toutes les ressources de la science. Je remettrai ensuite mon corps entre vos mains.

« Je vous serre, comme je vous aime, contre ce cœur tout plein de tendres et profonds sentiments pour vous.

« L. BERTRAND (1). »

(1) Lettre inédite communiquée par M. J. Dumas.

Et comme cette lettre était demeurée sans réponse, il écrivait de nouveau à David, le 2 avril suivant :

« Pour l'amour de Dieu, donnez-moi de vos nouvelles. Que je sache au moins que vous êtes en pleine voie de guérison, et qu'il n'y a pas eu de rechute. Enveloppez-vous bien de flanelle, et prenez garde au froid. — Votre silence m'inquiète et m'attriste à la fois dans la solitude où je suis.

« Je suis dans les poisons les plus violents. C'est avec de l'acide prussique qu'on me travaille maintenant ; ce matin, j'ai répondu comme un hébété au médecin, lui donnant les mots les uns pour les autres. J'ai bien de la peine à vous écrire ceci, et si je n'y mettais la plus grande attention, vous pourriez bien remarquer dans ma lettre plus d'une absence d'esprit. L'opium, la belladone, la jusquiame m'offusquent singulièrement le cerveau.

« Je suis dans un moment de calme, mais il n'y a pas un quart d'heure que j'ai failli me trouver mal. Le vinaigre est venu heureusement à mon secours. C'est bientôt l'heure où les envies de vomir produites par une tisane (émétisée) dite orangée vont commencer à me soulever l'estomac terriblement et sans résultat, ce qui durera jusqu'à huit

6.

heures. Alors le supplice de la nuit. Une potion infernale qui me casse bras et jambes. Je l'ai étrennée la nuit dernière, et elle m'a ôté la moitié de mes forces. Le médecin veut sans doute m'affaiblir, me trouvant trop fort, pour que les syncopes amènent plus facilement une vomique.

« Mes yeux se troublent et se remplissent d'éclairs. C'est assez, c'est trop.

« Je vous serre la main comme au plus digne, au meilleur des hommes.

« L. BERTRAND.

« Qu'est-ce que je vous ai dit dans ma dernière lettre ? Je l'ai complètement oublié.

« Vos oranges étaient excellentes. Ma mère vous a-t-elle convenablement remercié de ma part ?

« Je voulais vous demander quelques livres ou une livraison ou deux de la *Revue de Paris*, si vous avez cela par exemple ; mais je ne sais pas comment je serai demain (1). »

Hélas ! chaque jour qui s'écoulait aggravait son état — ce qui ne l'empêchait pas de s'intéresser plus que jamais à l'impression de son *Gaspard de la Nuit*.

(1) Lettre inédite communiquée par M. J. Dumas.

Quelques jours avant sa mort, il écrivait à David d'Angers :

« Mon cher David, mon bienfaiteur,

« Nous reverrons-nous ? Je suis dans une crise que je crois la dernière. Vivez de longs jours et heureux !

« Renduel m'a donné pour *Gaspard de la Nuit*, je ne sais plus à quel titre, sans doute comme prix de la première édition, et comme prix du manuscrit, la somme de cent cinquante ou soixante francs. Il faut une déclaration de lui qu'il ne réclame rien, ou ne réclamera rien plus tard. Craignons le coup du coupe-jarret.

« Ce manuscrit ensuite, je dois vous le déclarer, est un vrai fouillis. Renduel m'y faisait faire tant de changements. Il est tout à fait provisoire, et devrait être rangé et revu d'avance, feuille par feuille d'impression. C'est donc une œuvre en déshabillé dont mon amour-propre (il est si grand dans les barbouilleurs de papier !) ne pourrait souffrir qu'on examinât les nombreuses imperfections, lacunes, etc., avant que je ne l'eusse remis dans ses habits décents. Si je vis dans huit jours faites-moi le plaisir de me remettre le manuscrit. Si je suis mort à cette époque, je le lègue et le livre tout

entier à vous, mon bon ami, et au si bon Sainte-Beuve qui fera tous les retranchements, modifications qu'il croira convenables.

« Le manuscrit a besoin d'être réduit au tiers au moins, et la première préface doit être entièrement supprimée.

« *Gaspard de la Nuit* est un ouvrage ébauché dans beaucoup de ses parties, j'ai bien peur de mourir tout entier.

« *M. Victor Pavie exige le retranchement de toute chose qui froisserait ses sentiments religieux. Il y aurait donc quelques pièces et quelques phrases à supprimer.*

« Je bats la campagne et ma cervelle s'enveloppe de vapeurs. Sais-je ce que je vous écris? Ma tête commence à s'affaiblir.

« Je vous embrasse comme je vous aime, de tous les sentiments de mon âme pour vous, et vous savez quels ils sont? Mes serrements de main très affectueux à l'excellent M. Sainte-Beuve.

« L. BERTRAND (1). »

N'avais-je pas raison de dire tout à l'heure que Renduel n'avait pas attendu la mort de Bertrand pour renoncer à publier son *Gaspard de la Nuit?*

(1) Lettre inédite communiquée par M. J. Dumas.

Victor Pavie a raconté dans ses *Souvenirs* qu'il avait pris la résolution de l'éditer à ses frais le jour même de l'enterrement de l'auteur, le hasard ayant voulu qu'il vînt à Paris ce jour-là. Sa mémoire évidemment l'a mal servi, car Bertrand, dans le passage de sa lettre à David que j'ai souligné, n'aurait pas parlé des retranchements exigés par son futur éditeur, si cette impression n'avait pas été convenue entre eux dans le courant du mois d'avril.

Quoi qu'il en soit, le pauvre Bertrand ne survécut qu'un jour ou deux à la rédaction de cette lettre.

David, qui était venu le 28 avril, le trouva si mal qu'il n'hésita pas à faire son portrait. Ce dessin au crayon est maintenant au musée d'Angers (1). Bertrand, qui est représenté de profil, est d'une maigreur effrayante, mais son regard voilé flamboie comme une lampe qui va s'éteindre. « Je vous entends, mais je ne vous vois plus », disait-il à David.

Le lendemain, quand le statuaire revint à l'hôpital, le concierge l'arrêta au passage et lui dit : « Il est inutile d'aller plus loin, Monsieur, le n° 6 vient de mourir ! » — David alors fut admirable.

(1) Avec un autre pris « à l'ensevelissoir de l'hospice Necker avant que l'infirmier ne vînt clouer le cercueil ». C'est ce dernier que nous reproduisons ici.

Au lieu de rebrousser chemin, il pria le garçon de salle de le conduire dans l'ensevelissoir où le cadavre avait été transporté. Il souleva la toile grossière qui recouvrait le corps décharné du poète. La tête était renversée, la bouche entr'ouverte et les yeux vitreux. Il le crayonna dans cette position. Puis il détacha, pour la remettre à sa mère, la petite médaille de cuivre que, quelques jours avant, une sœur de l'hôpital lui avait passée au cou. Et après avoir coupé ses beaux cheveux noirs et lui avoir couvert la tête d'un de ses bonnets, il le fit ensevelir dans un drap lui appartenant. »

« J'éprouvai, disait-il à Sainte-Beuve, qui, je ne sais pourquoi, ne donna pas signe de vie dans ces douloureuses circonstances, j'éprouvai un sentiment de douce mélancolie, quand je le vis si bien enveloppé dans ce linge blanc et portant par hasard mon chiffre sur cette poitrine dans laquelle avait battu un si noble cœur. J'étais soulagé de penser que la serpillière du n° 6 n'imprimerait pas sa rude trame sur sa chair. »

Le lendemain David assista à la mise en bière de son ami et l'accompagna, tout seul, jusqu'au cimetière de Vaugirard, sous une pluie battante. La nature, en effet, semblait s'être mise en frais pour lui faire des funérailles romantiques. Un orage

terrible avait éclaté au moment où l'on portait son cercueil à la chapelle, et c'est à la lueur des éclairs et au bruit de la foudre que le prêtre récita les prières des morts.

C'est ainsi qu'Aloysius Bertrand quitta cette terre où il avait pesé si peu. Puisse-t-elle au moins lui avoir été légère! Quant à son œuvre, qui lui tenait tant au cœur et qui fut, en partie, cause de sa mort, il doit être heureux dans l'autre monde s'il lui est donné de voir qu'elle lui a survécu. Il avait si grand' peur de mourir tout entier! Rappelez-vous sa dernière lettre à David et aussi la dernière stance du petit poème qui sert d'épilogue à son livre : « Et l'églantine du ménestrel sera fanée, que fleurira toujours la giroflée, chaque printemps, aux gothiques fenêtres des châteaux et des monastères! » Mais cette églantine, il l'avait arrosée si longtemps de sa sueur et de ses larmes, qu'elle n'a pas plus passé fleur que la giroflée, objet de son envie. Il n'y a que l'art qui fasse de ces miracles ; aussi comprend-on que, chez certains artistes de lettres, comme Chateaubriand et Flaubert, le souci de la forme devienne à la longue un véritable tourment.

Avant de terminer je me fais un devoir de répondre à une question qui m'a été posée de différents côtés et qui m'a préoccupé beaucoup

moi-même. Il s'agit du manuscrit original de *Gaspard de la Nuit*, que je croyais perdu et qui est, au contraire, en de très bonnes mains. On a vu que Bertrand, dans sa lettre testamentaire, parlait de retrancher de son livre « quelques pièces et quelques phrases » pour ne pas froisser les sentiments religieux de son nouvel éditeur. Jusqu'en ces derniers temps je me demandais, non sans crainte, si Pavie n'avait pas abusé de l'espèce de blanc-seing qui lui avait été donné. Voici pourquoi. Tous les amis du XVIe siècle savent que Pavie imprima, en 1842, peu de temps avant *Gaspard de la Nuit*, les *Œuvres choisies de Joachim du Bellay*. Or, une chose me frappe en lisant ce volume, c'est que, dans le recueil des *Regrets*, il n'a pris aucun des sonnets où Joachim a fait si vertement la satire de la cour de Rome. On peut même s'étonner que Sainte-Beuve se soit rendu complice de ces omissions regrettables. Car il ne pouvait les ignorer puisque c'est lui qui, dans cette réimpression, fort belle d'ailleurs, s'était chargé d'écrire la notice sur du Bellay, et qu'il avait eu pour cela les épreuves sous les yeux (1).

(1) Mais Sainte-Beuve avait une peur extrême, connaissant les sentiments religieux de Pavie, de le blesser involontairement. J'en trouve la preuve manifeste dans ce passage d'une lettre qu'il lui adressait

Eh bien, si Pavie s'était montré si sévère pour un livre fameux qui remontait au XVIe siècle, n'était-il pas à craindre qu'il l'eût été davantage encore pour un livre contemporain qui avait été imprimé la première fois sur les presses de sa maison ? Je suis heureux de pouvoir dire que ces craintes n'étaient pas fondées. M. Jules Claretie, qui possède le précieux manuscrit de Bertrand, m'écrit, en effet, que « c'est textuellement le volume paru, sauf des lettres majuscules à l'encre rouge dans le goût de Barbey d'Aurevilly. » Qu'en conclure ? Tout simplement que les scrupules de Bertrand étaient exagérés et que Pavie ne trouva, dans les « bambochades » de *Gaspard de la Nuit*, rien qui fût de nature à blesser ses sentiments religieux.

Est-ce à dire que le manuscrit original n'ait pas subi des remaniements et de sérieuses retouches ? C'est une autre question. Chateaubriand corrigea jusque dans les derniers jours de sa vie le texte de ses *Mémoires d'Outre-Tombe*. Aloysius Bertrand fit de même et pratiqua dans ses *Silves* des coupes fâcheuses. Qu'est devenue, par exemple, l'espèce de ballade, intitulée *l'Agonie et la Mort du Sire*

au sujet précisément de leur édition de J. de Bellay : ... Et puis, si je me suis trop émancipé sur Rome (quoique j'aie pris garde) vous me le direz. » (André Pavie, *Médaillons romantiques*, p. 186.)

de Maupin, dont Pavie a publié le refrain dans le récit de sa première rencontre avec Bertrand :

On entendait le soir sonner les cloches
Au gothique couvent de Saint-Pierre-des-Loches ?

D'autre part, nous savons par Asselineau (1) que, lorsque les *Annales romantiques* insérèrent en 1830 *la Chaumière de Gaspard*, datée du 2 janvier 1829, elle était suivie de cette apostille, qui a été supprimée dans l'édition d'Angers : « Le roi ne lira jamais cette pièce, mais mes amis la liront et sauront que moi aussi je rêve tout éveillé, que je me suis bâti un chalet dans les Alpes, pour y couler de paisibles jours avec ma mère et mes sœurs, et que cet heureux chalet, hélas ! est un château en Espagne. »

Ce n'est pas tout. M. Auguste Petit, qui fut un ami de jeunesse de Bertrand, a publié, en 1825, dans le bulletin de l'Académie Delphinale, une première version de la ballade intitulée *le Clair de Lune*, qui diffère du tout au tout de celle qui figure dans le recueil de *Gaspard de la Nuit*. Qu'on en juge plutôt :

(1) Bibliographie romantique, p. 105.

LE CLAIR DE LUNE

1re version.

A l'heure qui sépare un jour d'un autre jour, quand la cité dort silencieuse, je m'éveillai en sursaut, une nuit d'hiver, comme si j'eusse ouï prononcer mon nom auprès de moi.

Ma chambre était à demi obscure : la lune vêtue d'une robe vaporeuse, comme une blanche fée, gardait mon sommeil et me souriait à travers les vitraux.

Une ronde nocturne passait dans la rue, un chien sans asile hurlait dans le carrefour désert, et le grillon chantait dans mon foyer.

Bientôt ces bruits cessèrent ; la ronde nocturne s'était éloignée, on avait ouvert une porte au pauvre chien abandonné, et le grillon, las de chanter, s'était endormi.

Et moi, à peine sorti d'un rêve, les yeux encore éblouis des merveilles d'un autre monde, tout ce qui m'entourait était un second rêve pour moi.

Oh ! qu'il est doux de s'éveiller au milieu de la nuit, lorsque la lune qui se glisse mystérieusement jusqu'à votre couche vous éveille avec un doux baiser !

2e version.

Oh ! qu'il est doux, quand l'heure tremble au clocher, la nuit, de regarder la lune qui a le nez fait comme un carolus d'or !

Deux ladres se lamentaient sous ma fenêtre, un chien hurlait dans le carrefour, et le grillon de mon foyer vaticinait tout bas.

Mais bientôt mon oreille n'interrogea plus qu'un silence profond. Les lépreux étaient rentrés dans leurs chenils, aux coups de Jacquemart qui battait sa femme.

Le chien avait enfilé une ruelle, devant les pertuisanes du guet enrouillé par la pluie et morfondu par la bise.

Et le grillon s'était endormi, dès que la dernière bluette avait éteint sa dernière lueur dans la cendre de la cheminée.

Et moi, il me semblait — tant la fièvre est incohérente, — que la lune, grimant sa face, me tirait la langue comme un pendu.

M. Petit raconte que Bertrand l'emmena un jour à Dijon, dans sa modeste chambre. « Un plant de giroflée, sa fleur favorite, s'épanouissait, dit-il, sur la fenêtre au soleil. Il prit dans le tiroir de sa table de travail une liasse de petites feuilles volantes, larges comme la main, et en tira au hasard *le Clair de Lune* ci-dessus, d'une écriture fine, égale, posée. J'ai conservé cette pieuse relique du poète. Le cadre de cette gracieuse composition sera resté dans sa mémoire, et il l'aura reproduite, avec les variantes, d'un goût peu sûr, qui se trouvent dans *Gaspard de la Nuit.* »

D'un goût peu sûr !... tel n'est pas mon avis. Ce n'est point par le manque de goût que péchait Aloysius Bertrand, ce serait plutôt par le manque de confiance en son instrument, ou, si l'on préfère, par le souci exagéré de la forme, car l'art pour l'art a ses limites, lui aussi, au delà desquelles on tombe dans la préciosité ou la charge, quand ce n'est pas dans le ridicule ou la folie. Or quelque chose me dit que le pauvre Bertrand, s'il n'était pas mort phtisique, serait mort fou.

CHAPITRE III

ACHILLE ET EUGÈNE DEVÉRIA

Comment Achille Devéria se lia avec Victor Hugo. — Les représentations du *Freischütz* à l'Odéon. — L'album de Mme Victor Hugo. — Un billet inédit du dessinateur au poète. — Eugène Devéria. — Son atelier rue de l'Ouest. — La maison des Devéria rue Notre-Dame-des-Champs. — Portraits de leur grand'mère et de leur mère par Mme Victor Hugo. — Laure Devéria leur sœur. — Eugène après le succès de sa *Naissance d'Henri IV*, au Salon de 1827. — Son atelier de la rue Notre-Dame-des-Champs. — Les romantiques s'y donnent rendez-vous. — Son grand bal paré et masqué de l'hiver 1828. — Les aquarelles d'Achille Devéria et ses portraits de Victor Hugo et de Lamartine. — Son entrée à la Bibliothèque nationale. — Sa mort. — Son frère Eugène quitte Paris et se jette dans l'apostolat religieux. — Catholique ardent à Avignon, il se fait protestant à Pau. — Opinion de Guttinguer sur son abjuration.

Les relations de Victor Hugo avec Achille Devéria remontaient à la fin de l'année 1824, s'il faut en croire le « témoin » de *Victor Hugo raconté*.

Depuis le 7 décembre de cette année, on jouait à l'Odéon *le Freischütz* arrangé ou plutôt défiguré

par Castil-Blaze, et tous les romantiques se rendaient à ce théâtre pour applaudir, sous le titre de *Robin des Bois*, le chef-d'œuvre de Weber.

Or, un soir que Victor Hugo et sa femme attendaient sous les galeries de l'Odéon l'ouverture des portes, ils se trouvèrent à côté d'un grand jeune homme au visage ferme et cordial, qui les salua et entra en conversation avec eux. C'était Achille Devéria dont des centaines de lithographies avaient déjà répandu le nom dans le public lettré. Il était très mélomane et ne se lassait pas d'entendre la chanson à boire et le chœur des chasseurs du *Freischütz*.

On a vite lié connaissance quand on a vingt ans (1) et les mêmes goûts.

Mme Victor Hugo l'ayant complimenté sur ses dessins, Devéria lui demanda si elle avait un album. Quelques années plus tard, elle eût pu lui répondre qu'elle en faisait collection (2). Comme elle n'en avait pas encore, elle lui dit qu'elle en aurait un le lendemain. Et le lendemain soir, le dessinateur, qui habitait non loin de la rue de Vaugirard, où demeurait alors le poète des *Odes et Ballades*, vint avec son crayon étrenner l'album de Mme Victor Hugo.

(1) Achille Devéria était né à Paris le 6 février 1800.
(2) C'est elle, en effet, qui les mit à la mode.

Peu de temps après, Achille Devéria adressait à Victor Hugo le billet suivant, qui montre leur intimité :

« J'aurai le plaisir de me rendre demain à trois heures chez Monsieur Victor, je lui demande la permission de lui présenter mon frère.

« Mes respects à Madame,

« A. DEVÉRIA (1). »

Son frère, c'était Eugène, qui devait s'illustrer, en 1827, par son tableau sur *la Naissance d'Henri IV*. Il travaillait alors avec Louis Boulanger dans un atelier qu'ils avaient loué, à frais communs, rue de l'Ouest, mais il habitait en famille, avec sa grand'mère, sa mère, Achille et deux sœurs, dans une maison sise rue Notre-Dame-des-Champs, 45, au milieu d'un jardin qui, faute de murs de clôture, s'agrandissait de tous ceux d'alentour.

« La grand'mère, verte et ingambe, aussi jeune d'esprit et de cœur que ses petits-enfants, était presque leur camarade. La mère, au contraire, était indolente et endormie. On était deux ans sans la voir, on s'en allait en Chine, on la retrouvait im-

(1) Lettre inédite tirée de l'Album de Mme Victor Hugo et communiquée par M. Lefèvre-Vacquerie. Cet album, d'où j'ai extrait pour cet ouvrage tant de choses intéressantes, n'est pas celui dont Achille Devéria avait illustré la première page. Je suppose que celui-là fut vendu, en 1852, avec le *Ronsard* de Victor Hugo.

mobile dans son grand fauteuil de velours grenat; elle ne semblait même pas s'être déshabillée, elle avait toujours, hiver comme été, une camisole et un jupon de piqué blanc, et sur sa tête un fichu de mousseline blanche posé à la créole ; étant fort grosse, elle avait l'air d'un paquet de neige ! Tout son mouvement était de faire quelques points de broderie qu'elle ne finissait jamais, et de grignoter des bonbons (1). »

J'ai dit qu'elle avait deux filles. La plus jeune, nommée Laure, belle fille un peu épaisse et qui devait mourir phtisique avant trente ans, était adorée et admirée de tous les siens.

L'autre, maigre et contrefaite, mais active, aimable et dévouée, dirigeait la maison, et ce n'était pas une sinécure, car on tenait table ouverte chez les Devéria, et tous les soirs quelques amis d'Achille ou d'Eugène y étaient attendus à dîner. L'été on dressait la table dans le jardin, sous les arbres chargés de fruits. L'hiver, après le repas, Laure se mettait au piano et chantait des airs de sa composition, quand elle ne faisait pas danser, ce qui arrivait chaque fois qu'on était assez nombreux pour former un quadrille. Mme Victor Hugo, qui aimait beaucoup la danse, était l'astre de ces soirées avec

(1) *Victor Hugo raconté*, t. II, p. 85.

Mlle Motte, la fille du lithographe, qui devint un peu plus tard la femme d'Achille.

Pendant longtemps ce fut ce dernier qui pourvut seul à toutes les dépenses du foyer domestique, aussi dessinait-il avec acharnement pour y suffire. Mais dans les années qui suivirent son triomphe au salon de peinture, Eugène lui vint en aide. Et la maison s'en trouva bien. La richesse y remplaça l'aisance, et le luxe — le confortable.

Eugène, qui était beau garçon, de grande taille et d'allure fière, et qui avait des goûts fastueux, trouva que la maison de sa mère ne répondait plus à la gloire de son nom. Il y avait, près de la Chambre des députés, trois baraquements, où l'on avait exécuté les figures colossales destinées au pont de la Concorde, qui sont aujourd'hui dans la cour d'entrée du château de Versailles. Il les acheta, les fit transporter dans un terrain vague de la rue Notre-Dame-des-Champs, afin d'y installer son atelier; après quoi il tendit celui-ci de belles tapisseries, mit aux portes de somptueuses portières, et, pour être digne de ce cadre princier, troqua la blouse blanche du rapin, tachée de couleurs et d'huile, contre un justaucorps de soie et de velours, au col et aux manches garnis de dentelles. Avec ses cheveux coupés en brosse,

ses moustaches retroussées et sa barbe pointue, on eût dit un vénitien du XVIe siècle. Sans compter qu'il était un admirateur fervent de l'école vénitienne. Il avait cela de commun avec son camarade Boulanger qui l'avait suivi rue Notre-Dame-des-Champs.

Naturellement son atelier fut bientôt le rendez-vous de tous les talents et de toutes les élégances du monde romantique.

On n'a pas oublié le bal paré et masqué qu'il donna pendant l'hiver de 1828, et dans lequel Alfred de Musset parut costumé en page Renaissance, et Gustave Planche en sultan, appuyé sur les épaules de Raffet et de Robelin.

L'éclatante renommée dont il jouissait à vingt-deux ans, bien loin de nuire à son frère, profita plutôt à ses commandes. Et lui-même (je parle d'Achille) fit un sérieux effort pour ne pas être au-dessous de son cadet (1). Non content de dessiner sur pierre, il s'essaya dans la peinture. On a de lui des aquarelles qui sont aujourd'hui très recherchées des amateurs. Je citerai entre autres son *Torquato Tasso présenté à Elisabeth d'Autriche*; sa *Translation de la case de la sainte Vierge*; *Périclès chez Aspasie*, et une très belle *Descente de croix*. On lui doit aussi des cartons de vitraux intéressants. Mais,

(1) Eugène Devéria était né en 1805.

en somme, tout cela ne vaut pas, comme art, ses meilleures lithographies. — Il avait exposé, en 1822, une série de portraits vraiment remarquables, dont ceux de Descartes, Racine, Corneille et Mme de Sévigné. En 1829, tout Paris admira son portrait de Victor Hugo, et il ne fut pas moins heureux, l'année suivante, avec celui de Lamartine. Gigoux, qui s'y connaissait, dit en ses *Causeries* : « Un quelque chose de plus, et ce seraient des eaux-fortes de Van Dyck, mais ce quelque chose n'y est pas. » N'empêche que ces portraits sont aujourd'hui classiques. Victor Hugo écrivait à Lamartine, le 12 juillet 1830 :

« Devéria a fait un portrait de vous que j'ai trouvé beau et que je lui ai conseillé de publier. C'est une grande et noble figure qui débarbouillera l'idée étrange que le public devait se faire de vous d'après tous les petits portraits coquets, mignards et décolletés qui couvraient vos éditions (1). »

On trouvera ce beau portrait de Lamartine en tête de l'édition originale de son *Voyage en Orient*.

Est-ce lui qui dégoûta à tout jamais le poète des *Méditations* des dessins de Mindoze et de Desenne lithographiés par Motte? Peut-être ; ce qu'il y a de sûr, c'est que, dans les éditions des œuvres de

(1) *Lettre à Lamartine*, p. 104.

Lamartine postérieures à ce portrait, il n'y en a plus de ces deux dessinateurs.

On raconte que Devéria gagnait à cette époque avec son crayon gras de deux à trois cents francs par jour. Mais il n'en était pas plus riche, sa mère et sa sœur dépensant l'argent sans compter. Il vint même une heure où, à force de travailler de *chic* pour contenter sa nombreuse clientèle, il finit par mécontenter tout le monde et perdit jusqu'au respect de son art. Ce jour-là il se vit obligé de solliciter un emploi pour vivre, et Bixio le fit entrer, en 1849, à la Bibliothèque nationale, où, d'ailleurs, il rendit les plus grands services en mettant de l'ordre raisonné dans le chaos du département des estampes.

Il mourut en 1857. Vers le même temps, son frère Eugène, après avoir exposé trente ans durant toutes sortes de tableaux du genre historique (1), sans pouvoir retrouver le succès de sa *Naissance d'Henri IV*, quitta Paris et se jeta, je ne sais sous quelle influence, dans l'apostolat religieux.

Ayant d'abord planté sa tente à Avignon, il s'y signala par un prosélytisme catholique qui étonna tout le monde, car on est encore plus païen que

(1) Notamment *la Fuite en Egypte* (1838), *la Résurrection du Christ* (1844), *l'Inauguration de la statue d'Henri IV* à Pau (1846), *la Mort de Jane Seymour* (1847), *les Quatre Henri* (1857); *la Réception de Christophe Colomb par Ferdinand et Isabelle* (1861).

catholique dans l'antique cité des papes. Mais le hasard ou l'esprit d'aventure l'ayant conduit quelques années après au pays du Béarnais, qui l'avait si bien inspiré à ses débuts, il se fixa définitivement à Pau (1). Et là, par une de ces contradictions qui déroutent l'esprit, tournant le dos au grand exemple de la vie d'Henri IV, il abjura le catholicisme, trouvant sans doute que Paris ne valait pas une messe.

On juge du scandale que causa parmi ses compagnons de jeunesse cette abjuration inexplicable. Victor Pavie, passant sur ces entrefaites à Pau, lui refusa franchement connaissance ; et le protestant Ulric Guttinguer qui, tout en demeurant fidèle à la religion de son berceau, allait plus souvent à l'église qu'au temple, s'exprima ainsi sur son compte : « J'aurais encore compris cela de la part d'Achille qui, lui, du moins, avait le masque et les allures d'un huguenot, mais de la part d'Eugène, dont le talent et les mœurs faisaient songer aux Romains de la Renaissance, c'est un acte de folie qui me le fait prendre en pitié (2). »

Restons sur ce mot de Guttinguer, quelque dur qu'il soit, je le trouve assez judicieux.

(1) Où il mourut conservateur du Musée, le 5 février 1868.
(2) *Journal inédit* de Guttinguer

CHAPITRE IV

LOUIS BOULANGER

I. — Le Salon de 1827. — La fusion des gens de lettres et des artistes. — Les premiers essais de Boulanger. — Son *Mazeppa* et sa *Ronde du Sabbat*. — Victor Hugo lui dédie deux de ses *Ballades*. — Les illustrations de Boulanger pour les œuvres de Victor Hugo. — *Mon peintre et mon poète*. — Voyage de Boulanger, de Sainte-Beuve et de Robelin à Besançon. — Lettre de Sainte-Beuve à M. et Mme Victor Hugo. — Boulanger et Sainte-Beuve à Rouen. — *Le Triomphe de Pétrarque*, de Boulanger. — Vers que lui adressa Th. Gautier à cette occasion. — Victor Hugo et *le Rhin*. — A propos de sa lettre à Boulanger datée de Vevey-Chillon-Lausanne. — Comment cette lettre fut insérée à tort dans la seconde édition du *Rhin*. — Une erreur de Paul Meurice dans la publication du voyage aux *Alpes et Pyrénées*. — On demande une édition définitive des Voyages de Victor Hugo.

II. — Lettre de Boulanger en réponse à celle du grand poète sur Vevey-Chillon-Lausanne. — Ce que Gustave Planche pensait de l'amitié de Victor Hugo pour Boulanger. — Opinion de Sainte-Beuve sur ce peintre. — Plus poète que peintre. — Boulanger se marie et se retire à Dijon, où il est nommé conservateur du Musée et directeur de l'Ecole des Beaux-Arts. — Sa mort.

I

Le Salon de 1827 fut une belle manifestation dont l'éclat rejaillit sur le Cénacle de *Joseph Delorme*.

Les idées nouvelles qui, de 1820 à 1824, avaient fait irruption dans l'art et s'étaient affirmées, en peinture, avec *le Radeau de la Méduse*, *la Barque du Dante* et *le Massacre de Scio*, — en sculpture, avec le modèle de la statue du *Grand Condé*, triomphèrent sur toute la ligne à ce Salon glorieux entre tous.

C'est là, en effet, qu'Eugène Devéria exposa sa *Naissance d'Henri IV*, qui mit le feu aux poudres et fit sauter, par les fenêtres de l'atelier d'Hersent, tous les plâtres d'après les antiques. C'est là que Boulanger exposa son *Mazeppa*; Delacroix, son *Christ au jardin des Olives*, son *Marino Faliero* et son *Jeune Turc caressant son cheval*; Ary Scheffer, *les Jeunes filles grecques implorant la protection de la Vierge*; Pradier, son *Prométhée*; Rude, sa *Vierge immaculée*; David d'Angers, le marbre de son *Grand Condé* et celui de *Racine*, le modèle en plâtre de la statue de *Talma* qui décore le vestibule du Théâtre-Français, sa *Jeune fille grecque au tombeau de Botzaris*, dont la ruine et l'abandon devaient, vingt ans plus tard, empoisonner ses

derniers jours (1), et toute une série de bustes dont ceux du *Maréchal Suchet*, de *Casimir Delavigne*, de *Louis Pavie* et de *Raoul Rochette*. Je passe sur les dessins, vignettes et culs-de-lampe exposés par les deux frères Johannot.

L'art, en 1827, rattrapa donc d'un bond l'avance considérable que la littérature française avait sur lui depuis le commencement du siècle. Et je ne m'étonne pas que Victor Hugo, qui déjà songeait à capter toutes les sources pour les faire passer par son moulin, ait ouvert à deux battants les portes du Cénacle aux artistes qui avaient embrassé comme lui, et même avant lui, les idées nouvelles.

La fusion des gens de lettres et des artistes s'imposait. A la vérité, elle avait déjà commencé par les emprunts qu'ils se faisaient les uns aux autres, mais pour l'accomplir il fallait un homme de génie ayant l'autorité du jeune auteur de *Cromwell*. Encore Victor Hugo eut-il soin de rechercher de pré-

(1) On sait qu'il fut exilé au Coup d'Etat de 1851. Autorisé à rentrer en France en 1853, il revint par la Grèce et voulut revoir le tombeau de Botzaris.

« Croiriez-vous qu'à Athènes, écrivait Béranger à Michelet, le 7 mai 1853, allant visiter le tombeau de Botzaris, il a trouvé mutilée et sous les ronces cette charmante figure d'enfant qui écrit le nom du héros, admirable roman, dont il avait fait don à la Grèce. Voilà le cas que les Grecs d'aujourd'hui font des chefs-d'œuvre de l'art ! » (*Revue* du 1er novembre 1911, article de M. Gabriel Monod sur *Michelet et Béranger*.)

férence l'amitié des artistes qui lui paraissaient les plus propres à recevoir son empreinte. Delacroix, par exemple, avait trop de talent, une personnalité trop marquée, pour entrer tout à fait dans ses vues. Révolutionnaire le pinceau à la main, il était plutôt réactionnaire en théorie, voire en paroles, et il ne se gênait pas pour critiquer tout haut les idées d'autrui qui contrariaient les siennes. Aussi, tout en fréquentant chez Victor Hugo et en lui témoignant beaucoup d'admiration, peut-on dire qu'il vécut en marge de son groupe. Il ne se fondit pas avec lui, comme tant d'autres. Cela était réservé plus particulièrement à Boulanger qui, ayant le tempérament d'un disciple, avait besoin d'un guide et d'un appui. Il faut dire aussi que, lorsqu'il entra en rapport avec Victor Hugo, il n'était encore qu'un enfant.

Né à Verceil, en Piémont, le 11 mars 1806 (1), d'un père français et d'une mère italienne (2), il n'avait donc que vingt et un ans quand il fit son *Mazeppa*. Et ce n'était pas son coup d'essai. Il avait déjà attiré l'attention sur lui par ses lithographies de *la Saint-Barthélemy* et de *la Ronde du*

(1) Et non le 11 novembre, comme le répètent la plupart des dictionnaires.

(2) Louis-Candide Boulanger était le fils de François-Louis et de Marie-Magdeleine-Gertrude Archibuggi. (*Archives municipales de Dijon.*)

Sabbat, inspirée, celle-ci, de la ballade d'Hugo, et dont Delacroix disait que Boulanger avait « plus de vers dans la tête que de serpents », en quoi il ne se trompait guère. Boulanger était effectivement plus poète que peintre. Je ne dis pas que ses vers valaient mieux que sa peinture, ce serait leur faire trop d'honneur ; je veux dire qu'il voyait et peignait en poète. Et c'est précisément parce qu'il avait une âme de poète qu'il s'attacha si fortement, si amoureusement à la personne de Victor Hugo.

A partir de 1827, sa vie lui appartint tout entière. Sans parler de son portrait et de celui de sa femme, qu'on peut voir aujourd'hui au musée de la place des Vosges, il fit toutes sortes de dessins pour illustrer ses œuvres (1). Il est vrai qu'Hugo le paya largement de retour. Non content de lui dédier, en 1828, les ballades des *Deux Archers* et *la Légende de la Nonne*, il voulut que l'on sût en

(1) Notamment trois vignettes sur bois pour les *Odes et Ballades* l'*Eglise-Saint-Germain-l'Auxerrois, le Géant, Victor Hugo assis sur un canapé* (pour l'ode *A la Colonne*), *la Ronde du Sabbat ;* — le frontispice des *Orientales ; le Clair de lune* et une vignette sur bois, *les Djinns,* pour ce recueil ; — *le Dernier jour d'un Condamné.*

En 1836, il fit également des dessins pour le *Théâtre* de Victor Hugo. J'ai vu une quittance de lui au crayon où il reconnaît avoir reçu de l'éditeur Renduel la somme de 500 francs pour ces dessins. Et M. Lefèvre-Vacquerie possède dans les albums de Mme Victor Hugo qui sont entre ses mains une quantité considérable de dessins originaux de Boulanger.

quelle estime il le tenait et il accompagna cette dédicace de la note dithyrambique que voici :

« M. Louis Boulanger, à qui ces deux ballades sont dédiées, s'est placé bien jeune au premier rang de cette nouvelle génération de peintres qui promet d'élever notre école au niveau des magnifiques écoles d'Italie, d'Espagne, de Flandre et d'Angleterre. La réputation de M. Boulanger s'appuie déjà sur beaucoup d'œuvres du premier ordre, entre lesquelles nous rappellerons seulement le beau tableau de *Mazeppa*, si remarqué au dernier Salon, et cette gigantesque lithographie où il a jeté tant de vie, de réalité et de poésie sur *la Ronde du Sabbat*. L'auteur de ce recueil lui a donné ces deux ballades en signe d'admiration, de reconnaissance et d'amitié. »

Naturellement Boulanger devint presque aussitôt l'ami de Sainte-Beuve. Victor Hugo, dont ils étaient les acolytes, disait d'eux : « *mon peintre et mon poète* » (1), et pendant quelques années ils furent inséparables. C'est au point qu'en 1829 Robelin, l'architecte, ayant offert à Boulanger de l'emmener à Besançon, où il était appelé par les travaux de restauration de la cathédrale, Boulanger y mit comme condition que Sainte-Beuve serait du voyage. Et il en fut, et l'on peut dire que ce fut

(1) *Les Feuilles d'automne*, ode XXVIII.

heureux, car nous y avons gagné quelques lettres fort intéressantes, écrites par lui en cours de route.

La première, datée de Dijon, 13 octobre 1829, était adressée à Victor Hugo. En voici le commencement, qui nous donne l'itinéraire et l'emploi du temps des trois voyageurs :

« Mon cher Victor,

« Notre première pensée à nous trois est ici pour vous; nous avons bien parlé de vous pendant le voyage, et hier à dîner, vous et Mme Hugo ont été (1) pour beaucoup dans ce plaisir qu'on éprouve à être trois amis dînant à dix heures du soir après deux mauvaises nuits et journées en diligence. Nous avons vu en passant à Sens une très belle cathédrale gothique avec le chœur roman par endroits, et, à Semur, petite ville que baigne l'Armançon, chanté par Bertrand (2), une charmante vue pittoresque, des tours, des jardins échelonnés sous les remparts, et une église ravissante où se trouvent, le long des bas côtés, une quantité de petites chapelles d'époques différentes jusqu'à la Renaissance. A peine arrivés et au lieu de déjeuner, je suivais Robelin et Boulanger dans ces églises, où ils tom-

(1) Il faudrait « avez été ».
(2) L'auteur de *Gaspard de la Nuit*.

baient en ravissement et copiaient en toute hâte les jolies figures sur bois, les anges, les vierges, les christs en marbre, les lanternes en pierre pareilles à des flèches de cathédrale ; et moi, je les tirais de temps en temps par le bras pour leur rappeler qu'il était l'heure et que le conducteur n'entrait pas dans ces considérations-là. A mesure que nous nous sommes avancés vers Dijon, le paysage est devenu plus grand et plus sévère. Au lieu des saules et peupliers, que Boulanger compare à des balais, nous avions des pierres ou même des coteaux nus et gris ; et tout en montant ces longues côtes à pied, nous nous récitions par lambeaux *Galice*, *Estramadure*, *la Vieille Catalogne*, *Boire à l'eau du torrent*, *Hérissant la sierra* (1). Vous étiez toujours avec *nous*... (2). »

La seconde lettre de Sainte-Beuve était datée de Besançon, 16 octobre 1829, et adressée à Mme Victor Hugo. Elle était comme de juste moins didactique et plus tendre. Il lui disait :

« Madame.

« Vous avez bien voulu me permettre de vous écrire, et c'est une des plus grandes joies de notre voyage, qui, jusqu'ici, comme tous les voyages

(1) Pièces des *Orientales*.
(2) *Revue de Paris*, du 15 décembre 1904.

humains, a été fort tempéré de contrariétés. Nous sommes depuis trois jours à Besançon, qui nous semble une ville détestable, toute pleine de fonctionnaires, administrative, militaire et séminariste. Robelin y est arrêté par des affaires, et nous regrettons que ces affaires ne se soient pas rencontrées plutôt à Dijon, qui est une bien belle ville et peuplée de bien jolies Dijonnaises, dont Boulanger a encore le cœur légèrement blessé : il vous racontera combien les yeux des jeunes filles de cette ville sont vifs et luisants. Pourtant, je ne veux pas le calomnier, et il est des yeux à Paris qu'il n'a pas encore oubliés. Aujourd'hui même, il a fait de *souvenir* une forte belle personne de seize ans, ressemblant beaucoup à une de nos voisines de la rue Notre-Dame-des-Champs; au retour, la demoiselle aura beau ne pas vouloir se reconnaître, il faudra bien qu'elle croie que ses traits sont gravés dans un certain cœur : voilà matière à bien des *cancans*, qu'il nous sera bien doux de chuchoter dans quelques jours à vos pieds.

« Je ne sais si nous verrons Mme de Lelée (1) à Pontarlier ; je ne sais si nous irons à Pontarlier, si nous resterons ici deux jours encore seulement; si même nous ne retournerons pas à Paris, Bou-

(1) Voir le tome I de ce livre, p. 39.

langer et moi, sans Strasbourg ni Cologne; toute détermination dépend de quelques petites affaires archi-épiscopales qui traînent en longueur et nous font maudire le pavé pointu de Besançon...

« En vérité, Madame, quelle folle idée ai-je donc eue de quitter ainsi sans but votre foyer hospitalier, la parole féconde et encourageante de Victor, et mes deux visites par jour dont une était pour vous? Je suis inquiet parce que je suis vide, que je n'ai pas de but, de constance, d'œuvre ; ma vie est à tout vent, et je cherche, comme un enfant, hors de moi ce qui ne peut sortir que de moi-même. Il n'y a plus qu'un point fixe et solide, auquel, dans mes fous ennuis et mes divagations continuelles, je me rattache toujours, c'est vous, c'est Victor, c'est votre ménage et votre maison. Non, Madame, depuis que j'ai quitté Paris je n'ai pensé une seule fois à Mlle Cécile, ni à Mlle *Nini*, ni à personne qu'à ma mère, et assez tristement pour plusieurs raisons, et à vous comme consolation pleine de charme et de bonnes pensées. Pourquoi donc vous quitter et m'en venir dans une auberge de Besançon sans savoir si j'irai plus loin, et quand? Je me suis déjà fait souvent cette question, nous nous la sommes faite, nous deux Boulanger; et nous n'avons jamais pu nous répondre autre chose

sinon que nous étions bien fous, que nous pensions sans cesse à vous, que nous y penserions jusqu'au bout du voyage, et que nous vous reverrions le plus tôt possible avec bonheur.

« Adieu, Madame ; j'écrirai à Victor, si je continue d'aller ; sinon je vous porterai moi-même ma prochaine lettre. Dites mille amitiés à Paul (1) ; vous qui êtes la raison même, donnez quelques bons conseils à notre ami Guttinguer, avec mille souvenirs de moi...

« Embrassez Victor de ma part, et dans votre cœur si rempli d'épouse, de fille et de mère, trouvez place à une pensée par jour pour votre sincère et respectueux ami (2). »

Ils *continuèrent d'aller*. Quelques jours après, ils étaient à Strasbourg, dont la cathédrale leur causa plus de désappointement que d'enthousiasme avec son gothique maigre et sec et ses sculptures qui ont l'air d'être en fonte. « Sans doute, disait Sainte-Beuve, qui exprimait ici l'opinion de Robelin et de Boulanger, la flèche est fort belle et à leur gré, mais, en somme, cela ne vaut ni Saint-Denis, ni Notre-Dame, ni Saint-Séverin qu'on a sous la main. »

(1) Paul Foucher.
(2) *Revue de Paris* du 15 décembre 1904.

Après trois jours de repos, et sans avoir vu le tombeau du maréchal de Saxe, ils s'enfuirent de Strasbourg par Cologne et Francfort. Chemin faisant, à chaque descente de voiture, ils visitèrent les églises d'Haguenau, de Wissembourg, ils couchèrent à Manheim pour avoir le temps d'admirer la ville du monde, qui ressemble le plus à Versailles et à Nancy. De Manheim ils allèrent à Worms, où Robelin et Boulanger dessinèrent la cathédrale moitié romane et moitié gothique, et, après avoir traversé Francfort, ils s'arrêtèrent à Mayence et à Cologne, qui les ravirent au delà de leur attente. La cathédrale de Cologne surtout, où ils entendirent un *Requiem* de Mozart, leur procura des jouissances infinies avec ses vitraux incomparables et le tableau de *l'Adoration des Rois*, « qui est une merveille de naïveté et de sainteté sublime ». J'analyse et je cite à la fois. Mais en présence de toutes ces belles choses Sainte-Beuve se sentait moins ému qu'il ne l'avait été souvent de leur idée. Et en les voyant, il se disait : « Que voulais-je de plus ? N'est ce pas ce que je rêvais ? Ces bords du Rhin, ces gorges où il passe si étroit et si rapide, ces *nids crénelés* sur les hauteurs, ces vignes sur des coteaux à pic, que puis-je exiger de plus ? Ce que je gagnerai surtout à ce voyage, c'est d'emporter des choses

une idée vraie et de ne pas pousser à bout et étager en Babel ma fantaisie (1)... »

Rentrés à Paris à la Toussaint de 1829, Sainte-Beuve et Boulanger s'en échappèrent de nouveau, entre la bataille d'*Hernani* et la révolution de Juillet, sous prétexte d'aller visiter Rouen. On connaît les deux belles pièces de vers que Victor Hugo leur a dédiées dans *les Feuilles d'Automne*. Dans l'une il leur dit :

Amis, c'est donc Rouen, la ville aux vieilles rues...
C'est Rouen qui vous a ! Rouen qui vous enlève.

. . . .

(XXVII.)

Dans l'autre :

Amis, mes deux amis, mon peintre et mon poète,
Vous me manquez toujours, et mon âme inquiète
Vous redemande ici.
Des deux amis, si chers à ma lyre engourdie,
Pas un ne m'est resté. Je t'en veux, Normandie,
De me les prendre ainsi.

Je crois d'ici les voir, le poète et le peintre;
Ils s'en vont raisonnant de l'ogive et du cintre
Devant un vieux portail;
Ou soudain, à loisir, changeant de fantaisie,
Poursuivant un œil noir dessous la jalousie
A travers l'éventail.

(XXVIII.)

(1) *Revue de Paris*, du 15 décembre 1904.

Mais cette fois Sainte-Beuve, en allant à Rouen, cédait moins à un sentiment de curiosité artistique qu'au besoin de s'étourdir, à l'espoir de guérir du mal d'amour qui le rongeait. Et bien loin de penser à poursuivre un œil noir, en voyage, il ne songeait au contraire qu'à fuir celui qui le poursuivait maintenant partout. Quand il revint, Victor Hugo avait transporté son foyer à deux kilomètres de la rue Notre-Dame-des-Champs. Comme il ne pouvait plus s'y asseoir librement et dans la paix du cœur, le désespoir le prit, et un jour que Victor Hugo l'avait mis en demeure d'expliquer son changement d'attitude, il eut la franchise et la naïveté de lui avouer qu'il aimait sa femme. Ce fut le commencement de la fin de leur amitié. Mais quand la rupture fut consommée, Sainte-Beuve n'en demeura pas moins fidèle à Boulanger (1). Et Boulanger agit de même envers Sainte-Beuve. En 1836, le peintre de *Mazeppa* ayant retrouvé son grand succès de 1827 avec *le*

(1) On connaît les pièces de vers que Sainte-Beuve a dédiées à Boulanger dans *les Consolations*. On trouvera également son nom dans la pièce XXVIII du *Livre d'Amour* :

> Boulanger, plus discret, vrai dévôt, à distance
> Se tient, joignant les mains, l'œil désireux et pense
> Qu'une telle blancheur (*a*), assise en des berceaux,
> Serait un sûr triomphe à l'éclat des pinceaux.

(*a*) Allusion au peignoir blanc que portait un jour Mme Victor Hugo.

Triomphe de Pétrarque, Sainte-Beuve mêla ses compliments à ceux de ses anciens camarades du Cénacle, et le jour où ce beau tableau entra dans la galerie de l'hôtel de Custine, s'il n'assista pas à la fête que le marquis de ce nom organisa en l'honneur de Boulanger, il applaudit de tout cœur aux stances dont Théophile Gautier lui fit hommage à cette occasion.

« Beau cygne », disait Théo, parlant de Pétrarque,

Beau cygne italien, roi des amours fidèles,
Poète aux rimes d'or dont le chant triste et doux
Semble un roucoulement de blanches tourterelles,

Figure à l'air pensif et toujours à genoux,
Les mains jointes devant ton idole muette,
Te voilà donc vivante et revenue à nous !

Je te reconnais bien ; oui, c'est bien toi, poète :
Le camail écarlate encadre ton front pur
Et marque austèrement l'ovale de la tête.

Tes yeux semblent chercher dans le fluide azur,
Les yeux clairs et luisants de ta maîtresse blonde,
Pour en faire un soleil qui rende l'autre obscur.

. . . .

Sous le laurier mystique et le divin rayon
Tu t'avances traîné par l'éclatant quadrige
Entre la Rêverie et l'Inspiration.

Rien n'y manque... seigneurs blasonnés et superbes,
Prêtres, marchands, soldats, professeurs, écoliers,
Les vieillards sont chenus, et les pages imberbes.

De beaux jeunes garçons et de blonds écuyers
Soufflent allègrement aux bouches des trompettes
Et suspendent leurs bras aux crins blancs des coursiers.

Ces beaux tercets furent peut-être cause que Victor Hugo ne fit rien sur *le Triomphe de Pétrarque* (1) ; qu'aurait-il pu dire de mieux? Mais vers le même temps, il dédommagea Boulanger de son silence par les admirables vers sur *la Cloche* qui sont dans *les Chants du Crépuscule* et par les jolies stances d'*Avril* qui sont dans *les Voix intérieures :*

Louis, voici le temps de respirer les roses...

Car dans tous ses recueils il voulait qu'il y eût une fleur pour lui. Et de même, quand il voyageait, que ce fût dans le nord ou le midi de la France, dans les Flandres ou les Alpes, il avait toujours une pensée pour Boulanger. Un jour même, cette pensée prit les proportions d'un véritable poème en prose.

C'était au mois de septembre 1839. Victor Hugo malade, ou plutôt lassé de son labeur immense, était parti pour la Suisse, laissant sa famille à Villequier (2). Après avoir longé le Rhin de Stras-

(1) Encore n'est-il pas sûr que les vers des *Chants du Crépuscule*, qui ont pour titre *Ecrit sur la première page d'un Pétrarque*, et qui sont datés du 24 octobre 1835, n'aient pas été inspirés par le tableau de Boulanger.

(2) Il écrivait de Paris, le 27 août 1839, à Mme Victor Hugo, qui était en villégiature à Villequier : « ... Je suis tellement souffrant,

bourg à Bâle et visité Lucerne, Berne et Lausanne, le souvenir de Boulanger le reprit à Vevey, comme deux ans auparavant en visitant Anvers, et il lui adressa, sous forme de lettre, le merveilleux récit de « choses vues » que je croyais trouver dans le livre de ses Voyages intitulé *Alpes et Pyrénées* et qui a été inséré sans rime ni raison dans la seconde édition du *Rhin*, parue en 1845.

Je dis « sans rime ni raison », car c'est par un manquement volontaire à la chronologie que Victor Hugo a fait cette insertion, comme je vais l'établir séance tenante.

Et d'abord le grand poète a eu tort d'écrire qu'il ne fit que deux voyages au Rhin, en 1838 et en 1839. Il en fit un troisième, en 1840, et M. Paul Meurice, qui a propagé cette erreur, est d'autant moins excusable, que c'est lui qui a publié la correspondance de Victor Hugo relative à ce dernier voyage.

Or, la lettre de *Vevey-Chillon-Lausanne*, écrite à Boulanger le 21 septembre 1839, a été intercalée dans *le Rhin* à la suite des lettres ajoutées à la seconde édition, qui, comme celles de Worms, Man-

et la solitude de la maison m'est si insupportable, que je vais partir... Je ferai mon dernier acte (des *Jumeaux*) à mon retour. Il n'y perdra pas, car je suis épuisé de fatigue, et si j'allais plus loin maintenant, je crois que je tomberais malade... » (*Corresp. de Victor Hugo.*)

heim, Spire, Heidelberg, Schaffouse, sont manifestement du mois d'octobre 1840. Il est facile de s'en rendre compte en consultant les itinéraires suivis par Victor Hugo dans ses trois voyages au Rhin.

En 1838, il se rend au Rhin par la Ferté-sous-Jouarre, Montmirail, Epernay, Reims, Givet, Dinant, Namur, Huy, Liège, Verviers, Aix-la-Chapelle, Cologne, Mayence.... et il rentre en France par on ne sait où.

En 1839, il va directement à Strasbourg, longe le Rhin jusqu'à Bâle, visite Lucerne et le Mont-Pilate, Berne et le Rigi, *Vevey-Chillon-Lausanne*, Genève, Aix-les-Bains, Avignon, Marseille, Toulon, Draguignan, Nice, Antibes, Cannes, Fréjus, Marseille, Lyon, Chalon-sur-Saône, Dijon, Troyes, Villeneuve-l'Archevêque et Sens.

En 1840, enfin, il gagne la vallée de la Meuse par Soissons et le nord de la France, visite Liège, Aix-la-Chapelle, Cologne, Andernach, Saint-Goar, Bingen, Mayence, Heidelberg, Stockart, Schaffouse, la Forêt Noire et rentre en France par Forbach.

Cela dit, ouvrez maintenant la 2e édition du *Rhin* : vous verrez que de toutes les lettres de 1839, il n'y a que celles datées de Strasbourg et de *Vevey-Chillon-Lausanne* qui y aient trouvé place. Les lettres de Lucerne et de Berne auxquelles fait allusion

le commencement de celle de Vevey, ne parurent qu'en 1890, dans le *Voyage aux Alpes et aux Pyrénées*, — et les lettres d'Avignon à Sens qui leur font suite ne furent insérées qu'en 1892 dans le *Voyage en France et en Belgique* sous la rubrique : *Midi de la France et Bourgogne*, 1839.

Mais le comble de l'invraisemblance, c'est que M. Paul Meurice, en mettant ces dernières au jour deux ans après les autres, s'excusa, dans l'avertissement de la partie du volume consacrée au *Midi de la France*, d'y reproduire les deux lettres de Marseille et de Toulon qui avaient, disait-il, été insérées par erreur dans la première édition du *Voyage aux Alpes et Pyrénées*!!! — Preuve évidente qu'il avait été trompé, bien qu'il eût entre les mains les albums et manuscrits de Victor Hugo, par la fausse chronologie adoptée en 1845 pour la seconde édition du *Rhin*.

Il n'est donc pas étonnant que les travailleurs qui, comme moi, consultent de préférence les éditions originales des grands écrivains (et je n'ai guère que celles-là dans ma bibliothèque romantique) soient égarés par le désordre extraordinaire de certaines éditions de Victor Hugo.

Quel besoin, je vous le demande, avait l'auteur du *Rhin* d'y publier, en 1845, la lettre de *Vevey-*

Chillon-Lausanne à Boulanger, du moment qu'il gardait en portefeuille celles de Lucerne et de Berne qui la précédaient, chronologiquement parlant? Je ne sache pas que Vevey, Chillon et Lausanne soient situés sur les bords du Rhin !

Mais non, pour Victor Hugo, la grande affaire, celle qui primait tout dans son esprit, c'était de multiplier par tous les moyens les éditions de ses œuvres. Je pourrais citer ici de nombreux exemples de ces tripatouillages mercantiles. Je me contenterai de constater que, pour faire entrer sa lettre à Boulanger dans la seconde édition du *Rhin*, il commit, qu'on me passe cette hyperbole, une sorte de faux en écriture privée.

Il avait écrit dans le texte original : « Il pleut maintenant à verse sur Strasbourg, que je visitais il y a quinze jours ; sur *Lucerne*, où j'étais la semaine passée. Il a, dans le texte imprimé, remplacé *Lucerne* par *Zurich*, afin de rattacher sa lettre de *Vevey-Chillon-Lausanne* à celle de Zurich qui, dans l'édition de 1845, précède celle de Schaffouse et, comme elle, est de 1840.

En vérité tout cela est fait pour induire le public en erreur. Je souhaite donc que M. Gustave Simon, qui est aujourd'hui l'éditeur responsable des œuvres de Victor Hugo, fasse son profit de ces observations

critiques et nous donne enfin une édition revue, mise au point, définitive, du *Rhin* et des *Alpes et Pyrénées*, qui soit conforme à la chronologie et ne puisse tromper personne.

II

Revenons maintenant à Louis Boulanger.

On juge de la joie et de la fierté tout ensemble qu'il ressentit à la lecture de la lettre de Victor Hugo. Elle lui arriva à Rouen qu'il n'avait pas revu depuis son voyage avec Sainte-Beuve. Il y répondit aussitôt en ces termes :

Rouen, 4 octobre 1839.

« J'ai reçu votre admirable lettre, mon cher Victor, je l'ai reçue un peu tard parce qu'on me l'a renvoyée de Paris à Rouen, où je suis présentement ; vous ne sauriez vous figurer le plaisir qu'elle m'a fait ; il y a si longtemps que je ne vous ai entendu, et c'était comme si votre voix m'eût parlé ; ce que vous voyez est bien beau, sans doute, mais je suis sûr que cela ne me ferait pas autant de plaisir que la peinture que vous en faites ; tout se colore plus richement en passant par vos sensations, vous êtes aussi excellent peintre que profond penseur et

la création se reflète en vous dans toute sa splendeur; je vous assure que c'est une bien grande joie pour moi d'être aimé par un homme tel que vous!

« Votre lettre m'a donc ravi et je n'ai pu m'empêcher de la lire à quelques amis qu'elle a tellement intéressés que, pressé par leurs instances, je leur ai accordé la permission de l'insérer dans *le Journal de Rouen* (1); je ne crois pas avoir fait une chose qui puisse vous être désagréable, c'est une générosité de ma part, un plaisir que je fais partager aux autres, et vous approuverez, j'en suis sûr, ce bon sentiment de ma part.

« Il y a environ huit jours, c'était un vendredi, je me suis embarqué avec quelques amis pour Le Havre. Il était minuit, la pluie tombait à torrents, la nuit complètement noire, vous connaissez ces

(1) Elle y parut, en effet, le 17 octobre 1839, précédée de la note suivante :

« Ce feuilleton est extrait d'une lettre inédite de M. Victor Hugo, qui n'était pas destinée à l'impression. La lettre était adressée à l'un de nos jeunes peintres les plus célèbres, M. Louis Boulanger, dont, il y a quelques jours, nous annoncions la présence à Rouen. Nous nous estimons heureux d'avoir pu obtenir de l'amitié de M. Louis Boulanger la faculté de communiquer à nos lecteurs cette admirable page de l'illustre auteur des *Feuilles d'Automne* et de *Notre-Dame de Paris*, page d'autant plus curieuse qu'elle arrive comme par surprise à la publicité, qu'elle est tombée sans préméditation et sans arrière-pensée de la plume du grand poète et qu'on n'y retrouve pas moins le cachet de son génie. »

sortes de départs. Ils ont bien aussi leur poésie, et vous pouvez imaginer avec quelle rêverie sombre et douce je me sentais entraîné sur les eaux ténébreuses, l'œil fixé sur la petite lumière tremblotante de la vigie et n'entendant de temps à autre que la voix grave du capitaine donnant des ordres. Je pensais bien à vous. Vers le matin, je m'étais endormi dans la cabine après avoir longtemps résisté au sommeil. Je me sens tout à coup tirer par le bras, j'ouvre les yeux, je me les frotte, et, à mon grand étonnement, je vois devant moi Mme Hugo et Vacquerie, c'était une apparition; je vois ensuite Didine (1) sur le pont ainsi que Dédé (2), Toto (3) et Charles; j'en tombais des nues parce que c'était à l'improviste; la chose était pourtant bien simple, tout ce monde aimé venait de quitter Villequier et s'était lancé dans *le Louis-Philippe* à son passage, allant aussi au Havre. Jamais rencontre ne me fit tant de plaisir, aussi cet incident m'a porté bonheur pour le reste du voyage. J'ai vu la mer, mon cher Victor, la grande mer, car on la voit très belle du Havre à Cherbourg où j'ai été; je me suis dignement comporté sur elle et n'ai point été

(1) Léopoldine, la fille aînée du poète.
(2) Adèle, son autre fille, qui vit encore.
(3) François-Victor, frère cadet de Charles.

malade ; le temps était toujours mauvais, et de l'eau de tous côtés, mais je n'étais attentif qu'à l'admirable spectable que j'avais sous les yeux, c'est le plus beau assurément et le plus varié ! Les montagnes sont bien belles, mais j'aime encore mieux la mer. En arrivant à Cherbourg, le ciel s'était éclairé, les eaux étaient bleues et nous avons fait une entrée assez sereine dans le port qui est magnifique et entièrement creusé dans le roc vif. Le soir même de mon arrivée, j'ai été me promener au bord de la mer, le ciel était bleu, la lune pleine et éclatante faisait scintiller tous ces charmants coquillages que l'on ramasse avec l'empressement d'un enfant, en regardant arriver sur le sable fin ces belles franges de mousse qui ressautent si gaiement le long de la plage. Que j'aurais été content de me promener là avec vous ! Le lendemain je suis monté sur la montagne du Roule dont les blocs de granit rouge sont d'un ton superbe au soleil et dont les silhouettes sont très belles.

« Il y a une forteresse au sommet et de là la vue plonge sur la ville, le port, la rade pleine de vaisseaux et l'immense mer qui emplit l'horizon, c'est magnifique.

« J'ai visité le fort Royal, qui protège la rade, il a été bâti sous Louis XVI, ce qui ne l'empêche pas

d'être fort beau ; c'est une architecture simple, d'un style qui rappelle le roman et dont le caractère sévère convient bien à sa destination, puis, il est là, fièrement planté sur le roc nu avec une belle ceinture de vagues, ce qui parerait, je crois, et ferait passer le magnifique palais de la Bourse, lui-même.

« J'avais malheureusement oublié mon livre de croquis et je n'ai pu dessiner le fort, je le regrette beaucoup. Il y a à Cherbourg une église gothique qui, malheureusement, a été restaurée ; mais on y trouve encore de charmantes choses, surtout un petit portail bien délicatement travaillé ; une chose qui m'a beaucoup frappé aussi, c'est la digue — ce sont là de grands travaux qui donnent une grande idée de la puissance de l'homme. La veille de notre arrivée à Cherbourg on donnait *Angelo* et j'ai regretté de n'avoir pas assisté à la représentation, cela devait être singulier. Après avoir bien admiré Cherbourg, je suis revenu au Havre, qui n'a rien pour lui, si ce n'est d'être au bord de la mer, et me voici maintenant à Rouen, où je regarde de tous mes yeux les admirables constructions qui s'effacent de jour en jour malheureusement et qui ne seront pas remplacées ; j'ai fait aujourd'hui une course aérienne sur la cathédrale et j'en suis tout ébloui. On m'a gracieusement accordé la permission d'es-

tamper des figures et j'en profite ; vous verrez, lorsque nous nous retrouverons à Paris, des choses fort belles. J'ai pris, rue Grand-Pont, deux figurines qui sont, je l'assure, dignes de Raphaël.

« Adieu, mon cher Victor, je brûle maintenant d'entendre la fin de votre drame, toutes les belles choses que j'ai vues, mer, montagnes, édifices, tout m'y a fait penser (1). Je vous serre les mains, je vous aime de tout mon cœur et vous admire à l'égal de ce qu'il y a de plus beau.

« Votre frère dévoué,

« LOUIS BOULANGER.

« Si par hasard vous vouliez m'écrire encore, adressez à M. Louis B..., chez M. Gaugain, rue des Barbiers, n° 12, à Rouen (2). »

Que dites-vous du mot de la fin : « Je vous admire à l'égal de ce qu'il y a de plus beau? » Tout Boulanger tient dans ce cri du cœur.

Certes, il aurait pu placer son admiration beaucoup plus mal ; il est permis de penser cependant

(1) Il s'agissait du drame *les Jumeaux*, qui ne fut jamais terminé. Le manuscrit porte sur la première page du premier acte la date du 26 juillet 1839. Sur la dernière page, on lit : *Interrompu le 23 août par maladie.*

(2) Cette lettre inédite, que m'a communiquée M. Louis Barthou, était adressée à *Monsieur le Vte Hugo, poste restante, à Marseille.* Elle lui fut renvoyée à Châlon-sur-Saône, où il la trouva poste restante, le 18 octobre.

qu'elle fut trop exclusive. M. René Paul-Huet m'a communiqué une lettre de Gustave Planche à son père, datée de Florence, 2 octobre 1842, qui renferme à cet égard des remarques fort justes :

« Tout ce que vous me dites, mon cher ami, sur Delacroix, sur Riesener, sur Boulanger, est déplorablement vrai, écrivait Planche à Paul Huet. Pour tenir tête à toutes les difficultés de la vie de Paris, pour marcher dans une voie droite et légitime, pour ne pas succomber aux flatteries, pour entendre sans découragement les conseils d'une critique éclairée, il faut une grande force de caractère, une grande netteté d'intelligence. Aujourd'hui, par les journaux, l'on parvient et on s'élève plus vite qu'autrefois. L'artiste, s'il n'y prend garde, arrive bientôt à un état de surexcitation fiévreuse. Pour maintenir son intelligence en bonne santé, il faut veiller sur soi-même à chaque instant du jour. Je le sais, et vous le savez aussi ; malheureusement, Boulanger paraît l'ignorer complètement. Vous n'avez pas oublié combien de fois il m'a boudé pendant des mois entiers parce que, dans l'intention de ne pas le désobliger, je m'abstenais de parler d'une peinture que je trouvais mauvaise. Delacroix a été beaucoup plus tolérant, et je crois qu'il a eu raison. L'amitié de Victor

Hugo, si toutefois ce mot a un sens pour lui, a été funeste à Boulanger ; elle lui a valu trois ou quatre odes assez sonores, et encore son nom n'est écrit en toutes lettres que dans les notes : sur la dédicace il s'appelle L. B... Mais elle l'a rendu sourd à tous les conseils et l'a empêché de choisir une fois pour toutes une voie dans laquelle il pût persévérer sans retour. Les incertitudes, les oscillations de son intelligence ont quelque chose d'affligeant. Il possède plusieurs des qualités qui font le grand peintre, et il ne sait pas être lui-même. Grand défaut à mon avis (1). »

C'était aussi l'avis de Sainte-Beuve qui, à la mort de Boulanger, écrivait à Victor Pavie :

« Eh bien, voici Boulanger qui a répondu au premier appel, — organisation tourmentée et un peu faible qui n'a pu franchir le pas de soixante ans. C'était bien plus un poète qu'un peintre, ou bien le peintre des poètes. C'était un Jules Romain qui avait eu Victor Hugo pour Raphaël : de là bien des irrégularités, et finalement des défaillances. Il restera comme un médaillon enchâssé dans notre *Cénacle* : ne trouvez-vous pas que c'est là sa vraie place (2) ? »

(1) Lettre inédite.
(2) *Victor Pavie, sa jeunesse et ses relations littéraires.*

Assurément, et c'est pour cela que je lui ai fait une place dans ce livre.

Quand il mourut, le 5 mars 1867, il était depuis sept ans directeur de l'École des Beaux-Arts et du Musée de Dijon. Il avait succédé, en 1860, à Ziegler, qui fut le camarade de régiment d'Alfred de Vigny : ce fait seul indique qu'il avait renoncé à la lutte. Le coup d'État du Deux-Décembre, le départ de Victor Hugo pour l'exil, la mort de sa sœur Annette, qui tenait sa maison, l'avaient en effet complètement désemparé. La jeune femme qu'il épousa, passé la cinquantaine, ne put lui rendre la foi de ses belles années (1). Depuis longtemps déjà il vivait péniblement sur sa réputation (2).

A partir de 1852 on peut dire qu'il se survécut.

(1) Elle se nommait Adélaïde-Catherine-Amélie Lemonnier-Delafosse. A l'occasion du mariage de Boulanger, Mme Victor Hugo mandait de Guernesey à sa sœur, le 24 février 1856 : « ... Boulanger nous a écrit une lettre très émue. Il doit avoir près de cinquante ans, il épouse une fille de 27 ans. Elle est bien de sa personne, très élevée de cœur, elle est fille d'un ancien acteur qui a joué dans une piece de mon mari. Elle a quelque fortune, une maison à Vanves, où Boulanger va demeurer. Il sera aussi heureux que Téléki (a). L'arbre d'un jardinet vaut l'arbre d'un parc, la nature, le ciel sont égaux pour tous, un cœur qui aime vaut tous les cœurs... » (Lettre inédite communiquée par M. Lefèvre-Vacquerie.)

(2) Je possède une lettre inédite de lui, datée du 16 mai 1845, où il dit au directeur des Beaux-Arts :

« Cher Monsieur et ami, pensez-vous à ce que je vous ai écrit

(a) Réfugié hongrois dont Victor Hugo fit la connaissance à Jersey, pendant son exil.

Il mourut presque oublié dans le poste honorable où il avait pris sa retraite, et où, par une rencontre singulière, il eut lui-même pour successeur l'artiste qui fut le *graveur* du Cénacle, comme il en fut *le peintre*. J'ai nommé Célestin Nanteuil.

dernièrement pour mon tableau de *la Sainte-Famille* (a)? Vous seriez bien aimable de donner une conclusion sonnante à cette petite affaire, et de me pardonner l'ennui que je puis vous causer ; mais vous comprenez mon insistance, n'est-ce pas ?

« Tout à vous *di cuore*

« LOUIS BOULANGER. »

(a) Ce tableau appartient à l'église Saint-Médard.

CHAPITRE V

CHARLES ROBELIN

Un architecte romantique. — L'état civil de Ch. Robelin. — Il est chargé, en 1825, lors du sacre de Charles X, de la décoration de la cathédrale de Reims. — Il est nommé architecte diocésain. — Sa contribution à *Notre-Dame de Paris*. — Robelin-Amadis d'après Gustave Planche. — Ses relations d'amitié avec Victor Hugo. — Lettres que lui adressa le grand poète lors du mariage de Léopoldine. — Sur la pièce des *Contemplations* intitulée *15 Février 1843*. — L'argenterie de Robelin. — Un billet de Théophile Gautier. — Chiens et chats. — Souvenirs de Judith Gautier. — Mme Victor Hugo descend chez Robelin pendant l'exil de son mari. — Lettres inédites à ce sujet. — Victor Hugo et Robelin en 1872. — La fourmi n'est pas prêteuse. — Les maisons de rapport de Robelin. — De l'abus du gothique. — Robelin au lit de mort de Théophile Gautier.

Cette notice est la première, à ma connaissance, que l'on consacre à Charles Robelin. Je me demande même pourquoi Théophile Gautier, avec qui il s'était lié peu de temps avant ou après *Hernani*,

ne lui a pas fait une petite place dans son *Histoire du Romantisme*. C'est d'autant plus fâcheux qu'il nous eût certainement appris sur son compte des choses qui nous échappent à cette heure, faute de documents; par exemple — et pour commencer — d'où lui venait le nom de Robelin. Car il ne s'appelait pas ainsi devant l'état civil.

Il était né à Nevers, le 7 fructidor an V, de Madeleine Devieur, fille de Jean Vieure (*sic*), et de Marie Thévenin (1). C'était donc un enfant naturel. Robelin était-il le nom de son père, et fut-il reconnu par lui plus tard? Je l'ignore. Ce qu'il y a de sûr — et la remarque me semble bonne à faire — c'est que le nom de Robelin fut porté, au XVII[e] siècle, par un architecte qui construisit, sous Louis XIII, pour René de Rieux, évêque de Laon, le bel hôtel qu'on peut voir encore aujourd'hui, rue Garancière, n° 8, et où, cinquante ans après, sur le petit théâtre qu'y fit élever la présidente du Gué, débuta dans sa fleur première celle qui fut Adrienne Lecouvreur (2).

De la jeunesse de Charles Devieur-Robelin nous ne connaissons pas grand'chose. Tout ce que nous savons, c'est qu'en 1825 il fut chargé par le gou-

(1) Archives municipales de Nevers.
(2) Renseignements fournis par M. Maurice Guillemot.

vernement, lors du sacre de Charles X, de la décoration intérieure de la cathédrale de Reims; qu'en 1829 il était architecte diocésain, et que, dans l'intervalle, il entra chez Victor Hugo derrière les Devéria et Boulanger. A partir de cette époque, on le trouve dans toutes les grandes manifestations romantiques et dans toutes les fêtes (1). Mais ce n'est pas pour cela, comme bien on pense, que je m'occupe aujourd'hui de ses petites affaires. Il a, Dieu merci, d'autres titres à notre attention. Outre que Victor Hugo l'honora toute sa vie de son amitié, il a droit à notre considération, voire à nos hommages, pour avoir fourni au grand poète les éléments des trois chapitres qu'il ajouta, en 1832, à la huitième édition de *Notre-Dame de Paris*, notamment de celui qui a pour titre : *Ceci tuera cela.*

Car Robelin adorait le moyen âge ; il n'eût pas été romantique sans cela. Mais il n'aimait pas que les vieilles pierres, il aimait aussi beaucoup les femmes, et je vois, dans la correspondance de Gustave Planche avec Paul Huet, que, vers 1842, il eut

(1) On lit à son sujet, dans le *Livre d'amour*, de Sainte-Beuve, pièce XVIII :

Et ces jour-là, s'il vient, il faut qu'on fasse taire.
Le follet Robelin, et qu'on l'éloigne un peu,
Tant son geste au babil s'unit d'un même jeu !

toutes sortes d'aventures galantes (1). Je dois dire qu'en dehors de ses avantages physiques il avait de quoi conquérir les faveurs du beau sexe, ayant ramassé comme architecte une assez jolie fortune. Il était d'ailleurs très généreux de son naturel. Quand ses anciens camarades étaient mal pris, ils n'avaient qu'à frapper à sa bourse, elle leur était toujours ouverte. Et les plus huppés d'entre eux ne se gênaient pas, à l'occasion, pour lui faire des emprunts, même à fonds perdus. On m'a raconté qu'en 1848 il avait avancé à Victor Hugo les frais de son élection législative, et que celui-ci ne l'avait jamais remboursé. Cela m'étonne de la part d'Hugo, car il avait horreur des dettes. En tous cas, les lettres suivantes prouvent que si Robelin lui rendit quelques petits services, Hugo, dans une circonstance critique, refusa de lui rendre un service d'argent.

En 1843, quand il maria sa fille Léopoldine, Victor Hugo écrivait à Robelin :

« Mon cher monsieur Robelin, nous marions

(1) Planche écrivait à Paul Huet, de Naples, le 8 juillet 1842 : « N'oubliez pas de me parler des aventures de Robelin, il paraît qu'il débute dans les *Amadis.* »

— De Florence, le 2 octobre 1843 : « Donnez-moi des nouvelles de Robelin-Amadis. »

— De Milan, le 7 janvier 1843 : « Robelin a-t-il quitté l'emploi des *Amadis* ? » (*Paul Huet* (*1803-1869*), *documents publiés par son fils*, 1 vol. grand in-8.)

Léopoldine mercredi prochain, 15 de ce mois. Il y a longtemps que nous vous aurions dit cela, mais vous échappez si bien qu'il est impossible de vous saisir.

« Vous concevez, cher Monsieur, que cette solennité, qui se fera seulement entre *amis*, ne peut se passer sans vous, vous le meilleur des meilleurs! ce qui n'est pas peu dire. Vous avez assisté à la première communion de cette chère enfant, il faut que vous soyez de cette autre cérémonie.

« Répondez-moi un mot. La messe se dira à neuf heures, dans l'église Saint-Paul. Notre dîner, comme d'habitude, aura lieu à sept heures.

« Votre dévoué et vieil ami,

« Vte VICTOR HUGO. »

Ce vendredi 10 février.

Deux jours après, Mme Victor Hugo écrivait à son tour à Robelin une lettre qui pourrait laisser croire à ceux qui ne connaîtraient pas le ménage Hugo qu'on l'avait invité par intérêt ou parce qu'on avait besoin de lui :

« Mon cher monsieur Robelin, Didine nous quitte, en effet, le jour de son mariage, pour aller habiter Le Havre, mais elle ne se plaint pas, je vous assure, elle est heureuse, soyons-le donc tous avec elle.

« Nous comptons donc sur vous pour la messe et le dîner. Voici quelques détails touchant l'église. Elle se dira à *neuf heures très précises*. Vous demanderez à Saint-Paul, notre paroisse, la *chapelle des Catéchismes*. C'est là où se célébrera le mariage. Nous serons dans le petit comité, une quinzaine de personnes.

« Dites-moi, pouvez-vous me prêter de l'argenterie pour le dîner? Ecrivez-moi ce que vous pouvez mettre à ma disposition ce jour-là. Vous voyez, je ne me gène pas avec vous. Vous savez notre misère de ce côté. Et nous sommes encore vingt-quatre personnes au dîner.

« Vous savez que c'est *mercredi prochain*, 15 de ce mois.

« Répondez-moi le plus tòt possible là-dessus et ce qu'il y aurait de mieux, si cela se pouvait, serait que vous vinssiez nous voir.

« A vous de cœur, cher ami.

« ADÈLE HUGO. »

Dimanche matin.

« *P.-S.* — Si vous aviez des couteaux, ils ne seraient pas de trop (1). »

(1) On connait les beaux vers que Victor Hugo composa sur le mariage de sa fille. Ils figurent dans *les Contemplations* sous cette date qui leur sert de titre : *15 Février 1843*. Victor Hugo nous dit

Mme Victor Hugo avait raison de parler de leur misère du côté de l'argenterie. Son mari, qui dépensait beaucoup d'argent en meubles anciens, objets d'art et de curiosité, n'eut jamais le sens ni le souci du confort sous le rapport du service de table. Elle, encore moins. Tout millionnaire qu'il était à la fin de sa vie, je me souviens d'avoir vu chez lui, avenue d'Eylau, du linge dont un bourgeois un peu ordonné n'aurait pas voulu.

Robelin fut donc de la noce de Léopoldine — et son argenterie aussi. Ce n'est pas la seule fois qu'ils aient fait le voyage, l'un portant l'autre, de Neuilly, où il habitait, à la maison de la place Royale. Car il était, je le répète, de toutes les fêtes, même les plus intimes, et il ne venait jamais les mains vides. Quand ce n'était pas avec sa vaisselle d'argent, c'était avec un pâté, un pouding ou quelques bonnes bouteilles de vin. Les petits cadeaux n'entretiennent-ils pas l'amitié?

« Mon cher monsieur Robelin, lui écrivait un jour Mme Hugo, vous n'oubliez pas que c'est jeudi prochain ma fête et que je vous attends à dîner à

qu'il les fit *dans l'église ;* c'est possible, mais sur le manuscrit original que m'a communiqué M. Lefevre-Vacquerie, ils sont datés du 16 février et furent adressés le même jour, sous forme de lettre, *à Madame Vacquerie-Hugo, hôtel Bergère, cité Bergère, Paris.*

sept heures. Ne manquez pas d'y venir surtout. Car vraiment votre absence nous serait bien triste *ce jour-là*. Nous sommes tout à fait entre nous et comme il faut que vous me présentiez un bouquet, je désirerais qu'il se changeât en *pouding*, ce qui ferait à l'honorable assemblée un plaisir infiniment plus vif que le plus beau camélia possible.

« Mille amitiés.

« A. HUGO. »

Une autre fois, Robelin recevait de Victor Hugo le billet suivant :

« Cher Robelin, si vous êtes encore à Paris, venez demain mercredi manger avec nous une dinde truffée, mais apportez en venant deux ou trois bouteilles de vin que vous tirerez de votre cave, car du vin à 1 franc est trop piteux pour le mêler aux truffes (1). »

On voit qu'on ne se gênait pas avec lui, comme disait Mme Hugo.

D'où vient donc que Judith Gautier, parlant de Robelin dans son *Collier des jours*, nous le repré-

(1) Ces lettres, publiées par Henry Lapauze dans *le Figaro* du 21 février 1891, n'ont pas été recueillies dans la *Correspondance* du poète.

sente plutôt comme un peu avare? C'est qu'à cette époque — et l'on était sous l'Empire — Robelin avait à masquer des revers de fortune dus à des traits de générosité que lui seul connaissait. Mais tout en se privant sur la toilette et en réduisant son train de maison, il n'en gardait pas moins son argenterie, comme en témoigne ce billet de Théophile Gautier, que je tiens de M. Maurice Guillemot :

« M. Théophile Gautier prie monsieur Robelin de vouloir bien avoir la complaisance de lui prêter sa vaisselle et ses verres. »

Ils habitaient alors tout près l'un de l'autre, à Neuilly : Théo, rue de Longchamp, 32 ; Robelin, rue Saint-James, et pendant de longues années l'architecte venait voir le poète chaque jour après son déjeuner.

« Il entrait, dit Judith Gautier, par la porte de la cour dont on n'avait qu'à tourner le bouton et qui sonnait en s'ouvrant. C'était pour ne déranger personne ; mais son entrée dans la salle à manger causait toujours, néanmoins, un indescriptible tumulte et un grand émoi : il avait à sa suite un chien de chasse blanc et gris et un vieil épagneul noir. Aussitôt la porte vitrée entr'ouverte, les chiens

se précipitaient dans la salle à manger, où ils étaient accueillis par les jurements et les miaulements des chats épouvantés et par des cris de toute espèce.

— « Prenez garde aux chats ! N'entrez pas ! Tenez vos chiens !

— « Ici, Stop ! Tiby, allez coucher !

« Et quand on était parvenu à refermer la porte sur les chiens expulsés, ils rentraient aussitôt d'un bond par la fenêtre, et les imprécations recommençaient de plus belle (1). »

Quelquefois aussi, de loin en loin, on faisait bombance rue Saint-James. C'était quand Mme Victor Hugo venait à Paris pour se distraire de la solitude morose de Guernesey. Robelin ne manquait pas alors de l'inviter avec les quelques amis restés fidèles au maître, dont au premier rang Théophile Gautier, Meurice et Vacquerie (2). Et, ces jours-là,

(1) *Le Second rang du Collier*, p. 47.

(2) Il ne se contentait pas de l'inviter à sa table, il lui donnait quelquefois l'hospitalité, comme en témoigne la correspondance d'exil de Mme Victor Hugo. Elle écrivait, en effet, de Guernesey à sa sœur Julie, le 18 octobre 1857 :

« Madame Meurice m'a écrit que Robelin mettait son logement à ma disposition. Je l'accepte et cela me vient en aide. Je vais répondre à madame Meurice pour qu'elle remercie Robelin et lui dise que j'userai de sa bonne grâce. »

Et le 10 janvier suivant :

« ... Je serai à Paris avec Adèle du 20 au 25 janvier, tout est préparé pour notre départ, les malles sont descendues dans ma chambre, et voila trois semaines que j'ai l'autorisation de mon mari

comme de juste, on mettait les petits plats dans les grands.

« Notre camarade Berthe, la fille de Robelin, dit encore Judith Gautier, dirigeait les préparatifs et surveillait l'œuvre de Rosalie, sa vieille cuisinière grognonne, barbue et solennelle. Elle avait des talents de cordon bleu que l'ordinaire frugal de la maison utilisait peu et qui n'étaient mis à l'épreuve que dans les grandes occasions.

« Son chef-d'œuvre était un pâté fameux qu'elle mettait plusieurs jours à parfaire et qui, par ses dimensions, eût été digne d'être servi sur la table des Burgraves pour faire suite au « bœuf entier » ; il était succulent, délicat et d'une complexité savante.

« Les convives arrivaient séparément. Mme Victor Hugo toujours en retard ; elle s'excusait en racontant qu'elle avait dû pétrir de ses blanches mains une bonne pâtée pour Léda, la levrette de son fils Charles qui ne confiait cette mission qu'à elle seule.

d'aller te voir. Cela n'a pas été sans peine. Moi partie, je te l'ai dit, ma maison est bouleversée. Ces messieurs, qui n'aiment pas les soins du ménage et qui trouvent la maison trop triste sans les femmes, se sont décidés à aller manger à l'hôtel pendant mon absence... Je descendrai chez Robelin. (Lettres inédites communiquées par M. Lefèvre-Vacquerie.)

« Devant une glace, elle arrangeait alors sa coiffure et cela lui prenait beaucoup de temps. Sous son chapeau, elle avait gardé ses cheveux roulés en papillotes : elle les déroulait maintenant, les crêpait, disposant autour de son front bombé une auréole noire. Elle avait de larges yeux très sombres, un petit nez en bec d'oiseau, le menton fin et le teint très bistré. Bonne et charmante, mais distraite, perdue comme dans une sorte de rêve, n'étant jamais à ce qu'on disait (1)... »

Enfin l'on se mettait à table et, après avoir causé pendant deux heures du glorieux proscrit, on buvait en chœur à sa santé.

Cependant il vint un jour où Robelin connut la gêne et dut à son tour frapper à la bourse de ses amis. C'était après les événements de l'Année terrible. On sait qu'une loi de circonstance avait fait remise de leurs loyers aux petits locataires qui avaient subi le siège de Paris. Robelin perdit, de ce chef, une somme considérable et, de plus, les deux ou trois maisons importantes dont le prix de location aurait pu le dédommager pendant un certain temps restèrent inhabitées. Comme, malgré tout, il fallait vivre et faire face à ses engagements, il se souvint alors qu'il avait rendu plusieurs fois

(1) *Le Second rang du Collier*, p. 306.

service à Victor Hugo et il lui demanda franchement de lui venir en aide. Mais la fourmi n'est pas prêteuse. Le bonhomme dit même que c'est son moindre défaut. Victor Hugo, qui venait d'être expulsé de Bruxelles pour avoir ouvert sa maison aux réfugiés de la Commune, se trouvait à Guernesey quand il reçut sa lettre. Il lui répondit aussitôt :

« *Hauteville-House, 10 novembre 1872.*

« Mon cher, mon vieux, mon excellent ami, vos embarras ne sont rien près des miens. J'ai vendu ma rente italienne et j'ai engagé mes autres titres. Cependant voici : je puis disposer en ce moment d'une somme de 1.434 francs (traite sur Hetzel. échéance le 5 janvier). je vous l'offre. Si elle peut vous aider dans vos paiements, écrivez-moi un mot, j'endosserai la traite et je vous l'enverrai courrier par courrier. Vous m'enverrez en échange une traite de somme égale, sans intérêts, bien entendu, à l'échéance que vous voudrez. Ces 1.434 francs seront bien peu de chose, mais c'est tout ce que je puis en ce moment. Prenez si cela peut vous servir.

« A vous du fond de mon cœur.

« VICTOR HUGO. »

« *P-S*. — A vous je dis tout. Depuis deux ans il

m'est sorti des mains plus de trois cent mille francs. *Rien qu'en dons* (canons pour la défense de Paris, ambulances, blessés, pontons, prisonniers, familles des condamnés, veuves et orphelins, Alsace et Lorraine, libération du territoire), j'ai donné plus de 35.000 francs, et cela continue.

« J'ai tout engagé, même ma maison. Je compte pour me dégager de ce chaos sur mon travail actuel : c'est pour cela que je suis à Guernesey. C'est avec les droits d'auteur de *Ruy Blas* et de *Marion de Lorme* que je compte payer toutes mes dépenses jusqu'au 1er mars, car ce qui me reste de revenu libre suffit à peine pour payer les rentes que je fais annuellement à mes enfants : 12.000 francs pour Victor, 12.000 francs pour Alice (1), 7.000 fr. pour Adèle, pour les trois 31.000 francs. Vous voyez ma situation.

« Certes, j'eusse été bien heureux de demeurer dans une de vos maisons. Mais cela n'a pas dépendu de moi. Pourtant je me figure que cela finira par là. Je vous embrasse, cher ami (2). »

Ce dernier paragraphe demande une petite expli-

(1) La veuve de Charles, devenue un peu plus tard Mme Lockroy.
(2) *Figaro* du 21 février 1891.

cation. Nous avons dit que Robelin possédait à Paris plusieurs maisons qui n'étaient pas louées. Victor Hugo, sollicité par lui, en aurait bien pris une, mais il paraît qu'avec son goût pour le moyen âge Robelin les avait rendues à peu près inhabitables en leur donnant des toits à pic qui mansardaient tous les étages, et des tourelles où les escaliers avaient peine à tourner (1). Et c'est pourquoi Victor Hugo (ou plutôt Juliette Drouet) s'était pourvu ailleurs.

Quant aux embarras d'argent dont Hugo prenait texte pour offrir à son ami une somme dérisoire, il faut croire que Robelin avait de sérieuses raisons d'en douter, puisque, six mois après, il revint à la charge, sans plus de succès, d'ailleurs.

« Mon bon Robelin, lui écrivait encore Hugo, le 1er mai 1873, je vois bien qu'il faut que je finisse par me confesser à vous. Je le fais de bonne grâce. Seulement, gardez-moi le secret. Vous seul allez connaître ma situation à fond. La voici :

« A la suite d'une liquidation désastreuse, j'ai dû prendre avec la Banque Nationale de Belgique les engagements que vous allez voir :

(1) *Le Second rang du Collier*, p. 47.

« J'ai payé :

1° Le 1er janvier 1873............ Fr.	33.500
Je paierai :	
2° Le 1er septembre 1873............	33.500
3° Le 1er mars 1874..................	33.500
4° Le 1er septembre 1874............	33.500
5° Le 1er mars 1875..................	33.500
6° Le 1er septembre 1875............	33.500
	201.000

« A ces 67.000 francs par an, ajoutez :

1° Je donne à Victor.............. Fr.	12.000
2° Je donne à Alice..................	12.000
3° Je donne pour Adèle........... ..	8.000
Par an......................... Fr.	32.000

« Ces 32.000 francs joints aux 67.000 font 99.000 francs par an. A ces 99.000 francs, ajoutez une petite institution que j'ai fondée ici pour l'enfance et qui me coûte par an 8.000 francs. Cela fait 107.000 francs que j'ai en ce moment à donner par an, avant de dépenser un liard pour moi-même et pour ma maison. Vous voyez que mes embarras, hélas! valent bien les vôtres. Heureusement, j'ai eu *l'Année terrible* et *Ruy Blas*, l'an passé, et j'ai cette année *Marion de Lorme*, et j'aurai, je pense, l'année prochaine, *le Roi s'amuse*. Sans quoi je ne

m'en tirerais pas. Néanmoins, cher vieil ami, ne soufflez mot de tout cela et plaignez-moi de ce que je suis si empêché et surtout de ce que je ne puis vous venir en aide.

« Votre hôtesse de l'an passé (1) vous envoie ses plus affectueux souvenirs, et moi je vous embrasse de tout mon vieux cœur.

« VICTOR HUGO (2). »

Ces deux refus successifs ont de quoi vous irriter contre Hugo, lorsqu'on connaît sa véritable situation financière en 1872, car, en dépit de ses protestations, elle n'était pas telle qu'il l'exposait à Robelin. Je ne conteste pas ses charges, j'admets qu'elles pesaient lourdement sur son budget annuel. Mais il exagérait singulièrement quand il se prétendait à la merci des directeurs de théâtres et du rendement de ses anciens ouvrages. Nous savons par une lettre de lui que, lorsqu'il quitta la France, en 1851, il avait mis de côté plus de trois cent mille francs (3) et que, vingt ans après, il avait plusieurs millions chez les Rothschild (4).

(1) Juliette Drouet.

(2) *Figaro* du 21 février 1891.

(3) Voir, dans sa *Correspondance*, la lettre qu'il écrivait, en 1845, au rédacteur du *Phare de la Loire*.

(4) Quand il mourut, en 1883, son avoir dans cette banque dépassait cinq millions. Je tiens ce renseignement de Paul Meurice lui-même.

Il aurait donc pu, s'il l'avait voulu, venir en aide à son « vieil ami » Robelin. Mais il s'était fait une règle de bonne heure de ne prêter d'argent à personne. Il n'était guère donnant non plus et, quand il déliait les cordons de sa bourse, c'est qu'il était intéressé à le faire.

Sa conduite envers Robelin mit naturellement un peu de froid entre eux. Mais on passe tout aux grands hommes comme aux jolies femmes. Quand Victor Hugo rentra à Paris, Robelin, qui avait l'âme généreuse et qui avait fini par sortir d'embarras, retourna chez lui, et il ne fut question de rien.

A cette époque ils étaient les seuls survivants du Cénacle de *Joseph Delorme*. Victor Hugo, comme un chêne qu'on abat, avait vu tomber autour de lui toutes ses branches. Il avait perdu tour à tour sa fille Léopoldine, sa femme, son fils Charles, ses plus chers amis, jusqu'à ce bon Théo, qui lui fut si dévoué et qui mourut en son absence, au mois d'octobre 1872. C'est même Robelin qui ferma les yeux à Théo. Dès qu'il apprit son état désespéré, il accourut, s'installa au chevet de son lit, malgré ses soixante-seize ans, et ne le quitta plus. « Il tenait dans ses mains, nous dit Bergerat, les mains refroidies du poète, et, par une sorte d'instinct machinal, allait de temps en temps se réchauf-

fer à la cheminée et revenait prendre les doigts du mourant, comme s'il eût voulu suppléer à la chaleur qui les abandonnait (1). »

Onze ans plus tard, ce fut le tour de Victor Hugo. Cette fois Robelin n'eut plus à qui parler de son jeune temps. Que faire de la vie quand tout vous abandonne? Sans appeler la mort, qui vient toujours à son heure, il mit toutes ses affaires en ordre en vue du grand voyage, et il l'accomplit très doucement, s'en sans douter, le 5 juin 1887.

(1) *Th. Gautier,* ses derniers moments, p. 229.

CHAPITRE VI

PAUL HUET ET EUGÈNE DELACROIX

I. — Sur le monument de Paul Huet à Saint-Cloud. — Son vrai cadre. — Un mot de Heim sur *l'Inondation à Saint-Cloud*. — Comment Delacroix se lia avec Paul Huet. — L'île Seguin. — L'influence de Constable sur Delacroix. — Originalité de Paul Huet. — Son sentiment de la nature. — Ses parents, sa première enfance. — Son amitié avec Delacroix lui ouvre les portes du Cénacle.

II. — Delacroix et Victor Hugo. — Comment chacun d'eux entendait la beauté. — Delacroix pendant les représentations de la troupe anglaise, en 1826. — Ses dessins pour la pièce d'*Amy Robsart*. — Paul Huet au salon de 1827. — Ses *Vues de Rouen* et du *Château d'Arques*. — Sainte-Beuve en rend compte dans le journal *le Globe*. — Le Salon de 1831. — Le *Cavalier* de Paul Huet inspiré d'une ballade de Victor Hugo. — Gustave Planche soutient l'artiste et Delécluze le combat. — Sainte-Beuve et Delécluze. — A propos de Bazin, l'historien. — Lettres inédites de Sainte-Beuve. — Il défend le Romantisme contre Delécluze et venge Paul Huet de ses attaques. — Delacroix et Huet remercient Sainte-Beuve. — Mort de Delacroix. — Huet fait son éloge — L'exposition et la vente des tableaux provenant de l'atelier du grand artiste. — Lettres inédites de Paul Huet et de Mme Victor Hugo.

III. — La reprise d'*Hernani* à la Comédie-Française. — Lettre inédite de Paul Huet à Victor Hugo. — Réponse inédite

de Victor Hugo. — Paul Huet à Saint-Point. — Son amitié avec Michelet. — Pour la rosette d'officier de la Légion d'honneur. — Une lettre inédite de Sainte-Beuve à ce sujet. — Paul Huet se met à travailler l'eau-forte. — La gravure du *Cavalier*. — Sa première et dernière œuvre. — Il meurt d'une attaque d'apoplexie. — Une lettre inédite de Victor Hugo sur sa mort.

I

On a inauguré naguère, à Saint-Cloud, le buste de Paul Huet. Ce nom ne dit pas grand'chose aujourd'hui au public profane : c'est pourtant l'un des plus beaux de l'École de peinture de 1830, et celui d'un précurseur, sinon d'un révolutionnaire. Mais Paul Huet, timide et fier comme il l'était, n'attendit jamais la grande renommée que de son talent ennemi du tapage. C'est lui qui disait : « Veut-on faire l'éloge d'un homme ? On ne dit plus qu'il est droit, on dit qu'il est adroit. — L'art n'est plus un sentiment, mais un tour de force. » Et sa mémoire se ressent quelque peu de cette discrétion, bien qu'elle ait été pieusement entretenue par un petit groupe de critiques fidèles — comme Ernest Chesneau et Philippe Burty — et par un fils admirable. C'est à la piété de ce fils, tout autant qu'à la dévotion des vrais connaisseurs, que Paul Huet doit le monument qu'il possède aujourd'hui. Remercions-les

d'avoir mis son effigie dans le seul cadre qui lui convînt. Jamais le royal parc de Saint-Cloud n'inspirera de plus beaux tableaux que les siens.

Heim, le peintre de *la Distribution des récompenses au Salon de 1824*, qu'on peut voir au musée de Versailles, rencontrant Paul Huet, quelques jours après l'ouverture de l'Exposition de 1855 où figurait son tableau de *l'Inondation de Saint-Cloud*, lui disait que le paysage ainsi traité, c'était de la peinture d'histoire.

On en pourrait dire autant de l'ensemble de son œuvre, et je ne serais pas surpris que cette caractéristique ait été pour quelque chose dans la façon toute spontanée et comme enthousiaste avec laquelle Eugène Delacroix, à l'âge de vingt-trois ans, rechercha l'amitié de Paul Huet, qui en avait dix-neuf.

C'était pendant l'hiver de 1822-1823. Delacroix, qui avait déjà exposé *la Barque du Dante*, ayant remarqué à la vitrine d'un marchand une étude de paysage aussi forte que neuve, demanda un soir à ses camarades Poterlet, Jadin et Comairas (1) s'ils pouvaient lui dire de qui elle était.

(1) Comairas (Philippe), né à Saint-Germain-en-Laye, le 24 octobre 1803, mort à Fontainebleau, le 14 février 1875, fut un des meilleurs élèves d'Ingres. Voir sur lui et sur Jadin notre livre intitulé *la Jeunesse dorée*.

— « Mais elle est de ce petit qui précisément travaille cette semaine à côté de toi. Il n'est pas là, ce soir, et c'est fâcheux, car il serait bien heureux de t'entendre, il a pour toi la plus grande admiration. »

Le lendemain, Delacroix s'installait sans plus de cérémonie dans la petite chambre de la rue Madame, 27, où le jeune paysagiste travaillait à son tableau du *Cavalier*. Il y resta un mois, retenu et charmé qu'il était par la manière large et lumineuse, en même temps que naïve, dont Huet interprétait la nature. Qui donc avait été son premier maître? On peut dire que ce fut le génie de l'île Séguin. Reçu comme un enfant de la maison dans la famille de son ami d'enfance, le peintre de portraits, Lelièvre, qui habitait tous les étés cette île du Bas-Meudon, il y sentit éclore ses premiers rêves de paysagiste. Il faut dire qu'à cette époque l'île Séguin était un lieu de délices avec ses grands arbres et ses hautes herbes, qui la faisaient ressembler à une île déserte.

C'est là, dans la buée transparente qui baignait les joncs et les saules, que Paul Huet fixa sur la toile ses premiers effets de lune ; c'est là qu'à travers les vapeurs du fleuve il regardait, matin et soir, se lever et se coucher le soleil rouge sur la Seine frissonnante ou endormie ; c'est là enfin qu'il

put étudier tout à son aise le jeu de la lumière dans les chaudes adverses de l'orage, la montée subite ou progressive des eaux et les grandes inondations qui transformaient le parc de Saint-Cloud en un vaste marécage.

Sa première impression de *l'Inondation de Saint-Cloud*, exécutée trente-cinq ans plus tard, date de cette époque, tant il est vrai que Paul Huet avait une mémoire des yeux extraordinaire. Ce qu'il avait vu une fois se gravait à tout jamais dans son esprit ; il lui arrivait souvent, même vieux, de dessiner ou de peindre, au retour d'une longue promenade, les moindres plis de terrain sans avoir pris la plus petite note, — et c'était d'une fidélité à toute épreuve. On prétend que c'est Bonnington qui lui apprit à semer les nuages blancs dans l'azur du ciel ; c'est possible, mais, comme me le disait un jour Lansyer, qui l'admirait, Paul Huet avait trouvé le moyen de capter, de transporter sur sa palette toute la nacre du ciel de Paris.

Le Cavalier fini, Delacroix quitta l'île Séguin. mais, un an après, quelle ne fut pas sa surprise en retrouvant la couleur claire, la manière simple et jusqu'à la « texture » de Huet dans les paysages de Constable qui venaient de faire leur apparition,

au Louvre! Son impression fut si vive que, s'il faut en croire M. Frédéric Villot, il rentra précipitamment dans son atelier et reprit son *Massacre de Scio*, qui était presque terminé, « pour empâter les lumières, introduire de riches demi-teintes, donner par des glacis de la transparence aux ombres, faire circuler le sang et palpiter les chairs ». La vérité qu'il avait entrevue au Bas-Meudon venait de se révéler à lui dans un flot de lumière (1). A partir de ce jour-là, chaque fois qu'on soutint en sa présence que Paul Huet s'était inspiré de Constable, il prit hardiment sa défense, disant et répétant que, s'il s'était rencontré avec le peintre anglais, son ami ne lui devait rien. Il avait puisé, en effet, le sentiment de la nature chez les grands écrivains romantiques, et c'est pour cela que, dans tous ses paysages, il a fait la part de l'idéal et de l'imagination. Il a peint quelque part un pensif oiseau d'eau, qui se tient tout seul dans une petite baie écartée et ombreuse. En le voyant, Michelet disait : « *C'est lui* (2). » Et moi, quand je regarde quelqu'une de ses toiles, que ce soit une clairière,

(1) Et ses *Agendas* témoignent que cette impression ne le quitta jamais. On y trouve cette note, qui date du second Empire : « Eté voir Régnier, chez qui j'ai revu une esquisse de Constable : admirable chose et incroyable. Ce Constable me fait grand bien. »

(2) *Le Temps*, du 12 janvier 1869.

un sous-bois, un étang, une prairie, il me semble qu'au détour du chemin, au bord de l'eau, derrière tel bouquet d'arbres, tout à l'heure apparaîtra quelque figure mélancolique sortie de l'imagination d'un de ses auteurs favoris. N'est-ce pas lui, d'ailleurs, qui, après avoir lu l'article de Baudelaire sur les paysagistes de la fin de l'Empire, lui écrivait :

« Les paysagistes de mon temps étaient moins gais, témoin Obermann. Ce n'est pas la gaieté qu'on leur reprochait : ils s'appelaient Jean-Jacques Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre, Chateaubriand, Georges Sand. Voilà les maîtres, les paysagistes d'alors, les émus et les passionnés qu'on admirait et qui, je l'espère, ne sont pas encore oubliés (1). »

Et c'est pour cela, sans doute, qu'il voyait la nature avec les yeux de Constable. En effet, la même éducation fait généralement les mêmes âmes ; le paysagiste anglais avait commencé, lui aussi, à regarder les bois, le ciel et l'eau à travers l'œuvre des poètes lakistes, et nous savons ce qu'il pensait de l'ancienne école française de paysage. Il écrivait de Paris, en 1824 :

« Mes affaires sont en bonne voie ; bien que le

(1) Lettre du 2 septembre 1868.

directeur du musée du Louvre, M. le comte Forbin, eût, dès le commencement, placé mes tableaux au Louvre dans un endroit fort respectable, au bout de quelques semaines, leur réputation s'étant accrue, on les a enlevés pour les mettre à une place d'honneur, et deux sont en première ligne dans le grand salon. Je dois beaucoup aux artistes, pour les réclamations faites par eux en ma faveur, et j'excuse le comte qui, n'étant pas peintre (1), je pense, a cru, en voyant le raboteux de la couleur, que ces tableaux devaient être vus à distance. On s'est aperçu de l'erreur et bientôt on a reconnu la richesse de la texture, ainsi que le soin apporté à rendre la surface des objets. On a été frappé de la fraîcheur et de la vivacité des teintes, qualifiées introuvables dans les tableaux français. La vérité est qu'ils étudient, et beaucoup même, mais seulement les tableaux, et, comme le dit Northcote, ils n'ont pas plus connaissance de la nature que les chevaux de fiacre des pâturages. Habituellement, ce qui est le pire, ils peignent des études d'objets séparés, tels que des feuilles, des rochers, des pierres, etc., en sorte qu'ils ne voient que des morceaux isolés, détachés de l'ensemble, et qu'ils négligent l'aspect géné-

(1) Constable était mal renseigné : le comte de Forbin avait traversé l'atelier de Boissieu, à Lyon, et celui de David, à Paris.

ral de la nature, ainsi que de ses différents effets. J'ai appris hier que le propriétaire de mes tableaux en demande 13.000 francs. On aurait acheté pour le gouvernement *la Charrette*, mais il n'a pasvoulu s'en défaire séparément. Les artistes, dit-on, veulent les acquérir pour les placer dans un lieu où ils pourront les voir (1). »

Delacroix ne fut donc pas seul à les admirer ; mais, s'il subit l'influence des deux paysagistes, français et anglais, Huet ne pouvait manquer de subir la sienne, et j'en vois, quant à moi, la trace dans la façon dont il a campé et vêtu le personnage de son *Cavalier*. De même que Victor Hugo s'amusait tout jeune aux antithèses, Delacroix recherchait déjà le contraste violent des couleurs opposées, et je pense que ce fut pour entrer dans ses vues que Paul Huet donna une monture blanche à son cavalier rouge.

Il ne faut pas oublier qu'il n'avait alors que dix-neuf ans, qu'il se cherchait encore, en dépit de sa précoce maîtrise, et que, chez lui, le paysagiste était doublé d'un peintre de figure : il avait passé près de deux ans dans les ateliers de Gros et de Guérin. Il était même élève de Guérin lorsque Géricault

(1) Lettre publiée par M. Frédéric Villot dans la *Revue universelle des Arts* (janvier 1857).

exposa son *Naufrage de la Méduse*. L'admiration, l'enthousiasme qu'il montra pour ce chef-d'œuvre excitait les railleries de ses camarades, qui le traitaient de fou « furieux » ; il les laissait dire, convaincu que le temps lui donnerait raison.

Mais je m'aperçois que je n'ai rien dit encore des origines et de la condition sociale de Paul Huet. Quand on les connaîtra, on ne sera pas étonné que Delacroix se soit pris pour lui d'une amitié profonde, car sous son masque à la Talleyrand, derrière ses allures hautaines, ce grand garçon au front olivâtre, à l'œil fulgurant, à la bouche railleuse, cachait un grand fonds de tendresse et de générosité natives, et lui-même avait assez souffert étant jeune pour compatir au malheur des autres.

Huet était né sous une mauvaise étoile, et je l'entends d'ici, durant les courts repos qui suivaient leurs séances de peinture, conter d'une voix basse à Delacroix son enfance douloureuse et sa jeunesse orpheline. Ses parents, marchands de toile à Paris, avaient été ruinés par la Révolution ; son père avait échappé par miracle à la guillotine. Venu au monde en 1804, vingt ans après le quatrième de ses frères et sœurs, il devait porter la peine de sa naissance intempestive. Mal vu d'abord, sa consti-

tution grêle et maladive le fit ensuite chérir davantage. Mais, ayant perdu sa mère à l'âge de sept ans, il fut, du même coup, sevré de caresses. On le mit au lycée Bonaparte, où il poussa ses études jusqu'en seconde; après quoi, un de ses oncles ayant parlé de le faire concourir pour l'École normale, notre collégien, qui avait déjà le professorat en horreur, déclara qu'il voulait faire de la peinture. Cela ne plaisait guère à son père, mais, devant son insistance et ses larmes, le bonhomme céda. Le petit Paul avait toujours montré du goût pour les images, coloriées ou non, qu'il voyait aux vitrines des libraires, et plus d'une fois il était revenu à la maison avec une lithographie de Charlet ou de Géricault. La mode était aux lithographies, depuis que le baron Taylor avait donné à cet art merveilleux, aujourd'hui si délaissé, ses lettres de grande naturalisation dans les *Voyages pittoresques et romantiques*: c'était le gagne-pain ordinaire des jeunes artistes; il n'était pas rare qu'on en rencontrât dans la rue avec une pierre sous le bras. Paul Huet avait une prédilection marquée pour les dessins de Charlet à la mine de plomb. Cette prédilection dura tant qu'il vécut, et c'est évidemment pour ce motif que Delacroix, en mourant, lui légua toutes ses lithographies de Charlet.

Après avoir reçu les premières leçons de peinture d'un élève de David, Huet entra dans l'atelier de Gros, qu'il abandonna bientôt sur un mot dur du maître. Gros, passant un jour derrière lui, regarde son académie, s'arrête et à haute voix lui en fait compliment. Il lui demande son numéro de réception à l'École des Beaux-Arts. Huet répond qu'il a été exclu du concours comme trop faible. « Pourquoi diable aussi faites-vous des jambes trop courtes ? » s'écrie Gros humilié dans son amour-propre de professeur. Et il repoussa brusquement le carton de son élève qui, plus humilié que lui encore et tout saignant de cette injure gratuite, entra peu après chez Pierre Guérin. Il avait alors dix-sept ans.

Subitement il perdit son père ; comme il était à peu près sans ressources, il quitta résolument l'École et se résigna à demander son pain à sa palette. Mais il avait beau avoir du talent et promettre un précurseur, son pinceau était incapable de pourvoir à son entretien ; il vivait littéralement de privations. Bientôt il tomba malade. Son fils garde comme une relique le portrait à l'aquarelle que fit de lui, pensant qu'il était perdu, son ami Comairas. Ce portrait est saisissant et vous serre le cœur. La figure de Huet est d'une maigreur effrayante ; la physionomie, celle d'un homme près de finir, mais

les yeux ont une expression, un éclat extraordinaires : il semble que le peu de vie qui reste au jeune malade s'y soit toute réfugiée (1).

Il guérit cependant, et, quand il fut en état de reprendre son pinceau et ses crayons, Delacroix lui procura quelques travaux lucratifs. Ainsi fut resserré encore le lien qui les unissait l'un à l'autre, et leur amitié toujours en éveil dura exactement quarante ans. En voulez-vous d'autres témoignages ? La correspondance de l'un, le journal et la mort de l'autre vont tout à l'heure en fournir d'aussi nombreux que touchants. — Mais il faut d'abord que j'introduise Paul Huet dans le Cénacle de *Joseph Delorme*. Quoiqu'il y soit entré fort discrètement et qu'il n'y ait jamais fait de bruit, ce ne fut pas le moins fidèle des artistes qui se groupèrent, à partir de 1827, autour de Victor Hugo.

II

Les relations de Paul Huet avec le Cénacle ne remontaient pas plus haut que l'année 1829. Il habitait, à cette époque, au n° 27, rue de Madame, à deux pas, par conséquent, de chez Victor Hugo.

(1) C'est ce portrait que nous reproduisons dans ce livre.

Mais on aurait tort d'en conclure que ce voisinage tout fortuit favorisa leur commerce. La misère et les sacrifices de toute nature que Huet s'imposait par amour de l'art, depuis la mort de son père, l'avaient rendu encore plus sauvage, et je crois bien qu'il n'eût pas fait de si tôt la connaissance du jeune chef de l'Ecole romantique, si Eugène Delacroix ne l'avait en quelque sorte pris par la main et entraîné rue Notre-Dame-des-Champs. Delacroix avait fait la connaissance de Victor Hugo en 1826. On a dit, et cela est vrai, que le génie du poète était antipathique à celui du peintre. Mais cette antipathie, qui finit par devenir récipr oque. ne se déclara chez Delacroix qu'à la longue, lorsque le style de Victor Hugo se fut éloigné « de la vérité et de la simplicité » que recherchait par-dessus tout, dans la seconde moitié de sa vie, l'auteur des fresques de Saint-Sulpice. Victor Hugo était alors en exil. Comme il n'était jamais en retard pour rendre à ses contradicteurs la monnaie de leur pièce, il s'oublia un jour jusqu'à traiter de *grenouilles* les créations féminines de Delacroix, disant qu'il avait toutes les qualités, moins une : la beauté, et que dans toute son œuvre, en exceptant *l'Apparition des Anges* de l'église Saint-Paul, et le torse de la femme du *Massacre de Scio*, il

n'y avait pas une seule femme vraiment belle (1).

Ce propos fut-il rapporté à Delacroix? on le dirait, car je trouve dans ses agendas une phrase qui a tout l'air d'une risposte à Victor Hugo.

« Cette fameuse beauté est, au dire de tout le monde, le but des arts : si c'est l'unique but, que deviennent les gens comme Rubens, Rembrandt et généralement toutes les natures du nord qui préfèrent d'autres qualités. Demandez la beauté à Puget, adieu sa verve ! »

Tout cela est fort contestable, mais, en 1826, Victor Hugo et Delacroix avaient à peu près le

(1) *Victor Hugo en Zélande*, p. 209. — « Il a l'expression, disait Hugo, mais il n'a pas l'idéal. Ses *Femmes d'Alger*, par exemple, cette orientale étincelante de lumière et de couleur, sont le type de cette laideur exquise propre aux créations féminines de Delacroix. — Mais, lui répondit Arthur Stevens, devant qu'il parlait de la sorte, l'expression n'est-elle pas à elle seule la beauté ? Y a-t-il un type de beauté définitif et patenté ? Avec de grands yeux, un nez droit, une petite bouche, un menton rond, un front haut et un visage ovale, la devanture d'un coiffeur fabrique et expose un monstre. Avec un front bas, une grande bouche, un nez camus et de petits yeux, Eugène Delacroix compose, rêve et crée la beauté. — La beauté, non ; repartit Hugo, mais son éclair. J'ai dit un jour à Mme Dorval un mot qu'elle a eu raison de s'approprier et qui passe aujourd'hui pour avoir été dit sur elle par elle-même : « Vous n'êtes pas jolie, vous êtes pire ! » Eh bien, ce mot, on peut l'adresser à toutes les femmes de Delacroix. On peut dire à ses odalisques, on peut dire à son *Ophélie*, à sa *Marguerite*, à sa *Medée*, à sa *Mater Dolorosa*, on peut dire à sa *Madeleine* : « Vous n'êtes pas belles, vous êtes pires. La ligne divine de beauté apparaît lumineuse, mais brisée, sur vos visages : vous êtes l'éclair, c'est-à-dire l'éblouissante grimace du rayon... »

même idéal, tous deux communiaient en Racine et en Shakespeare pour lesquels ils avaient une égale admiration, et, deux ans après, quand la troupe anglaise parut sur le théâtre de l'Odéon, le peintre écrivait au poète dans son enthousiasme :

« Eh bien ! envahissement général : Hamlet lève sa tête hideuse ; Othello prépare son poignard essentiellement occiseur et subversif de toute bonne police dramatique. Qui sait encore ? Le roi Lear va s'arracher les yeux devant un public français. Il serait de la dignité de l'Académie de déclarer incompatible avec la morale publique toute importation de ce genre. Adieu le bon goût ! Apprêtez-vous dans tous les cas une bonne cuirasse sous votre habit. Craignez les poignards classiques, ou plutôt immolez-vous courageusement pour nos plaisirs à nous autres barbares (1). »

Delacroix faisait ici allusion à la représentation prochaine de la pièce d'*Amy Robsart*, dont il avait dessiné tous les costumes (2).

(1) *Correspondance* de Delacroix.

(2) On connaît la lettre que Delacroix adressa à Victor Hugo à cette occasion :

Il lui écrivait de Mantes : « Je vous envoie, mon cher ami, la presque totalité des costumes en question. Le tailleur peut entrer en danse. Il n'y comprendra peut-être rien du tout. Mais, au reste, j'arrive moi-même pour éclaircir toutes difficultés. Je n'ai qu'une peur, c'est que tout cela n'ait été bien tardif. Nous aurons peut-être de la peine à obtenir certaines choses. Mais je les attends à *Crom-*

On juge de l'accueil que reçut Paul Huet dans le milieu surchauffé du Cénacle.

Il n'avait jusque-là exposé au Salon qu'une *Vue des environs de La Fère* (1827), mais dans les derniers mois de l'année 1829, il fit pour le Diorama Montesquieu une *Vue de Rouen*, et une *Vue du Château d'Arques*, de quarante pieds de développement, qui attirèrent l'attention de la critique et mirent la plume à la main de Sainte-Beuve. Le 23 octobre 1830, Sainte-Beuve écrivait dans *le Globe* :

« Nous avions déjà vu deux ou trois paysages de M. Huet exposés à la galerie Colbert, et dans tous un même caractère nous a frappé, à savoir l'intel-

well ou à quelque besogne qui sera tout entière votre sang et le fruit de vos entrailles. Dieu veuille que ce soit bientôt ! Je vous souhaite, en attendant, une patience de saint pour ce qui vous reste à arracher à ces têtes de bois. La veille de mon départ, j'ai rencontré fortuitement celui qui fait Flibbertgilbert (*a*). Il me paraît effectivement dans de bonnes dispositions et quant à certains doutes où il se trouvait encore, j'ai fait de mon mieux pour le convertir.

« Adieu, mon cher Victor, veuillez faire agréer à madame Hugo mon hommage respectueux et croyez à ma vive amitié et à l'empressement que je serais bien heureux de mettre à vous être encore bon à quelque chose de meilleur que ces barbouillages.

« Un ami,

« EUGÈNE DELACROIX (*b*). »

(*a*) Flibbertgilbert est un des démons dont Shakespeare a emprunté le nom contourné pour son *Roi Lear*, au livre du Dr Harsnet, *Revélations des Impostures papistes*.

(*b*) *Correspondance de Eug. Delacroix*. — Les costumes dessinés par Delacroix n'eurent pas le temps de se défraîchir : on sait qu'*Amy Robsart* n'eut qu'une représentation

ligence sympathique et l'interprétation animée de la nature. L'homme ne joue guère de rôle dans cette manière d'envisager les lieux et de les reproduire ; le groupe d'usage n'y est pas ; la pastorale et l'élégie y sont sacrifiées ; point de ronde arcadienne autour d'un tombeau ; point de couples épars, et de nymphes folâtres, et d'amour rebondis ; point de kermesse rustique, de concert en plein air ou de dîner sur l'herbette ; pas même de romance touchante, ni de chien du pauvre, ni de veuve du soldat. C'est la nature que le peintre embrasse et saisit ; c'est le symbole confus de ces arbres déjà rouillés par l'automne, de ces marais verdâtres et dormants, de ces collines qui froncent leurs plis à l'horizon, de ce ciel déchiré et nuageux, c'est l'harmonie de toutes ces couleurs et le sens flottant de cette pensée universelle qu'il interroge et qu'il traduit par son pinceau. A peine si, çà et là, le long de quelque rampe tortueuse d'un coteau lointain, on aperçoit, pareil à un point noir, un voyageur qui gravit. La nature avant tout, la nature en elle-même et avec elle toutes ses variétés de collines, de pentes, de vallées, de clochers à distance ou de ruines ; la nature surmontée d'un ciel haut, profond et chargé d'accidents, voilà le paysage comme l'entend M. Huet ; et son exécution répond à cette pensée. De larges

teintes, une plénitude de ton qui pousse à l'impression de l'ensemble, des ondées de lumière et d'ombre ; des nuances uniques dans l'épaisseur des feuillages et dans la profondeur des lointains, nuances devinées et pressenties qu'un œil vulgaire ne discernait pas dans la nature ; qui ne se révèlent qu'à la prunelle humide de larmes, et qui nous plongent en de longues et ineffables rêveries durant lesquelles nous nous mêlons à l'âme du monde. Hoffmann, en son admirable conte de *l'Église des Jésuites*, à l'endroit où le peintre Berthold, ce pauvre génie incomplet, s'épuise dans ses paysages à copier textuellement la nature, introduit à son côté un petit Maltais ironique, espèce de Méphistophélès de l'art qui lui frappe sur l'épaule et lui donne de merveilleux conseils. On dirait que M. Huet en a profité d'avance. Voici le passage :

« Saisir la nature dans l'expression la plus profonde, dans le sens le plus intime, dans cette pensée qui élève tous les êtres vers une vie plus sublime, c'est la sainte mission de tous les arts. Une simple et exacte copie de la nature peut-elle conduire à ce but? — Qu'une inscription dans une langue étrangère, copiée par un scribe qui ne comprend pas et qui a laborieusement imité les caractères inintelligibles pour lui, est misérable, gauche

et forcée ! C'est ainsi que certains paysages ne sont que des copies correctes d'un original écrit dans une langue étrangère. — L'artiste initié au secret divin de l'art entend la voix de la nature qui raconte ses mystères infinis par les arbres, par les plantes, par les fleurs, par les eaux et par les montagnes. Puis vient sur lui, comme l'esprit de Dieu, le don de transporter ses sensations dans ses ouvrages. Jeune homme ! n'as-tu pas éprouvé quelque chose de singulier en contemplant les paysages des anciens maîtres? Sans doute, on n'a pas songé que les feuilles de tilleuls, que les pins, les platanes, étaient plus conformes à la nature ; que le fond était plus vaporeux, les eaux plus profondes ; mais l'esprit qui plane sur cet ensemble s'élevait dans une sphère dont l'éclat t'enivrait. »

« Or, c'est précisément cet esprit d'ensemble qui respire dans les paysages de M. Huet et en fait des ouvrages tout à fait originaux auprès de tant d'autres paysages, maniérés, superficiels et factices ; de lui aussi on peut dire en ce sens qu'il a entendu la voix de la végétation et qu'il lui a été donné de comprendre le génie des lieux... »

Cette page éloquente et d'une critique si avisée, si pénétrante, honorait grandement Paul Huet.

Il pouvait en être d'autant plus fier — et il s'en glorifia, en effet, toute sa vie — que c'est peut-être le seul article où Sainte-Beuve se soit occupé d'art, persuadé qu'il était que, pour être tout à fait compétent en ces matières, il y faut consacrer son existence.

La réputation du jeune paysagiste date de là. Deux ans après, en 1831, il exposait au Salon quatre aquarelles et neuf toiles, — dont *le Cavalier*, catalogué sous le titre : *Un orage à la fin du jour*, qu'il avait peint sous les yeux de Delacroix et auquel il donna comme légende quatre vers, plus ou moins appropriés, de Victor Hugo. Ouvrez le volume des *Odes et Ballades*, à la dixième ballade, qui s'appelle : *A un passant*. Elle se termine par cette strophe :

Voyageur isolé, qui t'éloignes si vite,
De ton chien inquiet *la nuit* accompagné,
Après le jour brûlant, quand le repos t'invite.
Où mènes-tu si tard ton cheval résigné?

Pour faire cadrer ces vers avec son sujet. Paul Huet avait remplacé « la nuit » par « le soir », mais le chien était de trop encore, puisque le tableau ne nous montre qu'un cheval blanc monté par un cavalier rouge. — N'importe, la critique fut presque unanime à saluer en lui un novateur et

un maître. Gustave Planche, qui n'était pas très bénisseur de son naturel, signala comme « le plus beau, le plus vrai paysage du salon », *la Vieille Abbaye*, au soleil couchant, qui accompagnait *le Cavalier ;* Jal, moins compétent et sur ce point mal averti, évoqua, sans intention désobligeante d'ailleurs, le souvenir de Constable et de Watteau. Seul, Etienne-Jean Delécluze fut franchement hostile, et nous allons voir qu'il ne se départit jamais de cette hostilité envers Paul Huet. Celui-ci en souffrit beaucoup et pendant longtemps, car Delécluze parlait de haut, et l'autorité du *Journal des Débats* rayonnait malgré tout sur ces feuilletons malveillants et iniques. Un jour vint où ce critique alla lui-même au-devant de la critique en sollicitant le jugement de ses pairs sur ses *Souvenirs de soixante années*. L'occasion était trop belle pour la laisser perdre. Ce jour-là, Sainte-Beuve se permit de lui dire tout ce qu'il avait sur le cœur, et Paul Huet fut vengé de tous ses dénis de justice.

Mais, auparavant, Sainte-Beuve avait échangé avec le paysagiste quelques lettres que je me reprocherais de négliger, car elles nous apportent une preuve nouvelle de sa conscience littéraire et de l'indépendance de son esprit.

Le 2 septembre 1830, il écrivait à Paul Huet :

« Mon cher ami,

« J'ai à écrire quelque chose sur M. Bazin. Je vois, d'après la lettre de faire part, que vous lui étiez allié. Je voudrais bien avoir de vous quelques renseignements positifs sur sa vie et ses origines, moins pour le dire que pour le savoir : voudriez-vous me donner un rendez-vous pour demain mardi vers 4 heures chez vous, si vous vouliez — ou vers midi, chez moi, si vous sortiez ?

« Tout à vous, mon cher ami.

« SAINTE-BEUVE (1). »

Quel était ce Bazin sur qui cherchait à se documenter l'illustre critique ? Il faut que vous sachiez, car il y en a plusieurs, qu'il s'appelait, de son prénom, Anaïs et qu'il était né « de Raucou » ; il portait le nom de son père adoptif. Après avoir collaboré à *la Quotidienne* de Michaud, Bazin, étant avocat à la cour d'appel de Paris, avait publié une *Histoire de France sous le ministère du cardinal Mazarin*, qui, sans être un chef-d'œuvre, n'en contient pas moins des aperçus assez neufs : on la consulte encore avec fruit. Il a écrit également une excellente notice sur Bussy-Rabutin ; mais ce qui le recommandait à l'attention de Sainte-Beuve,

(1) Lettre inédite communiquée par M. René Paul-Huet.

c'était surtout son travail critique sur Molière. Et donc Sainte-Beuve, au lendemain de sa mort, le jugea digne d'un article qu'on peut lire au tome II de ses *Lundis*. Il l'avait à peine achevé qu'il mandait à Paul Huet :

Ce 7 septembre 1859.

« Mon cher ami, j'ai été si absorbé par le travail que je n'ai pu encore vous répondre. Mon article est fini et j'aurais voulu y pouvoir tenir plus de compte de votre désir; mais quand vous l'aurez lu, veuillez aussi tenir compte de mes raisons.

« Je crois, en effet, que les familles sont ennemies de la littérature. Depuis que je me livre à ce genre de portraits et d'études, je n'ai jamais rencontré que difficultés de ce côté et demandes d'*adoucissements*. Or, vous, artiste, vous savez ce que c'est qu'un portrait *adouci*.

« Cromwell, dont on faisait le portrait, montrait son visage, tout plein de verrues et de poireaux, à son peintre, et lui disait : « Ah çà, vous allez me faire au vrai tout cela, entendez-vous! »

« Ce que disait là Cromwell est tout le contraire de ce que disent les familles. S'il y a dans une physionomie un trait saillant, une ride, une gerçure, un *tic*, il faudrait l'effacer.

« Tout ceci pour vous expliquer le sens de cette parole que j'ai jetée devant vous, l'autre jour. Dans le cas présent, j'avais affaire à un homme d'esprit ironique, nullement bienveillant, supérieur par l'intelligence, ayant bien des parties fines et d'autres petites ; j'ai essayé de marquer cela sans pouvoir supprimer la clé *secrète*, selon moi, le principe de son ironie, ou du moins le principal ressort, mais je l'ai laissé encore à demi enveloppé...

« Homère et Shakespeare n'ont pas de biographie? — Bien! — Mais M. Bazin n'était ni l'un ni l'autre : s'il a chance de vivre, il faut pour cela qu'on le dessine de près et qu'on le grave. — Lui-même, quand il a pu faire les biographies de Molière ou de Bussy-Rabutin, demandez-lui comment il s'y est pris et avec quelle précision rigoureuse il a tout recherché et enregistré! J'aurais voulu avoir le talent singulier qu'il a montré dans ces deux biographies, pour le lui appliquer à lui-même. C'est ainsi, après tout, qu'on honore les gens de lettres; il faut les honorer, non selon la charité morale trop fade, mais selon la vérité morale, la seule digne des esprits fermes, des philosophes et des hommes.

« Excusez-moi, cher ami, il faut que j'aie eu la

conscience bien forte de ce que je faisais, pour ne pas vous céder entièrement et tout d'abord.

« A vous,

« SAINTE-BEUVE (1). »

On aimerait à connaître les points particuliers sur lesquels le critique était en désaccord avec le peintre, mais tous deux en ont gardé le secret. Cependant Sainte-Beuve, avec son art habituel, enveloppa si bien les choses qu'il parvint à contenter son correspondant, comme il appert du billet que voici :

Ce 15 septembre 1850.

« Mon cher ami, j'avais besoin de votre témoignage pour être un peu rassuré, il m'a été très sensible, je vous assure, et j'aurais été vous en remercier, si je n'étais occupé comme un ouvrier à la semaine.

« Je vous serre la main encore une fois et je vous remercie.

« A vous.

« SAINTE-BEUVE (2). »

Revenons maintenant à Delécluze. Né en 1781, « Etienne », comme il se nomme familièrement en

(1) Lettre inédite communiquée par M. René Paul-Huet.
(2) *Id.*

ses *Souvenirs*, était le beau-frère de Viollet-le-Duc, le bibliophile, qui lui-même était le père de l'architecte. Il avait débuté comme critique d'art en 1819, au *Lycée français* de Charles Loyson, et en avait gardé si bon souvenir qu'il avait pris pour devise l'épigraphe poétique de cette revue d'avant-garde : *Dulces ante omnia Musæ*. Mais la « muse » d'Étienne était singulièrement réactionnaire. Ayant eu la chance et la malchance à la fois de passer par l'atelier de David, il y avait puisé la haine sacro-sainte de tout ce qui sentait le Romantisme, et, pendant quarante ans, sa férule s'abattit lourdement, injustement, sur les artistes grands et petits qui se rattachaient à cette école. Je ne sais pas ce que lui avait fait Paul Huet, mais il avait pour lui une aversion toute particulière : la seule fois peut-être qu'il fut obligé de lui rendre justice, il ne put s'empêcher de mettre au bout de sa plume une goutte de venin. Parlant, en 1855, de *l'Inondation à Saint-Cloud*, qui fit l'admiration de tout le monde, Delécluze, après avoir dit, à propos des paysages de Français, que le pire écueil pour les artistes était l'engouement des amateurs et que « la condition principale pour acquérir un talent solide et se faire un nom était d'obéir à son sentiment, à sa conscience même », — ce qu'il aurait pu appliquer en

toute équité à Paul Huet, — Delécluze écrivait dans *les Débats* :

« *L'Inondation à Saint-Cloud*, paysage de M. Huet, a un aspect de grandeur qui parle à l'imagination. C'est certainement un de ses meilleurs ouvrages, bien qu'il laisse à désirer, comme toutes ses autres productions, ce soin, cet amour avec lesquels on témoigne de son respect de la nature, en ne négligeant aucun détail. »

Cependant Delacroix écrivait à Paul Huet au sujet de ce même tableau :

« Je crois vous faire quelque plaisir en vous parlant de celui que m'ont fait vos tableaux à l'Exposition. Votre grande *Inondation* est un chef-d'œuvre, elle pulvérise la recherche des petits effets à la mode (1). »

Sainte-Beuve fut donc heureux de l'occasion que lui fournit Delécluze, en 1862, de lui dire ses quatre vérités. Je sais peu de morceaux où il se soit découvert de la sorte, où il ait chargé avec autant de fougue et d'entrain :

« J'ai affaire à un adversaire. M. Delécluze, critique d'art, n'a cessé de combattre, de railler, de

(1) Lettre inédite communiquée par M. René Paul-Huet.

chicaner, de diminuer ou de nier le mouvement que j'aime, dont je m'honore d'être, moi, indigne, dont tous les amis, toutes les admirations de ma jeunesse ont été, dont tous ceux qui survivent sont encore. Il n'a jamais voulu comprendre que ce qu'il appelle la *bourrasque* romantique avait de grandes et bonnes raisons d'être; que, depuis 1816 et 1819, un souffle général et rafraîchissant passait sur les âmes, qu'un souffle embrasé passait sur les lèvres et sur les pinceaux; qu'il y avait entre tout ce qui éclata ou ce qui s'essaya de nouveau alors, dans l'art, dans la poésie, dans la philosophie, dans l'histoire, dans la critique, — qu'il y avait d'une branche et d'un ordre à l'autre, affinité, sympathie naturelle, fraternelle, courant rapide, électrique, le vrai signe des résurrections nécessaires et légitimes.

« En peinture (je parlerais comme un ignorant si j'entrais dans le détail, mais sur un seul point principal j'ai conscience d'avoir raison), il était bon que l'école de David finît et fût déclarée finie ; la contemplation du tableau des *Sabines* ne menait à rien ; les Gérard, les Gros eux-mêmes, les Guérin, les Girodet n'étaient pas des maîtres à faire des élèves supérieurs ou égaux à eux, si ces élèves ne se retournaient contre eux ou du moins ne s'éloignaient très vite de ces guides à bout de

voix et usés sur la fin de leur carrière. Il fallait qu'avec Bonington un rayon clair et lumineux, une lumière légère vînt baigner et inonder le ciel des marines et des paysages; qu'avec Géricault une réalité puissante et d'après la forte nature osât reparaître et se montrer; qu'avec Eugène Delacroix une langue de feu vînt serpenter à travers les larges toiles et avertir le spectateur ébloui qu'après tout et avant tout un peintre est un peintre. Or, tout ce côté-là, M. Delécluze, si à cheval sur l'ancienne école, ne le sait pas, ne le sent pas. Il connaissait si peu Géricault, ce jeune maître, que longtemps il l'a écrit *Jéricho*, comme la ville. Il s'étonne que ceux qu'il appelle romantiques aient accueilli et salué M. Ingres à son retour d'Italie, et il s'obstine à voir dans M. Ingres l'école pure de David continuée, et cela n'est pas plus vrai qu'il ne le serait de dire qu'André Chénier est de l'école classique précédente... J'ai encore sur le cœur ces jugements dédaigneux sur Paul Huet, par exemple, ce paysagiste précurseur, qui fut l'un des premiers à rentrer dans la voie et à exprimer dans ses vastes paysages, où le détail peut laisser à désirer, les aspects d'ensemble, le sentiment profond et sacré de la nature. M. Delécluze n'a jamais su que l'accuser d'aimer et de chercher le bizarre. »

Après avoir lu ces lignes vengeresses, — et ce ne sont pas les seules où Sainte-Beuve ait malmené Delécluze (1), — je vous laisse à penser si Paul Huet tressaillit (2). Il avait gardé copie de la lettre qu'il écrivit sur-le-champ à Sainte-Beuve. C'est une des plus belles que je connaisse ; elle a le style, elle a la flamme et cette noble indignation qui, le cas échéant, fait la prose, tout aussi bien que le vers :

(1) Il faut l'entendre parler du « bourgeois » qu'était Delécluze et de son style :

Il y a en littérature une chose bien essentielle qu'on ne lui aura pas apprise et qu'il ne saura jamais, c'est l'art d'écrire... M. Delécluze n'est pas de l'école dont il croit être et dont il a été beaucoup trop en qualité de critique d'art par ses doctrines ou ses préventions. Il ne prêche nullement d'exemple. Il est le contraire d'un classique. Il écrit le plus souvent à la diable ou plutôt à la papa... Si c'est être romantique que d'écrire incorrectement, personne n'a plus de droit à ce titre que lui.

(2) Delacroix partagea son contentement. Il écrivait à Sainte-Beuve le 12 août 1862 :

Champrosay, par Draveil (Seine-et-Oise).

« Cher Monsieur,

« Que je vous remercie du plaisir que m'a causé le souvenir si flatteur que vous me donnez dans votre excellent article sur ce brave Delécluze, auquel vous faites trop d'honneur en le touchant de votre plume délicate ! Je suis tout seul à la campagne où je m'étais fait envoyer *le Constitutionnel*, pensant que c'était un journal comme un autre ; et voilà qu'il m'arrive tous les lundis une nourriture spirituelle et l'occasion d'un plaisir exquis. Ne vous lassez point, cher et ancien compagnon de guerre : continuez vigoureusement à prouver (et j'en serai charmé pour ma part) qu'on peut être romantique et avoir du bon sens et de l'élévation.

« Je vous serre la main avec une véritable reconnaissance,

« EUG. DELACROIX. »

(*Corresp. d'Eug. Delacroix.*)

« Mon cher Sainte-Beuve,

« Je voudrais pouvoir vous serrer les mains. C'est seulement hier que j'ai lu votre *Lundi* sur Delécluze ; article charmant, plein de votre éclat, frappé avec la finesse délicate et pénétrante que vous savez mettre à vos moindres écrits. Le public, j'espère, comprendra enfin votre magot (1). Satisfaction de cœur, bonheur que laisse une justice bien faite, bien et spirituellement rendue, un avant-goût du plaisir des Dieux, voilà ce que je vous dois.

« Oui, mon cher ami, le règne de cette influence à la fois pédante et délétère a pesé comme une calamité pendant plus de quarante ans. Petite vanité satisfaite, beaucoup de bêtise et pas de cœur font les longues années. Pendant plus de quarante ans, cette larve posée sur les feuilles des *Débats* a de sa bave taché, flétri, sali tout ce qui était fleur, tout ce qui pouvait être un fruit. J'accorde d'après vous à M. Delécluze qu'il était plus bête que méchant et qu'il suffit d'arracher à cet affreux bourgeois son bonnet de coton. S'il s'était borné, comme certains

(1) Allusion au passage où Sainte-Beuve répondait à M. Delécluze, qui avait accusé M. Thiers d'avoir préparé le « règne du laid » en soutenant les romantiques dès 1824 :

« Si l'on avait mis devant Louis XIV les productions de M. Delécluze et celle de M. Thiers, ce n'est pas probablement de ces dernières que le grand roi eût dit : « Qu'on m'ôte ces magots. »

de ses confrères d'une haute notoriété, à reprocher à Napoléon d'être un soldat, à Lamartine d'être un poète, je crois que je lui pardonnerais de grand cœur, mais j'avoue à ma honte combien j'ai désiré souvent qu'un pied généreux écrasât cette loche inutile et malfaisante. Quel coupable que celui qui aurait pu faire tant de bien et qui n'a fait que du mal !

« La plus grande gloire de M. Delécluze sera certainement d'avoir pu occuper votre plume pendant si longtemps. Je ne puis voir en cet écrivain qu'un vieillard envieux, pressé de venger l'impuissance du jeune et paresseux « Étienne ». Je comprends votre *embarras* en parlant d'un homme qui n'a jamais rien su parce qu'il n'a jamais compris. Citer, vous le savez mieux que moi, mon cher ami, n'est pas savoir. La critique comme je la conçois, et comme vous la faites, est une noble mission, un sacerdoce. Pour dicter des conseils, il faut avoir le droit de parler haut et de haut ; derrière Sainte-Beuve, montrer Joseph Delorme. Vous dites, mon cher Sainte-Beuve, que le jeune Étienne a négligé de nous transmettre ce que David lui adressait de conseils et de vérités ; vous aimez les anecdotes, elles sont nécessaires à vos récits, permettez-moi d'en rappeler une assez curieuse.

« David, *faisant le tour de son atelier* et disant *à chacun* son mot, s'adresse au jeune Étienne : « Tu es riche, toi, tu ne travailles pas, toi, tu ne seras jamais un peintre, ça se voit, mais tu es un bavard et toi, Étienne, tu seras un critique (1). »

« Cela voulait dire, dans la bouche du maître, un mauvais critique, et *jaloux à tort et à travers*. Voilà l'avenir d'Étienne, artiste manqué, critique par impuissance et jalousie, écrivain diffus, bavard, volant avec sa plume la réputation qu'il ne peut gagner par sa palette ; incapable de développer un germe fécond, de tendre la main aux faibles, d'applaudir les forts, d'éclairer le public ; parlant de Michel-Ange en méconnaissant *Jéricho* : dépourvu du don si précieux d'admirer et n'ayant que le plus affreux des pédantismes, le pédantisme de l'ignorant et du bourgeois.

« Vous accordez quelque talent d'écrivain à M. D... : que ce soit le résultat de votre indulgence, ou un respect imposé par la vieillesse, je me tais : le maître en fait de style a prononcé ; j'avoue cependant mon dégoût et mon ennui pour ce style lourd et vide. Mademoiselle de Liron, la fille aux habitudes, qui s'applique un collégien, encore enfant,

(1) Sainte-Beuve a utilisé cette anecdote, au bas d'une page, dans le volume des *Lundis*, où il a recueilli ses articles sur Delécluze.

dans ses nuits d'insomnie, m'a paru quelque comparse négligée par l'auteur de *Faublas* et le sujet d'un assez mauvais livre (1), qu'une sensiblerie inspirée par l'époque d'*Ourika* fait passer. Ajoutez, si vous voulez, la curiosité qui s'attache toujours à de pareils sujets, et vous expliquerez, il me semble, le petit succès d'un sujet égrillard, traité par un vieux libertin. Mais ce que je veux bien établir, c'est que l'élève de David, le conservateur des bonnes doctrines, n'a jamais su tracer un trait, n'a de sa vie compris une ligne, lui le grand défenseur de la ligne ; c'est qu'il n'a jamais été plus peintre de genre que peintre d'histoire et que les deux tableaux dont vous parlez, exposés récemment chez Martinet, sont une preuve irrécusable de ce que j'avance. Jamais il n'a été tenté une imitation plus bête, plus informe, plus ignorante des spirituels et vaillants croquis de Carle Vernet. Malheureusement, je suis trop juge et partie pour vous parler de ce pauvre homme, dont je vous fatigue, vous qui venez déjà de vous imposer la lourde tâche de l'étudier.

« J'aurais mieux fait, cher ami, de vous dire, en mon nom et au nom de bien des souffrances, com-

(1) *Mademoiselle de Liron*, roman de Delécluze, que Sainte-Beuve prisait fort.

bien je vous remercie des mots chaleureux qui nous relèvent après tant d'années.

« Je vous embrasse de cœur.

« PAUL HUET (1). »

C'est ainsi que maniaient la plume les maîtres du pinceau de l'École de 1830. Ils avaient une autre culture que la plupart des artistes d'aujourd'hui. Comme le disait Sainte-Beuve, il y avait entre eux et les écrivains, — poètes, philosophes, critiques, — une affinité, une sympathie, une fraternité qui tenait à ceci que les uns et les autres buvaient aux mêmes sources. L'art et la littérature ne se regardaient pas en chiens de faïence et ne vivaient pas à l'écart l'un de l'autre ; ils frayaient ensemble, ils se comprenaient, ils s'aidaient par de mutuels emprunts, et chacun y trouvait son compte. Pendant que les Boulanger, les Devéria, les Johannot illustraient les œuvres de Victor Hugo et de ses camarades, Paul Huet faisait des bois pour l'édition originale de l'*Isabel de Bavière* de Dumas et pour la traduction de *Robinson Crusoë* de Pétrus Borel, et Delacroix puisait le sujet de ses toiles dans la vie ou les ouvrages de Milton, du Tasse, de Shakespeare, de Byron, de Walter Scott, de Chateau-

(1) Lettre inédite communiquée par M. René Paul-Huet.

briand. En 1868, Baudelaire dans un article sur les paysagistes, l'ayant traité de « vieux de la vieille », et dit qu'il pouvait bien « appliquer aux débris d'une grandeur militante comme le romantisme, déjà si lointain, cette expresion familière et grandiose », Paul Huet lui répondit :

« Vers la fin de la Restauration, la jeunesse semblait sortir d'un long épuisement; entraînée par un irrésistible élan de la liberté, elle courait à toutes les sources de la vie, vers le beau et le bien. Il y eut comme un tourbillon lumineux : la colonne de feu de l'intelligence. Philosophie, histoire, politique, on voulait tout embrasser, tout envahir. L'art ne fut pas oublié, ce fut sur ce flot que fut porté le pauvre paysage; la poésie toute élégiaque, caractère essentiel de ce temps, lui tendait la main... Le paysage paraissait l'expression des âmes tendres et recueillies, une expression neuve, vive et sincère, ce qui, dans l'art, compte pour quelque chose (1). »

« Ame tendre et recueillie », voilà bien ce que fut Paul Huet, en dépit de son esprit vigoureux et de ses grandes colères. Sainte-Beuve lui écrivait, le 23 août 1863 :

« Cher ami, j'ai fait votre cadeau, et il a été reçu

(1) Lettre datée de Chaville, 2 septembre 1868.

comme il le méritait. On a admiré particulièrement les fonds; pour moi, j'en admire tout.

« Votre discours sur cette tombe a été très bien, touchant, élevé, et d'un ami qui parle d'un de ses pairs. Oh ! diantre ! comme les premiers rangs sont tombés ! Nous arrivons en ligne, à nous les balles ! Travaillons jusqu'au bout et faisons feu jusqu'à la dernière cartouche.

« A vous de tout cœur,

« SAINTE-BEUVE (1). »

De quel mort s'agissait-il ? Du plus grand et du meilleur ami de Paul Huet, d'Eugène Delacroix. On trouvera le discours dans le *Moniteur* du 18 août 1863. Je n'en citerai donc que le morceau le plus saillant :

« Penseur profond, peintre admirable, qui prend sa place près de Paul Véronèse et de Rembrandt, à côté de Gœthe et de Byron, Delacroix est du petit nombre des artistes qui caractérisent une époque et s'en emparent : il restera une des gloires de notre France. Il m'est impossible d'entreprendre ici l'histoire de cette vie si remplie, d'étudier ces œuvres si variées qui portent toutes l'empreinte du maître,

(1) Lettre inédite communiquée par M. René Paul-Huet.

la griffe du lion, et par leur nombre nous révèlent l'étonnante fécondité de quelques anciens.

« L'esprit juste de Delacroix l'a tenu en dehors des petites querelles d'école; il ne rayait aucun mot du dictionnaire et ne rejetait pas plus l'imagination que l'étude, la couleur que le caractère et le dessin (1). Il ne se demandait pas s'il était spiritualiste ou réaliste, il voulait émouvoir et charmer. Il savait que l'âme seule arrive à l'âme, et qu'on doit toujours dire le vrai. De là cette foule de toiles passionnées où la couleur n'est qu'un moyen de plus d'arriver à l'expression; de là ce génie vigoureux, inventif et original, qui se révèle dans les décorations de nos monuments, aussi bien que dans les œuvres de moindre dimension...

« Je n'ai pas parlé de l'écrivain, de l'administrateur ; partout Delacroix a porté un esprit juste, une droiture et une fermeté inébranlables.

(1) J'ouvre le *Journal* de Delacroix et j'y lis, sous la date du 13 avril 1858 :

« J'ai retravaillé, retouché l'*Hercule* de Chabrier (a). J'ai été à trois heures chez Huet. Ses tableaux m'ont fort impressionné (b). Il y a une vigueur rare ; encore des endroits vagues, mais c'est dans son talent. On ne peut rien admirer sans regretter quelque chose à côté. En somme, grands progrès dans ses bonnes parties. En voilà assez pour que des ouvrages restent dans le souvenir, ce qui m'est arrivé pour ceux-ci. J'y ai pensé avec beaucoup de plaisir toute la soirée. »

(a) Variante réduite de l'un des onze tympans de la *Vie d'Hercule*, à l'Hôtel de Ville.

(b) Ce sont ceux que Huet exposa en 1859.

« Mais s'il m'était possible, combien je serais heureux de parler de l'ami, de l'homme privé, toujours d'une grâce, d'une bonté charmante! Il appartenait à d'autres voix que la mienne de se faire ici l'interprète de cette profonde douleur et surtout le juge de ce beau talent. Mais, fier et reconnaissant d'une amitié qui, pendant quarante ans, ne s'est jamais démentie, j'ai cédé à l'entraînement du cœur et essayé de vaincre l'émotion de ma profonde douleur pour adresser à celui que j'ai si bien aimé et si bien senti un dernier et éternel adieu. »

Et ce qu'il ne pouvait dire sur cette tombe, il l'écrivit, quelques mois plus tard, dans des lettres particulières, à propos de l'exposition et de la vente des œuvres de Delacroix. Il avait un cousin, M. Auguste Petit, président de chambre à la cour d'appel de Grenoble, qui partageait son admiration pour le grand peintre. Il lui mandait, le 16 février 1864 :

« Mon cher Auguste,

« Je vous ai envoyé la notice d'Eugène Delacroix sans y joindre un mot de lettre, par la triste raison que j'étais dans mon lit. J'ai été fort malade depuis une quinzaine et je suis encore souffrant... Je me suis cependant levé pour aller voir l'exposition de

peinture du grand artiste dont vous voulez recueillir un souvenir. J'ai supporté aussi bien que possible cette imprudence et j'espère pouvoir me traîner à la vente. Mon ambition est aussi de courir les chances de l'enchère et d'avoir mon petit morceau. Comme vous, probablement, je serai forcé de me réserver pour les dessins, qui du reste seront plus intéressants encore que les peintures ; nous serons donc concurrents, mon cher ami, et je vous avoue que je suis si embarrassé pour moi-même que votre commission m'épouvante un peu... Cette vente, on peut le prévoir, et c'est l'opinion des experts, sera des plus singulières et pleine de soubresauts. Telle chose poursuivie ira peut-être à des prix impossibles, et, un moment après, si l'on sait saisir l'occasion, il y aura un lot avantageux. Vous me parlez, cher ami, de quelques centaines de francs ; je voudrais que vous pussiez préciser un peu vos intentions et me dire jusqu'à quel point vous me laissez carte blanche. Rien n'est plus ébranlant qu'une vente ; pourrai-je d'ailleurs la suivre ? C'est ce que je ne saurais encore bien assurer. Comme je vou le dis, je le désire, et surtout pour les dessins, vers lesquels je serai comme vous obligé probablement de me rabattre complètement. C'est cependant une dernière occasion et je désire, dans l'intérêt de

René (1), en profiter pour lui laisser des souvenirs d'un talent merveilleux, qui ne se trouvera certainement plus, ni peut-être n'aura de longtemps rien qui puisse le rappeler. La peinture féminine nous envahit, et si notre époque, dont Delacroix est le vrai représentant, *n'a pas osé*, que sera donc l'art énervé de l'avenir ?

« Sa peinture est seule exposée en ce moment; deux salles contiennent à peine ces richesses, et, quand on pense qu'il n'y a là que les éléments de tout ce que Delacroix a exécuté, on est confondu. Bien entendu que je ne parle pas des six mille dessins qui vont suivre. Il faut dire que Delacroix a eu l'esprit de tout conserver et que bien peu de ses études ont été éparpillées sur la route. Ce qui frappe surtout dans ses esquisses, c'est l'accent nerveux, vif, continu, qui ne cède jamais, dans cette carrière remplie, ni à la mode ni aux influences; jamais accent ne fut plus sincère. Beaucoup d'incorrections, bien entendu, avec un grand sentiment de dessinateur; quoi qu'on en dise, Delacroix est un dessinateur si le dessin est destiné à exprimer. Grande tournure, merveilleuse invention, la passion dans la forme comme dans la couleur, Delacroix

(1) Son fils.

est l'artiste moderne par excellence, et non un professeur de dessin qui cache l'impuissance et la médiocrité par la rhétorique.

« Il est bien à regretter que vous n'ayez pu venir à Paris en ce moment : outre ses œuvres, Delacroix avait lui-même acheté un certain nombre d'études de Géricault, parmi lesquelles il y a trois ou quatre morceaux des plus intéressants...

« Adieu, cher ami, embrassez bien pour nous tout ce qui vous entoure.

« PAUL HUET. »

P.-S. — « Les artistes surtout se précipiteront et lutteront sur ce terrain de la vente ; il faut bien vous tenir pour prévenu que c'est plus une vente d'artistes qu'une vente d'amateurs (1). »

Cinq jours après, Huet écrivait de nouveau à M. Petit :

« Cher ami, je ferai de mon mieux, mais je ne puis répondre de rien ; le feu est aux enchères, l'enthousiasme va croissant, la mort une fois de plus donne raison à l'absent ! On s'est disputé les moindres toiles... La vente des dessins ira au moins aussi loin. L'exposition est magnifique et l'on

(1) Lettre inédite communiquée par M. René Paul-Huet.

commence à proclamer hautement que Delacroix est un grand dessinateur. Les imbéciles (1) ont attendu pour cela l'exhibition d'une copie de Raphaël, excellente en effet. Pour comprendre que cet homme est un génie supérieur, il a fallu tenir en main la preuve qu'il était capable de faire un devoir *de troisième*. La séduction de l'exposition de dessins est irrésistible ; il faut que les rebelles admirent cette flexibilité de talent qui passe de la grâce la plus charmante, de l'exécution la plus adroite à la grandeur du style, au nerveux de l'exécution et à la beauté sublime du caractère et de la forme.

« J'ai noté pour moi la première pensée des *Anges terrassant Héliodore*, croquis à la mine de plomb, et je compte pousser ce dessin jusqu'à

(1) Veut-on savoir ce que pensait Delacroix des « imbéciles » ou des jaloux qui lui barraient la route ? qu'on lise la lettre qu'il écrivait à Huet à une date inconnue :

« Ce jeudi matin.

« Mon cher ami,

« Le plaisir que me fait éprouver votre lettre est au-dessus de toutes les récompenses qu'un artiste peut ambitionner. Je vous en remercie mille fois ici, en attendant que j'aille vous serrer la main. Les hommes de talent n'ont malheureusement pas tous l'élévation des sentiments. Qu'importent les mesquines rivalités ? je ne m'en suis jamais beaucoup inquiété. Un suffrage comme le vôtre et noblement exprimé efface l'impression de mille piqûres.

« Je vous embrasse donc bien sincèrement et vous remercie de nouveau.

« EUG. DELACROIX. »

(*Lettre inédite.*)

200 francs. Je pense ou du moins j'espère l'avoir, mais certainement il y aura concurrence (1). »

Il y eut concurrence, en effet, mais, comme il tenait à ce dessin par-dessus tout, Paul Huet s'en rendit acquéreur au prix de 280 francs (2).

III

Des années s'écoulèrent sans que Huet et Sainte-Beuve eussent l'ocasion de s'écrire (3). Tout à coup,

(1) Lettre inédite.

(2) La vente Delacroix dura du mardi 16 février 1864 au lundi 29. Évaluée d'abord à moins de 100.000 francs, elle en produisit plus de 360.000. Les tableaux seuls rapportèrent 209.711 francs; les dessins et aquarelles, 117.843 francs.

Mme Victor Hugo, qui se trouvait à Paris en ce moment, écrivait à son mari, le 3 mars 1864 : « On s'est rué à la vente de Delacroix, qui a produit un argent considérable. Meurice y est pour sa part pour la somme de trois mille francs. Il a acheté entre autres choses les pierres lithographiques du *Faust*. Delacroix, fort soucieux de la postérité, n'avait rien donné, ni rien perdu de ses travaux. La moindre esquisse, ne fût-ce qu'une draperie ou qu'un nez, était classée dans ses cartons. N'ayant pas de famille directe, Delacroix avait désigné son héritier qui est un parent éloigné. On prétend qu'il avait d'abord légué 50.000 francs à Gautier, mais que Gautier étant plus entiché d'Ingres que de lui, il avait biffé la clause. »

(Lettre inédite communiquée par M. Lefèvre-Vacquerie.)

(3) Cependant Sainte-Beuve écrivait, le 4 juin 1866, à Mme Paul Huet, qui l'avait complimenté sur un de ses articles :

« Madame, je suis touché comme je le dois d'un témoignage si amical de sympathie : nous avons besoin plus que vous ne le supposez d'être encouragés et soutenus dans ce travail de chaque jour il nous est doux de sentir des intelligences amies, et particulièrement de les trouver là où nous avons nous-mêmes des admirations à placer. Je me rappelle le premier jour où je visitai Paul Huet

sous l'influence des idées libérales qui, malgré tout, faisaient leur chemin dans le monde, on parla de reprendre *Hernani* à la Comédie-Française. Cette reprise, qui eut lieu, en effet, au mois de juin 1867, fit presque autant de bruit que la représentation du 25 février 1830, et voici en quels termes le grand paysagiste romantique en rendit compte à Victor Hugo :

Chaville, 23 juin 1867.

« Cher grand poète,

« Quelle reprise ! quelle joie aussi pour ceux qui vous aiment et vous suivent depuis le début ! Comme Pétrarque, on vient d'aller vous chercher au loin pour vous conduire au Capitole. N'enviez pas le triomphe du poète florentin. Vous avez été porté par une salle émue, passionnée, enflammée par vos beaux vers. Victoire complète ! c'était irré-

dans son atelier proche l'École de médecine ; que d'années écoulées, que de vicissitudes depuis lors ! notre amitié a résisté, et nous n'avons cessé, chacun dans son ordre, de travailler et de lutter ! Ces souvenirs dans leur sincérité même ont leur douceur.

« Il me sera bien cher, Madame, et bien précieux, en lui donnant la main, de sentir désormais une autre main toucher la sienne (*a*).

« Agréez, je vous prie et partagez avec lui l'expression de mes sentiments les plus dévoués et les plus profonds.

« SAINTE-BEUVE. »

(*Lettre inédite.*)

(*a*) Paul Huet, veuf, s'était remarié peu de temps avant.

sistible et les moins disposés étaient heureux de suivre et fiers d'être là.

« Vous m'avez sans doute bien oublié, mais je trouve l'occasion trop belle pour ne pas en profiter et me rappeler à votre amitié. Pendant cette représentation mille souvenirs se pressaient, et personne n'était plus heureux de ce succès présent, renouvelant le passé.

« J'aurais voulu vous présenter mes deux enfants, jeunes tous deux, tous deux fiers aussi de se trouver mêlés à ces jeunes recrues de votre génie. Vous auriez joui de leur enthousiasme si pur et peut-être vous seriez-vous mieux rappelé celui qui n'a cessé ni de vous admirer ni de vous aimer.

« PAUL HUET (1). »

Le grand poète répondit huit jours après :

« Merci, cher Paul Huet. Mon vieux cœur est ému de votre souvenir ! Vous voyez que notre jeunesse avait raison. Quant à vous, vous l'avez prouvé par toutes les belles œuvres qui font aujourd'hui votre renommée. Je vous ai suivi du regard dans votre ascension de succès en succès. Aujourd'hui je suis heureux de retrouver toute jeune votre vieille amitié.

(1) Lettre inédite communiquée par M. René Paul-Huet

« J'embrasse vos chers fils et je vous serre la main.

« VICTOR HUGO (1). »

Cependant, depuis 1859, la santé de Paul Huet donnait par instants de sérieuses inquiétudes à ses amis. Madame de Lamartine écrivait alors à M. Charles Alexandre.

« Hier, j'ai manqué quelqu'un que j'aurais voulu voir, c'est Fromentin. Nous voyons beaucoup ce pauvre M. Huet, bien souffrant. M. de Lamartine vient d'aller chez lui avec Valentine (2). »

(1) Lettre inédite.

(2) Charles Alexandre : *Madame de Lamartine*, p. 241. — Quelques années auparavant, au mois d'août 1841, Paul Huet, se rendant en Italie, s'était arrêté à Saint-Point pour voir Lamartine.

« ... J'ai été voir M. de Lamartine à Saint-Point, à cinq lieues de Mâcon, écrivait-il à son ami Sollier, et j'ai passé chez lui une des plus excellentes journées de ma vie, réception simple et amicale, hospitalité empressée et large ; la journée s'est écoulée en bonne conversation d'artistes à l'ombre de charmants bois et en société des nièces de monsieur de Lamartine, jeunes et jolies personnes fort aimables. J'ai, pour nous rendre à la promenade, accompagné madame de Lamartine à cheval, et, le soir, une promenade a été organisée pour me reconduire en calèche à environ deux lieues ; mon berlingot suivait par derrière, très surpris d'aller aussi vite que les deux bons alezans de Saint-Point.

« Saint-Point est un petit château admirablement bien situé dans un vallon pittoresque et presque sauvage, l'église du village est renfermée dans son parc et le tombeau de la famille Lamartine est autant sur le jardin de son glorieux héritier que dans le cimetière. A peine aperçoit-on le petit mur de séparation qui détache le cimetière de la propriété, c'est en réalité une page des *Méditations poétiques*.

« Le poète m'a tout montré, sans faste et sans orgueil. Il loge le

Lui-même s'apitoyait fort sur son état :

« Ne pouvoir plus mettre sur la toile les quelques pensées que j'ai encore vives et claires dans le cerveau, j'ai peine à m'habituer à cette idée. Deux années de souffrance m'ont rendu bien timide et craintif, et, outre le besoin que j'aurais de travailler pour les miens, ce n'est pas là tout à fait vivre pour un artiste. Ne vous étonnez donc pas si quelquefois déjà je vous ai écrit des phrases découragées... Vous me parlez de la gloire en noble et bon langage. Vous devriez me dire votre opinion sur cette divinité douteuse que j'aime tant, *inglorius* que je suis et surtout ne sachant pas ce qu'elle est... Songez combien il y a longtemps que je lutte et si personne a mis plus d'obstination que moi dans cette vie de bouchon de liège toujours renfoncé et toujours à la surface (1). »

curé dans une maison sur le domaine, et, dans les mêmes conditions, un grand bâtiment est en réparation, qui doit recevoir une école de jeunes enfants, fondée il y a déjà quinze ou vingt ans par Mme de Lamartine. Je te laisse sur ces impressions. Pourquoi, avec de si nobles conditions de bonheur, manque-t-il encore quelque chose à cette famille si distinguée! La sœur d'une des jeunes nièces que j'ai trouvée là vient de perdre son mari (a), neveu aussi de M. de Lamartine, et les soins qu'ils prennent, lui et madame, de ces trois jeunes filles, ne les consoleront sans doute jamais de la perte de cette enfant unique, morte à quinze ans, dans ce voyage de Syrie (b). »

(a) Léon de Pierreclos.

(b) Lettre inédite communiquée par M. René Paul-Huet.

(1) Lettre du 16 septembre 1859, publiée par Ernest Chesneau, dans *le Constitutionnel* du 10 février 1869.

Mais il y avait chez lui un tel ressort, un tel besoin de faire mieux, de se surpasser dans des œuvres nouvelles, qu'il finissait toujours par vaincre la maladie. Une seule chose le mettait hors de lui, c'était l'injustice. Chevalier de la Légion d'honneur depuis 1841, il avait compté sur l'Exposition universelle de 1867 pour obtenir la rosette d'officier. On lui fit la cruelle injure de n'accrocher que la moitié des tableaux qu'on lui avait demandés, et, s'il eut une première médaille, ce fut grâce à l'appoint des voix des artistes étrangers. L'administration ne lui pardonnait pas ses opinions républicaines. Elle ne lui pardonnait pas davantage d'avoir été le professeur de dessin de la duchesse d'Orléans, car (1), en ce temps-là, les républicains et les orléanistes, faisant cause commune, étaient traités sur le même pied, c'est-à-dire en ennemis.

Plusieurs fois, à la suite d'une commande de huit panneaux que lui avait donnée, en 1858, un modeste fabricant de Normandie (2), Huet, qui

(1) C'est à la suite de l'Exposition de 1837, où Paul Huet avait envoyé sa grande eau-forte des *Eaux de Royat*, que le duc d'Orléans chargea le peintre de l'éducation artistique de la princesse. Les relations de Paul Huet avec Michelet datent de là : — on sait que Michelet fut le professeur d'histoire de la princesse Clémentine, jusqu'en 1843, date de son mariage avec le prince de Saxe-Cobourg-Gotha.

(2) Ces huit panneaux décoratifs sont aujourd'hui en la possession

regrettait maintenant de n'avoir pas fait un peu de décor, sentant bien que la peinture décorative aurait élargi et épuré ses facultés naturelles, avait souhaité qu'on lui confiât la décoration d'une chapelle. Un jour, même, comme M. de Nieuwerkerke avait l'air de lui vouloir quelque bien, il lui avait exprimé timidement ce noble désir. Mais ce n'était pas cela qu'on espérait de lui. M. de Nieuwerkerke lui donna à entendre que, sur un simple mot de sa part, il serait heureux de changer en rosette le ruban rouge qu'il portait à la boutonnière. Ce mot-là, Paul Huet ne sut pas le dire, et par « sa fierté maladroite », comme il en convenait lui-même (1), il indisposa contre lui le directeur des Beaux-Arts, le seul homme de l'administration qui ne lui fût pas

de M. René Paul-Huet, qui s'en est rendu acquéreur, après une chasse de plusieurs années traversée d'incidents comiques.

Quand ils furent exposés, Delacroix écrivait à son ami :

« Ce mercredi [mai 1859].

« ... Voilà bien des paroles pour une affaire d'intérêt. Ce qui m'a charmé dans votre lettre, c'est d'y voir votre partialité pour moi, qui me flatte et qui m'honore encore plus.

« Je n'ai pas encore osé aller au Salon, par la crainte de m'y voir : de sorte que je ne peux pas vous parler de vos panneaux. L'effet m'en a suivi longtemps après la visite que je leur fis chez vous l'été dernier. Je ne doute pas qu'on ne les estime à leur valeur, c'est-à-dire très haut.

« Je vous serre bien la main en attendant le plaisir de vous voir.

« E. DELACROIX. »

(*Lettre inédite.*)

(1) Philippe Burty : *Notice biographique et critique de Paul Huet suivie du catalogue de ses œuvres* (Paris, 1869).

hostile. Et voilà pourquoi son nom fut rayé de la liste des officiers de la Légion d'honneur lors de l'Exposition universelle. Il en fut d'autant plus mortifié que, de tous les côtés, on l'assurait qu'il faisait partie de la promotion. Comme il s'en plaignait à Sainte-Beuve, celui-ci, qui était sénateur et jouissait d'un grand crédit auprès du prince Napoléon et de la princesse Mathilde, lui écrivit en manière de consolation :

« Ce 9 septembre 1867.

« Mais, mon cher ami, je ne sais rien de plus que tout le monde. Il est à croire que vous étiez sur cette liste, mais on aura fait comme toujours des radiations, et au dernier moment *l'accident* de Th. Rousseau aura été cause qu'il l'aura emporté sur vous. Au fait, mon cher ami, laissez-moi vous le dire, qu'est-ce que tout cela vous fait ? Vous êtes classé dès longtemps aux yeux des juges, vous êtes un des pères de la renaissance naturelle du paysage; nul n'en a conçu aussi largement que vous l'esprit, la poésie, la vie; d'autres ont pu réussir et exceller dans des parties et dans des coins de paysage, mais l'âme de la nature, qui donc l'a saisie et comprise comme vous? Voilà votre titre tracé en vingt pages qui défient la com-

paraison. A votre place, j'enverrais promener toutes ces bêtises, et je me concentrerais à recueillir mon œuvre sous quelque forme qui la rende commodément visible et qui la vulgarise : par exemple, pourquoi ne feriez-vous pas des gravures, comme vous le savez faire, de vos principaux paysages, par ordre de date et d'exposition depuis *le Château d'Arques* et avant ? Vous trouveriez une plume d'un ami pour mettre en tête quelques lignes d'introduction, s'il en était besoin, et le contemporain, l'ami, l'émule d'Eugène Delacroix pourrait dormir sur les deux oreilles : il serait vengé.

« Bien à vous,

« SAINTE-BEUVE (1). »

Cette lettre produisit l'effet que Sainte-Beuve en attendait. Huet suivit son conseil et se remit à travailler l'eau-forte, qu'il avait restaurée en France avec Eugène Delacroix et qui lui avait valu, en 1834 et en 1837, un éclatant succès. Mais il était trop tard : la maladie lui arracha l'outil de la main, au moment où il terminait la gravure du *Cavalier*. Cette eau-forte de son premier tableau est peut-être ce qu'il a fait de mieux en ce genre, comme sa dernière toile, de l'avis des connaisseurs, est la plus

(1) Lettre inédite, communiquée par M. René Paul-Huet.

parfaite de toutes. Il l'acheva le jour même où il tomba frappé d'apoplexie. C'était le 9 janvier 1869. La veille au soir, il était assis au coin du feu de Sainte-Beuve, causant, non sans quelque ombre de tristesse, de toutes ces choses qui leur étaient communes et chères, idées « d'art et de philosophie sociale, souvenirs du passé, perspectives un peu sombres et voilées de l'avenir (1) ».

Cette mort foudroyante fit une impression profonde dans le monde des artistes, car, ainsi que l'écrivait Michelet, Paul Huet « était plus qu'un pinceau, c'était une âme, un charmant esprit, un cœur tendre (2) », — et Sainte-Beuve ajoutait : « un cœur orné des plus douces vertus (3) ».

Un mois après, Victor Hugo adressait au fils de Paul Huet cette lettre émouvante :

Hauteville-House, 7 février 1869.

« J'ai été comme vous, Monsieur, durement atteint, et pleurer m'est facile. Du reste, je suis accoutumé à cet hiver de l'âme qu'on appelle la douleur; dix-sept ans d'exil, c'est dix-sept ans de deuil, l'exil n'est autre chose qu'un veuvage. J'ai-

(1) Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*, t. II, p. 243.
(2) Le journal *le Temps*, du 12 janvier 1869.
(3) *Portraits contemporains*, t. II, p. 243.

mais votre père. Nos deux jeunesses s'étaient rencontrées et j'avais vu l'aube de son talent qui a été dans son art spécial, comme un jour nouveau.

« Faire vrai, c'est créer. Paul Huet a fait vrai, de là sa puissance. Il a compris la nature comme il faut la comprendre, empreinte de réalité et pénétrée d'idéal. Oui, je le pleure. C'était en même temps un noble et ferme caractère. Vous êtes son digne fils, je le sais. Je vous serre la main.

« VICTOR HUGO (1). »

Heureux ceux qui partent en laissant à ceux qui restent un pareil souvenir !

(1) Lettre inédite.

CHAPITRE VII

LES FRÈRES JOHANNOT. — CÉLESTIN NANTEUIL

I. — Le pays d'origine des frères Johannot. — Leur première éducation. — L'école lyonnaise de Révoil. — Leur arrivée à Paris. — D'abord graveurs, puis dessinateurs. — *L'Histoire du Roi de Bohème et de ses sept Châteaux* par Charles Nodier. — Le portrait des frères Johannot par Jean Gigoux. — La conscience artistique d'Alfred Johannot. — Les femmes de Tony. — Un mot de Gavarni à ce sujet. — La mort d'Alfred. — Tony fait son portrait. — Une scène poignante.

II. — « Le graveur romantique. » — Comment Célestin Nanteuil fit la connaissance de Victor Hugo. — Il prend part à la bataille d'*Hernani*. — Son costume alors. — Ses premières eaux-fortes. — Son portrait de Victor Hugo comparé à celui de Devéria. — Nanteuil chez Victor Hugo. — Il devient son confident. — Un voyage en Normandie avec Juliette Drouet. — Un incident au retour. — Nanteuil et Marie Dorval. — Il fait le portrait de la comédienne. — Il délaisse l'eau-forte pour la lithographie. — Son éloge par Jean Gigoux. — Il remplace Boulanger à l'école des Beaux-Arts de Dijon. — Ses dernières années. — Sa mort à Marlotte. — Sa sépulture.

I

C'est une curieuse et édifiante histoire que celle des Johannot.

Ils étaient trois frères, mais on ne connaît guère qu'Alfred et Tony, Charles, qui était l'aîné, étant mort(1) trop tôt pour sa gloire, quoiqu'il ait laissé derrière lui — saluez son *Trompette !* — une planche d'après Horace Vernet, qui est un pur chef-d'œuvre.

Ils étaient nés à Offenbach, dans la Hesse électorale, d'un père et d'une mère de souche allemande. Après avoir été nourris de poésie et d'art gothiques, leur père les amena à Paris, tout enfants, pour leur montrer les beautés du Louvre, et j'ai lu, je ne sais où, que l'Empereur, traversant un jour les galeries de ce musée, s'arrêta devant ces bambins et leur posa paternellement la main sur la tête. Puis ils retournèrent en Allemagne, où ils achevèrent leur première éducation en feuilletant des manuscrits illustrés du moyen âge, pour y étudier les costumes de cette époque. Mais, en 1814, ils revinrent définitivement en France, travaillèrent à Lyon jusqu'en 1818 sous la direction de Révoil et se fixèrent ensuite à Paris, dont ils firent très vite la conquête. Alfred avait alors dix-huit ans et Tony quinze.

Ils commencèrent par graver de mauvais dessins pour des psautiers et des abécédaires. Puis ils quittèrent le sacré pour le profane et interprétèrent

(1) En 1824.

au burin les illustrations de Desenne qui ne valaient guère mieux, malgré la grande réputation de cet artiste. Ils gravèrent ensuite *les Orphelins* et *les Enfants égarés* d'Ary Scheffer, l'*Ourika* du baron Gérard, et enfin le portrait en pied du général Foy, du même auteur.

On était en 1828. A force de graver les dessins des autres, l'envie les prit un jour de dessiner et de se graver eux-mêmes. Ils débutèrent par l'illustration des romans de Walter Scott, que leur confia l'éditeur Gosselin. Cela mit leur nom en vedette. Ensuite, Tony fit cinquante vignettes pour illustrer l'*Histoire du roi de Bohème et de ses sept Châteaux*, de Charles Nodier. Et ce fut le point de départ de la rénovation de la gravure sur bois.

Deux ans après, en 1832, Jean Gigoux donnait à *l'Artiste* le portrait des deux frères que nous reproduisons ici. Le succès de cette planche fut très grand. Gigoux l'attribue modestement dans ses *Causeries* à la sympathie que les frères Johannot inspiraient à tout le monde. Mais il avait le droit d'en prendre une bonne part, car ce portrait est une de ses meilleures lithographies, une de celles dont les épreuves avant la lettre sont les plus recherchées à cette heure.

Regardez bien ces deux jeunes têtes brune et blonde : leur âme et la nature de leur talent sont

écrits visiblement sur leurs traits. Alfred a l'air sombre et taciturne d'un homme qui sent venir la mort. Tony a l'air heureux de quelqu'un à qui tout réussit. Et cependant le brun était beaucoup mieux doué que le blond. Alfred avait au plus haut point ce qui manquait à Tony : la science de la composition ; de plus, le dessinateur était chez lui doublé d'un peintre. Gigoux se souvenait de lui avoir posé une figure pour un tableau qui représentait *la grande Mademoiselle recevant les clefs d'une ville*. Il peignit la tête en une séance sans avoir à y revenir. Il a fait ainsi sur des feuilles volantes une quantité incroyable de petits tableaux à l'aquarelle d'un fini et d'un éclat sans égal. Mais sa qualité la plus précieuse, qualité rare entre toutes, c'est le caractère, la physionomie qu'il sait imprimer à ses personnages.

On dirait qu'il les a connus dans l'intimité, tant il est habile à saisir leurs gestes. Ses fonds sont également d'un maître. C'est qu'il poussait jusqu'à ses extrêmes limites la conscience, les scrupules de son art, faisant, par exemple, poser le modèle même pour ses vignettes. On lui demandait un jour s'il avait la robe que l'on voyait en ce moment dans un de ses tableaux. Il prit alors un petit morceau de soie avec lequel il fit le pli qui avait provoqué la question.

— Voilà mes robes, répondit-il ; ce sont des morceaux de chiffons comme celui-là, je m'en tire comme je puis (1).

Tony, lui, avait d'autres dons que son frère. S'il n'avait pas sa science, son art avait plus d'agrément ; si l'éducation première lui manquait pour être peintre, au vrai sens de ce mot, il rachetait ce défaut par une extraordinaire fantaisie, et ses figures de femmes sont bien supérieures à celles d'Alfred. On pourrait même dire qu'elles sont incomparables.

— Il fait les femmes, disait Gavarni, avec un tel charme qu'elles semblent se mouvoir sans articulations, comme des serpents.

Pourquoi faut-il qu'une mort brutale soit venue séparer en plein triomphe ces deux artistes qui se complétaient si bien l'un par l'autre ?

Gigoux raconte qu'un soir — c'était le 17 décembre 1837 — il reçut tout à coup un mot de Tony lui annonçant que son frère était au plus mal. Les deux années qu'il s'était astreint à passer jour et nuit dans une étable n'avaient pu enrayer le cours de la phtisie qui le minait. Quand Gigoux arriva, il avait cessé de vivre.

Il y avait dix ans, dit Vigny dans son *Journal*, que nous disions : « Il ne vivra pas trois mois. Il

(1) Jean Gigoux, *Causeries.*

toussait toujours et crachait le sang. Avant sa maladie, il n'était que graveur; depuis son attaque à la poitrine, il était devenu peintre de premier ordre. On eût dit que les souffrances avaient développé en lui l'intelligence et l'avaient élevé plus haut et porté plus près du beau idéal (1). »

Gigoux fit une peinture (à la lumière) d'Alfred Johannot sur son lit de mort, et le lendemain un ami commun fut témoin de la scène émouvante que voici. Il était dans la chambre mortuaire, quand soudain une porte s'ouvrit. C'était Tony qui, d'un pas ferme, venait rendre à son frère bien-aimé les derniers devoirs. Il s'approcha du lit funèbre, découvrit la tête d'Alfred qui était couleur de cire et se mit à la dessiner en s'efforçant de refouler ses larmes. Ce travail lui demanda environ deux heures. Pendant deux heures, son crayon retraça pieusement les traits émaciés de cette belle et chère figure; quand il eut fini, il ramena doucement le drap mortuaire sur elle, puis il sortit en sanglotant.

Resté seul, Tony Johannot se multiplia, comme s'il eût voulu combler le vide laissé dans l'art par la mort de son frère. Pendant quinze ans (2), il ne parut aucun ouvrage illustré de quelque impor-

(1) *Journal d'un poète*, p. 112.

(2) Tony Johannot mourut en 1852.

tance sans qu'il y eût collaboré, et bien des écrivains de ce temps ne doivent leur survie relative qu'à ses charmantes vignettes.

Mais, en dépit de son talent et de sa fécondité, on est bien forcé de reconnaître qu'il n'atteignit jamais, ni comme graveur, ni comme dessinateur, à la maîtrise incomparable de Célestin Nanteuil.

II

Nous avons dit qu'aux yeux de Victor Hugo Célestin Nanteuil fut le *graveur* romantique par excellence, comme le *peintre* fut Boulanger. Mais s'ils étaient égaux dans son estime, ils ne l'étaient pas dans son affection. Il aurait fallu pour cela que Célestin Nanteuil eût été, comme Boulanger, un compagnon de la première heure; or, il ne pénétra dans l'intimité de Victor Hugo que vers 1832, quand il trônait dans son salon de la place Royale, et ce fut le hasard d'une lecture inattendue qui détermina sa « marche à l'étoile ».

Célestin Nanteuil était allé passer quelque temps dans sa famille, à Nantes. Un jour, en découvrant un bibelot qu'il avait acheté dans un magasin, il aperçut des vers sur la feuille de papier qui l'enveloppait. Il regarde : c'était *la Ronde du Sabbat*,

de Victor Hugo. Sa curiosité fut d'autant plus vive qu'il n'avait encore jamais rien lu de lui. Cette ballade fameuse excita son admiration, et comme il était très enthousiate de sa nature, il embrassa séance tenante la religion du nouveau dieu. Ceci se passait un peu avant la bataille d'*Hernani*. On sait que Nanteuil y prit une part active avec quelques anciens camarades d'atelier. Il arbora même pour la circonstance, à défaut du vêtement vert à ramages, doublé de rouge et laissant voir le linge non empesé de la chemise à col rabattu très court, qu'il porte dans son beau portrait de l'époque, une longue lévite bleue, boutonnée jusqu'au menton, plutôt soutane que redingote, qui lui seyait à ravir. Avec ses cheveux blonds séparés sur le côté et coupés à la manière de François Villon, ses grands yeux rêveurs, couverts de sourcils à peine marqués, sa bouche sensuelle, son collier de barbe juvénile, il avait l'air positivement dans son costume suranné d'un escholier du quinzième siècle. Je ne m'étonne donc pas que Théophile Gautier l'ait surnommé *le Jeune homme Moyen âge*. Célestin Nanteuil avait alors un peu plus de dix-sept ans (1), mais c'était en ce temps-là surtout que le talent n'attendait pas le nombre des années. Comme les géné-

(1) Il était né à Rome en 1813.

raux des armées de la République, tous ceux qui étaient à la tête du mouvement romantique avaient de vingt à vingt-cinq ans, et l'on n'avait qu'à prêter l'oreille aux discours de Célestin Nanteuil pour avoir le sentiment que demain il serait un maître. Il avait la foi qui transporte et le feu sacré qui renouvelle. Et, en effet, ses premières compositions, datées de 1833, surprirent tout le monde par leur accent de nouveauté. L'eau-forte n'avait pas encore été traitée à la façon des dessins au lavis. Son frontispice, notamment, de *Notre-Dame de Paris* faisait songer par ses demi-teintes à ces vitraux décolorés par le temps que l'on voit dans les vieilles églises ou bien encore à des tapisseries anciennes dont le soleil a mangé les couleurs. Quant à ses encadrements, c'était une vraie débauche d'imagination gothique. On sentait qu'à l'exemple de Victor Hugo il avait enmagasiné en lui la faune et la flore que les imagiers du moyen âge se sont plu à mêler aux figures des saints, des anges et des démons, sous les porches de nos cathédrales, du treizième au quinzième siècle. Comme dessin, cela laissait à désirer sans doute; on n'aurait jamais dit que le graveur qui avait buriné ces planches fantastiques avait été pendant quelques mois l'élève d'Ingres; mais, comme expression, c'était

un charme. Toutes les eaux-fortes de Nanteuil étaient littéralement baignées de poésie.

Comparez seulement son portrait de Victor Hugo à celui que fit Devéria. Certes, la lithographie de l'un a une tenue que n'a pas l'eau-forte de l'autre. Elle est plus correcte, plus académique, elle rend mieux la ressemblance des traits. C'est la figure classique d'Hugo jeune, comme le portrait de Musset par Landelle. Mais avec la simplicité de sa touche naïve, l'eau-forte de Nanteuil est plus près de la ressemblance morale du grand poète. Si on ne le connaissait pas, on reconnaîtrait l'auteur de *Notre-Dame* dans cette image à la Rembrandt.

Du reste Hugo ne s'y trompa point. De tous ses portraits de la trentième année, celui de Nanteuil avait ses préférences. Aussi, pour lui en montrer sa satisfaction, à partir de ce jour, prodigua-t-il au graveur les témoignages de son amitié. C'est au point que, peu de temps après, lui qui était si discret en pareille matière, il le prit pour compagnon et comme fourrier dans la première fugue amoureuse qu'il fit avec Juliette Drouet.

C'était au printemps de 1833, les représentations de *Lucrèce Borgia* venaient de finir. Victor Hugo, qui était devenu le seigneur et maître de la princesse Négroni, voulait lui offrir un voyage de

noces, mais comme sa liaison avec elle était à peine connue, il ne tenait pas à la divulguer. Il s'en ouvrit donc à Célestin Nanteuil qui, pour lui être agréable, se chargea de tous les préparatifs du voyage et accepta comme un honneur de le faire avec lui. Il était entendu que tous les frais seraient partagés par moitié, et que Nanteuil jouerait le rôle du frère de Juliette. De ce fait, Victor Hugo, tout en se mettant à couvert, réalisait une économie qui n'était pas à dédaigner. Au jour dit, les trois voyageurs montèrent dans un cabriolet et filèrent sur la Normandie. Le voyage dura une quinzaine de jours et se passa sans incident. Je me trompe. A moitié route, Célestin Nanteuil, se trouvant à court d'argent, fut obligé d'aller en chercher à Paris, mais il se garda bien d'en souffler mot à Victor, qui feignit de ne pas comprendre et continua de roucouler avec Juliette. Ce fut bien autre chose lorsqu'ils rentrèrent tous trois à Paris. Victor Hugo descendit de voiture en dehors de la barrière et mit dans la main de son fourrier une somme d'argent représentant selon lui sa quote-part dans les frais de location du cabriolet. Célestin Nanteuil ne dit rien, mais, tous comptes faits, il constata qu'il lui manquait trois cents francs. Où les prendre ? Après avoir ramené chez elle la prin-

cesse Négroni, il alla frapper inutilement à la porte de ses camarades ; ce n'est qu'en dernier lieu, quand il commençait à désespérer, qu'un de ses élèves lui prêta la somme nécessaire. J'ai à peine besoin d'ajouter qu'il se garda de réclamer quoi que ce soit à Victor Hugo. Il était bien trop heureux d'avoir été pendant quinze jours le « frère » de sa maîtresse, et d'ailleurs il n'est que trop juste que certains honneurs se paient.

Au surplus, à quelque temps de là, Victor Hugo lui rendit, à titre de compensation peut-être, un service de la même nature.

Pendant les représentations d'*Angelo*, Célestin Nanteuil étant tombé amoureux fou de Marie Dorval, l'amant de Juliette lui facilita l'accès de la grande comédienne.

Malheureusement Dorval était alors sous le joug aristocratique d'Alfred de Vigny, et bien qu'il y eût de temps à autre des scènes entre eux, elle ne pensait pas encore à le remplacer. Et puis les premières déclarations d'amour du jeune artiste étaient d'une pureté si naïve qu'elle les prit pour celles d'un écolier (1). Ce n'était pas ainsi qu'on prenait

(1) « Vous connaître et me faire aimer, lui disait-il un jour, me semblait une folie. Je savais que depuis déjà longtemps vous aimiez un homme qui était placé dans une position à étaler assez d'ombre autour de lui, pour que moi, chétif, je ne puisse être aperçu de vous... »

le cœur de Catarina Bragadini (1). A défaut d'un grand talent ou d'un grand nom, qui flattât son amour-propre, elle se laissait volontiers séduire par la fougue et la brutalité d'une passion folle. Comme la Liberté dont parle le poète, elle était *peuple*, voire *populace*, et ne se donnait guère qu'à des gens de sa trempe. Vigny fut une exception dans sa vie, et cette exception, si glorieuse qu'elle ait été, confirma une fois de plus la règle. Dorval écarta donc d'abord Célestin Nanteuil et lui défendit de se montrer dans sa loge, de peur d'exciter la jalousie de l'auteur de *Chatterton*. C'est du moins ce qui semble résulter d'un fragment de lettre où Nanteuil s'excuse d'avoir passé outre à sa défense.

« J'ai trouvé dans votre loge, lui écrivait-il, une autre personne que je croyais malade et que je ne désirais pas rencontrer à cause de vous, Madame. Comme il se doute que je vous aime, cela lui aurait semblé fort étrange peut-être de me voir me sauver en l'apercevant, car il aurait pu supposer que j'aurais agi autrement si je ne l'avais pas vu. J'ai donc pris le parti de rester jusqu'à la fin et de vous saluer devant lui. Je ne sais si j'ai bien fait, mais enfin j'ai fait pour le mieux. »

(1) Rôle de Marie Dorval dans *Angelo* (1835).

Or, tout ce que le pauvre garçon obtint de Dorval, ce fut la faveur de faire son portrait. Et l'on voit bien qu'il aimait cette femme d'un amour idéal, car il l'a transfigurée dans cette charmante image, très recherchée des amateurs.

Quatre ans après, Célestin Nanteuil abandonnait définitivement l'eau-forte pour cultiver la lithographie. Là encore il montra qu'il ne craignait personne.

Parlant de cet art si méprisé de nos jours, Jean Gigoux nous dit dans ses *Causeries* :

« Comment n'a-t-on pas encore établi au Louvre une salle des chefs-d'œuvre de la lithographie? De quel immense intérêt ne serait-elle pas ?

« Les lithographies de Raffet, celles de Français d'après Rousseau, par exemple, ont dépassé les eaux-fortes de Ruysdaël et des anciens, j'ose le dire.

« Certes, il est impossible que ce bel art se perde entièrement, il est trop important pour les peintres : que n'était-il connu du temps de Raphaël, du Titien ou du Corrège, ou de Jean Van Eyck ! Ces beaux dessins sur pierre reproduisant l'œuvre de tous ces grands hommes seraient inestimables.

« Un des maîtres du genre, d'un talent charmant, fin et rare, qui marquait toutes ses compo-

sitions d'un coin exquis d'originalité, ce fut Célestin Nanteuil... »

L'éloge, certes, n'a rien d'exagéré. Il suffit pour en apprécier la justesse d'avoir feuilleté quelques albums de musique illustrés par Célestin. C'est là qu'il a dépensé le plus de talent et que son crayon gras si impressionnable a le mieux chanté, si j'ose dire, l'harmonieuse chanson du noir et du blanc. Car il avait toutes les qualités requises pour interpréter les sujets de romances, il avait l'imagination, la fantaisie, la grâce, le flou velouté, vaporeux, qui convient au genre. Ayant commencé à vingt ans par illustrer les airs romantiques d'Hippolyte Maupou (1), qui firent les délices de la place Royale et de la génération de 1830, Nanteuil finit à près de soixante par les mélodies d'Edouard Garnier, musicien nantais, dont la réputation, de son vivant, ne dépassa guère les limites de sa province (2).

Entre temps il composa des milliers de lithogra-

(1) Hippolyte Maupou, que Victor Hugo n'appelait que « le musicien », a mis en musique, de 1832 à 1841, date de sa mort, un certain nombre de poésies fameuses, notamment *Madrid*, d'Alfred de Musset, *Lénore*, de Gérard de Nerval, d'après la ballade de Burger, *les Deux Archers* et *Castibelza*, de Victor Hugo.

(2) Ces mélodies d'Edouard Garnier sont intitulées *Larmes et Sourires*. Célestin Nanteuil en a illustré six qui sont le dessin frontispice, *le Roi de la Fève*, *Tristesse*, *le Naufrage*, *Beppo et les Trois Compagnons* d'après Uhland. Ces six compositions sont admirables.

phies qui, toutes, portent le sceau de sa personnalité, le cachet de sa maîtrise. Qui n'a pas admiré, par exemple, sa lithographie de la rue de la Vieille-Lanterne où, certain jour de l'année 1855, on trouva pendu ce pauvre Gérard de Nerval ? Gustave Doré, qui aimait tant les effets de lune et le jeu de la lumière et des ombres, n'a jamais rien fait qui soit plus empoignant que la vue de cette ruelle étranglée dont les premiers plans sont plongés dans une obscurité sinistre et dont les dernières maisons sont éclairées par en haut d'un rayon sublunaire ?

Ce qui distingue Célestin Nanteuil de la plupart des lithographes de son époque, c'est la science de ses compositions, la couleur qu'il y répand, la poésie qui les enveloppe. On y sent l'âme d'un peintre — et peintre il était aussi, bien que sa peinture ne vaille pas à beaucoup près ses lithographies et ses eaux-fortes.

Le malheur de Nanteuil comme de tant d'autres fut de n'avoir jamais gagné assez d'argent avec son art pour assurer dignement le repos de ses derniers jours. On me dira peut-être que, lorsqu'il habitait Chatou ou le Bas-Meudon, il aurait pu se dispenser d'avoir canot ponté et de faire la fête. Sans doute, mais on ne peut tout de même pas vivre en ermite, quand on est joli garçon et que

vos œuvres vous ont fait une figure essentiellement parisienne.

Il avait cinquante-cinq ans, quand on lui offrit d'aller remplacer son ancien camarade Boulanger à la tête de l'École des Beaux-Arts de Dijon. A cet âge un artiste de sa valeur devrait pouvoir dormir sur ses lauriers ou ne travailler que pour son plaisir. Mais Nanteuil était alors presque oublié, la mode étant passée depuis longtemps de la lithographie, d'où il tirait le plus clair de ses revenus.

Il alla donc enseigner le dessin en Bourgogne. A peine était-il installé dans sa place que la guerre éclata. Quelque temps après Dijon fut occupé par les Prussiens et coupé *ipso facto* du reste de la France. Pendant plus de six mois, Nanteuil ne toucha pas à un crayon — ce qui ne lui était jamais arrivé. Il était si découragé qu'il avait des envies folles de mettre la clef sous la porte et de se sauver dans un coin, le plus loin possible. Il le pouvait d'autant mieux qu'on ne le payait plus et que, par surcroît, il était obligé de faire vivre à ses frais les petits employés de son École. Il rongea son frein et resta jusqu'au bout. Cela ne l'empêchait pas de songer à ses amis de Paris et au plus illustre d'entre eux, à Victor Hugo, qui n'était revenu d'exil que pour subir le Siège. « Si vous le voyez, écrivait-il à

un camarade, mettez ma main dans la sienne. »

Cependant les événements de l'Année terrible avaient fortement ébranlé sa santé. Trois ans, jour pour jour, après la chute de l'Empire, il mourut subitement à Marlotte dans la maison du peintre Abel Orry, où il avait l'habitude de passer ses vacances depuis qu'il était à Dijon.

J'ai visité l'été dernier cette petite maison de campagne, sous la conduite d'Aristide Marie, le distingué biographe de Célestin Nanteuil. Rien ne la distingue extérieurement de celles qui l'entourent, mais elle a un passé historique et des souvenirs précieux. Elle a été bâtie, sur les ruines d'une ancienne abbaye dont la cave, située dans le jardin actuel, présente l'aspect d'une crypte ogivale. On y descend par un large escalier de pierre et elle s'appuie au milieu sur des piliers massifs admirablement conservés. — Au rez-de-chaussée de la maison moderne, dans la salle à manger, s'élève une belle cheminée en faïence polychrome de la Renaissance italienne, près de laquelle, un soir qu'il causait avec Abel Orry, Célestin Nanteuil tomba foudroyé. Il y a même encore au-dessus de la cheminée une peinture de Nanteuil qui est un spécimen assez agréable de sa dernière manière. Le sujet en est tout païen et lui fut inspiré sans doute par la forêt

de Fontainebleau. Il représente une Dryade voluptueusement renversée aux pieds d'un faune qui lui sourit. Cette allégorie sylvestre ne manque pas de valeur, mais je la donnerais volontiers, avec quelques autres études du même genre, pour le tableau de *l'Ermitage* que possède Aristide Marie et que Célestin Nanteuil exposa au Salon de 1840. Outre qu'elle est d'une touche vigoureuse et chaude, cette toile plus haute que large offre cette particularité que l'artiste s'est peint sous les traits du jeune Napolitain qui fume nonchalamment sa pipe à l'ombre d'un arbre, en regardant une belle fille assise en face de lui, les bras chargés de fleurs. C'est une des meilleures choses de Nanteuil et, comme on le voit, des plus intéressantes pour son iconographie.

A présent que j'ai fini d'analyser sa vie, ne me demandez pas où est sa tombe, j'ai honte de l'abandon dans lequel elle est laissée. Si jamais vous passez par le village de Bourron, qui fut si cher à Alfred et à Paul de Musset, voire à Aimée d'Alton, leur amie commune, allez au cimetière et cherchez-y la sépulture de Nanteuil. Vous la trouverez avec peine enfouie sous les rameaux retombants d'un vigoureux sophora. On ne s'est pas mis en frais pour elle. Elle est surmontée d'une modeste plaque de marbre blanc sur laquelle on lit cette épitaphe:

CÉLESTIN NANTEUIL

NÉ A ROME EN 1813
MORT A MARLOTTE
LE 4 SEPTEMBRE 1873

Lamartine avait raison de dire que l'oubli est le second linceul des morts. Une chose pourtant peut consoler les amis de Nanteuil, c'est que son nom est impérissable.

CHAPITRE VIII

CHARLET

Ce que Delacroix pensait de Charlet. — Souvenirs d'Auguste Barbier à ce propos. — Baudelaire n'aimait pas Charlet. — Un mot de Mme Victor Hugo sur l'auteur des *Fleurs du Mal*. — Sur une gravure de Charlet. — Une anecdocte contée par le fils de Paul Huet. — L'enfance et la jeunesse de Charlet. — La défense de la Barrière de Clichy en 1814. — Charlet y fait le coup de feu. — Il entre dans l'atelier de Gros. — Ses premières lithographies. — Charlet chez Victor Hugo. — Une lettre de Charlet pendant la bataille d'*Hernani*. — Son amitié avec David d'Angers. — Il sollicite et obtient l'emploi de professeur de dessin à l'École polytechnique. — Une lettre de Charlet à David d'Angers. — Son esprit et ses opinions politiques. — La révolution de 1830 le sépare de David d'Angers. — Sa maladie les rapproche. — Jean Gigoux fait le portrait de Charlet mourant. — Belle conduite de David après sa mort. — L'art et la politique.

Delacroix avait la plus grande admiration pour Charlet. Un jour que le poète des *Iambes* demandait au peintre de *la Barque du Dante* et du *Massacre de Scio* pourquoi, au lieu de se cantonner

dans le moyen âge et l'Orient, il n'avait pas entrepris de peindre les batailles de l'Empire, Delacroix lui répondit qu'il y avait bien pensé, mais qu'il aurait toujours été vaincu par Charlet.

— Mais Charlet, dit Barbier, n'est qu'un dessinateur !

— Ah ! s'écria Delacroix en secouant la tête, un dessinateur de troupiers plein de grandeur et de naïveté qui vaut un peintre (1).

Ce n'était pas l'avis de Baudelaire, qui le traitait dédaigneusement de « fabricant de niaiseries nationales », de « commerçant patenté de proverbes politiques » (2), mais, comme l'écrivait un jour Mme Victor Hugo, à qui il ne plaisait que « modérément malgré son esprit, parce qu'il manquait de naturel » : « Baudelaire affichait sur toutes choses des opinions insolites à coup de paradoxes (3). »

Le temps a donné raison à Delacroix. Charlet occupe aujourd'hui dans la considération publique

(1) Auguste Barbier, *Souvenirs personnels*, p. 251. Delacroix aurait pu tout aussi bien lui dire : « Vous n'avez donc jamais vu ses tableaux ! » Et le fait est que dans le nombre il y en a quelques-uns qui sont des chefs-d'œuvre, son *Episode de la Campagne de Russie*, entre autres, qui est au musée de Lyon et qu'exaltait Alfred de Musset dans son salon de 1836.

(2) *Curiosités esthétiques*, p. 395.

(3) Lettre inédite à sa sœur, datée de Bruxelles, 14 mai 1865, communiquée par M. Lefèvre-Vacquerie.

la place d'honneur qu'il lui promettait, en 1862, dans un article retentissant (1).

Nous avons vu plus haut que Paul Huet partageait de longue date l'admiration de Delacroix pour Charlet. Son fils me racontait naguère à ce propos une anecdote que je me reprocherais de ne pas reproduire ici, tant elle est suggestive.

Un jour, c'était le 29 mars 1863, Delacroix, étant venu voir Paul Huet à son atelier de la rue d'Assas, avisa dans un coin un carton qui était ouvert. Il se dirige vers ce carton et en tire une gravure de Charlet : *la Garde meurt et ne se rend pas*.

— Voilà un chef-d'œuvre ! s'écrie-t-il. Pour moi, je mets cela à côté de Raphaël, de Rubens, de tout ce qu'on voudra. Est-ce que vous avez une collection suivie?

— Non, dit Huet, mais j'aime beaucoup les œuvres de Charlet. J'ai trouvé celle-ci récemment, je l'ai achetée parce que c'est un souvenir. Je la voyais sur les boulevards en sortant du collège. Je ne connaissais rien, mais j'étais passionné pour ces lithographies ; c'est à elles que je dois ma vocation de peintre.

— Ah ! fit Delacroix, je ne savais pas ce détail,

(1) *Revue des Deux Mondes* du 1er janvier.

mais ce que je sais bien, c'est que moi aussi je courais après ces estampes ; il est vrai que, ayant quelques années de plus que vous, je les ai toutes vues paraître. J'avais traité ce même sujet. C'était un cavalier démonté qui avait le pied sur son cheval mort et qui refusait de se rendre... Oh ! c'était bien mauvais, mais le motif aurait prêté. Je publiais ces dessins pour vivre, j'en tirais quelque argent. J'ai bien fait, sans l'avoir jamais vu, le portrait de la femme d'un ambassadeur turc, alors à Paris, ainsi que M... sans l'avoir vu davantage. Je l'avais fait ressembler sans le vouloir à Guérin. Tout cela a paru deux ans avant les lithographies de Charlet, qui sont de 1822 (1). Aujourd'hui, les jeunes gens ne veulent plus entendre parler de Charlet, on n'en veut plus. C'est pourtant un homme d'un grand génie, pas deux têtes dans toute son œuvre qui se ressemblent.

Comment donc se fait-il qu'on ne lui ait pas rendu de son vivant la justice qui lui était due ? Cela tenait à plusieurs raisons que je vais dire. D'abord le grand public, tout cocardier qu'il était sous la Restauration et la monarchie de Juillet, était incapable d'appré-

(1) Non, elles remontent à l'année 1817. Cf. le catalogue de La Combe.

cier le mérite de ses compositions militaires (1). Et puis Charlet s'était fait de nombreux ennemis parmi les artistes avec son esprit de blague et ses mots à l'emporte-pièce. Car il avait au plus haut degré l'esprit parisien, j'allais dire faubourien. Né à Paris l'année même de la fondation de la première République, ayant perdu son père au berceau, il avait été élevé par sa mère dans le culte de Napoléon, à la mort duquel elle n'avait jamais voulu croire. Aussi, en 1814, prit-il une part active à la défense de Paris, contre les alliés. On connaît le tableau d'Horace Vernet représentant l'*Attaque de la barrière de Clichy*. Eh bien, le grand garçon à la figure si jeune qui amorce son fusil, au fond, avec le calme d'un vieux soldat, c'est Charlet. Cet épisode de sa vingtième année détermina sa vocation. Le gouvernement de Louis XVIII l'ayant chassé, pour le punir, du modeste emploi qu'il occupait dans une mairie, il essaya de tirer parti de son goût pour le dessin et se mit à donner des leçons pour vivre. Puis, en 1817, il entra à l'atelier de Gros qui lui prédit son avenir : ses premières lithographies datent en effet de cette époque. Il avait reçu le don d'imaginer et d'exécuter qui fait les grands artis-

(1) Nous venons de voir ce qu'en pensait Baudelaire. Aloysius Bertrand et beaucoup d'autres les regardaient comme des « bambochades ».

tes. Et même, comme l'observait Delacroix, il avait cela de remarquable qu'au lieu de tâtonner, de se chercher comme les trois quarts des élèves, il révéla tout de suite sa maîtrise. N'est-ce pas Gros qui, voyant son *Aumône*, dit tout haut qu'il voudrait avoir fait cela ?

Quelques années après, il se liait avec David d'Angers et les Devéria qui l'entraînèrent chez Victor Hugo. Ce fut alors le boute-en-train de toutes les parties de plaisir et de toutes les fêtes. A la première représentation d'*Hernani*, son atelier donna avec un ensemble admirable. Mme Victor Hugo a même publié, dans le compte rendu de cette représentation, une lettre de lui qui est bien amusante.

Il écrivait au jeune vainqueur :

« Quatre de mes janissaires m'offrent leurs bras, je les dépose à vos pieds et vous demande pour eux quatre places pour ce soir, s'il n'est pas trop tard, ou pour mercredi, s'il n'y a plus de billets disponibles.

« Je vous garantis mes hommes. Ils sont gens à couper les têtes pour avoir les perruques. Quant à moi, je les encourage à persister dans ces nobles sentiments et je ne les laisse pas partir sans leur donner ma bénédiction paternelle.

« Ils s'agenouillent, j'étends les mains et je leur dis : « A moi, gens de bien, et que Dieu vous soit en aide : la cause est bonne, faites votre devoir. » Ils se relèvent et j'ai toujours soin d'ajouter : « Ah ! ça, mes enfants, soignons Victor Hugo, car Dieu est bon garçon, mais il a tant d'occupation que notre ami doit compter sur nous avant tout. Allez, soyez dignes de ceux que vous servez. *Amen.*

« Votre dévoué de cœur et d'âme

« CHARLET. »

Lundi soir.

Tout le Charlet frondeur est dans cette lettre enthousiaste, il n'y manque que quelques coups de boutoir personnels contre les perruques, mais nous ne perdons rien pour attendre. Tout à l'heure nous le verrons se répandre en invectives plus spirituelles que méchantes contre les Grecs et les Romains de l'École, à propos d'un monsieur Dulong, fils de son père, qui, non content d'avoir obtenu par la protection d'Arago l'emploi de professeur de dessin aux Ponts et Chaussées, briguait encore, en concurrence avec lui, Charlet, le poste de professeur de dessin à l'École polytechnique. Vous savez bien qu'il y a des fils à papa sous tous les régimes, et

que les Dulong, les Dupont, les Durand ont toujours eu le pas dans les Académies sur ceux qui ont le malheur de n'être que les fils de leurs œuvres.

Et donc Charlet, qui avait, malgré son génie, toutes les peines du monde à vivre, demanda à David d'Angers, son vieux camarade, de l'aider à emporter cette situation qui, en cas de succès, devait lui rapporter quinze cents francs par an !

Voici sa lettre :

« Paris, 8 août 1838.

« Quoique tu me regardes comme le dernier des citoyens français, ou plutôt que tu ne me regardes plus, ce qui ne me regarde pas, attendu que je n'enregistre pas ces puérilités de la vie humaine, j'ose encore lever mon front d'esclave vers toi, parce que je sais que tu es bon dans le fond, et que j'ai toujours eu pour ton talent une haute estime. Car, Dieu merci, ce n'est pas pour te le reprocher, mais j'ai osé braver la fureur des Atrides et me prendre aux crins avec le dernier des Epaminondas, pour défendre ton *Philopœmen*, que ces hauts titrés regardent comme un crapaud du faubourg des Allumettes. J'ai beau leur crier : « Mais au moins il est vivant, mais ce n'est pas un mannequin d'Agamemnon, mais voyez ce dos, ces bras, cette poitrine,

mais cela est une magnifique étude, cela palpite, c'est de la vie enfin, la vie ! ce principe premier de toute chose... » Enfin je me suis fait traiter de faiseur de bonshommes et d'ignobilité d'homme ne comprenant pas le beau, d'âme sans élévation. Mais comme je le dis plus haut, je n'enregistre pas ces puérilités.

« Mais ce n'est pas de tout ceci qu'il s'agit. Dépose un instant ton faisceau consulaire et veuille m'écouter, car dans ta poitrine de fer un cœur d'honnête homme doit encore battre avec chaleur. Voici ce qui m'amène. L'Institut va être appelé à ajouter un candidat de son choix à côté de celui proposé par l'École polytechnique ; je me suis mis sur les rangs. Du côté de l'École un candidat prétend avoir toutes les voix. C'est M. Dulong fils, qui n'a que le titre de fils de Dulong, reconnaissant sa profonde impuissance, mais qui dit : « Je suis le fils de Dulong. » Moi j'ose dire que cette exploitation de l'hérédité, dans ce cas, est encore plus ridicule que celle de la Chambre des pairs, ajoutant à cela que M. Dulong, parce qu'il s'appelle Dulong, vient, sous l'influence de M. Arago, d'être nommé professeur de dessin aux Ponts et Chaussées (2.000 francs). Or, il ne se contente pas de cela, et veut encore, en exploitant l'ombre de son père, se faire nommer à l'École polytechnique.

« L'Institut peut joindre un nom, mais, de ce côté, Langlois, digne et honorable Atride (fils d'Io et du centaure Chiron), s'empresse de se mettre sur les rangs, et je ne doute pas qu'il n'ait l'avantage sur moi, parce qu'il est de l'Institut.

« Pourtant, une réflexion fort sage et fort juste peut être faite. Depuis nombre d'années le cours de dessin de l'École ne produit rien ; les maîtres y viennent faire leurs factions, puis les élèves dorment dans le poste à l'ombre et sous la protection d'Agamemnon, d'Ajax et de Patrocle. M. Arago et quelques hommes supérieurs ont reconnu la profonde nullité de ce cours, et voudraient *lui* redonner de la vie ; ils ont pensé que j'étais leur homme ; moi, je ne recule pas, je pense aussi pouvoir y rendre service, et cela avec désintéressement, car on a 1.500 fr. de traitement.

« Voici ce qui me fait penser que je puis être une spécialité en cette circonstance, c'est que ces jeunes gens ne sont pas destinés à la peinture et à la sculpture. Il ne leur faut que des choses nourrissantes pour leur avenir. Les trois quarts sont pour le génie militaire et l'artillerie, donc il faut qu'ils soient en état de rapporter des matériaux pour l'histoire militaire du pays. Il leur faut quelqu'un qui leur apprenne à poser vigoureusement un homme

sur ses pieds et à ne pas chercher les Grecs quand on leur demandera un Turc. Un homme qui traite avec quelque rapidité et une figure et un bout de paysage, qui, enfin, sans leur faire mépriser le père Laocoon, leur dise : « C'est beau, c'est très beau, mais faites ce qui remue autour de vous, car nous devons nous transmettre tels que nous sommes à nos descendants, pour qu'ils ne nous représentent pas en Romains, avec des perruques à 36 marteaux. »

« Tu me comprendras, j'en suis certain, car je crois être un peu dans ton sentiment comme art, et quoique tu me regardes comme le plus abruti des esclaves, je suis certain que tu parleras en mon sens avec tes amis, si tu en as, car, vois-tu, dans ce monde, les amis sont comme les fiacres, on ne les trouve que quand il fait beau. Et moi je les compare à ces billets donnés à des amis, et sur lesquels l'auteur compte ; mais vienne l'orage du parterre, mes gaillards sont les premiers à dire que l'auteur est un brave garçon, mais que c'est détestable, et ils sifflent des premiers pour ne pas avoir l'air d'être des billets donnés. Si je n'avais entendu des hommes estimables dire : « Je suis l'ami de David, c'est un homme de talent, mais ce *Philopœmen*, ha! dame! hô! hé... Voyez les antiques... il y a bien du talent... certainement... Oui ! mais

c'est détestable!... comme goût... » je ne te ferais pas ces réflexions d'une harmonieuse philosophie.

« Donc, il faut souvent préférer certains ennemis à certains amis. C'est ce qui me fit venir à toi, quoique tu sois mon ennemi. Je ne te demande pas ta voix sans réflexion, tu jugeras. Continue à ne pas me regarder puisque cela t'arrange et que cela m'est indifférent. Le temps est plus fort que toi, je le laisse faire. Ne me réponds pas, parce que tu ne dois pas me répondre. Fais ce que te dictera ta conscience que seulement j'ai voulu éclairer pour te mettre à même de juger.

« Prends la présente en bonne part et parfaite cordialité, fais encore *Philopœmen* et tu pourras compter sur ton ennemi intime.

« Adieu,

« CHARLET (1). »

Inutile de dire que David fit le nécessaire dans la circonstance, et que cette fois Charlet l'emporta sur Dulong. Mais pourquoi donc le statuaire battait-il froid au dessinateur, tout en lui gardant son estime et son amitié? J'ai honte de le dire, mais la politique n'en fait jamais d'autres. Jusqu'en 1830, David et Charlet étaient unis comme les doigts de

(1) Henry Jouin, *David d'Angers et ses relations littéraires.*

la main. Non seulement ils avaient beaucoup de goûts communs, mais ils étaient encore de la même opinion. La révolution de Juillet mit un fossé entre eux. David resta ce qu'il était la veille, républicain ardent et démocrate. Charlet accentua ses sentiments napoléoniens. Vous me direz qu'il n'y avait pas là de quoi se tourner le dos. C'est également mon avis. Mais David d'Angers, qui était la bonté même au privé, était intraitable et irréductible sur le terrain politique. N'empêche qu'il souffrit cruellement d'une situation qui le privait de voir Charlet. Lui-même l'a dit dans son journal, et nous pouvons l'en croire sur parole, puisque, au mois d'octobre 1843, Charlet étant tombé gravement malade, David fit taire ses petites rancunes et alla le visiter. Le plus heureux des deux dans cette circonstance fut encore le malade. Charlet fut si touché de la visite de David qu'il l'en remercia quelques jours après par la lettre suivante :

« Paris, ce samedi 21 octobre 1843.

« La peste a quelquefois son bon côté ; ici c'est la fièvre, je la remercie donc de m'avoir procuré l'occasion de te serrer la main. Il y a, vois-tu, des hommes qui ne doivent pas être mal ensemble et qui ne le peuvent pas, parce qu'ils donneraient trop

beau jeu aux misérables saltimbanques qui exploitent notre pauvre pays. Il faut que tout ce qui a quelque valeur, quelqu'influence, se serre et prenne part au combat moral qui se livre aujourd'hui pour arrêter le flot corrompu. Nous marchons à une grande crise. Je ne sais si elle est éloignée, mais les nuages se forment et se massent. Je sens et je vois !

« Je suis très sensible et très touché de ton bon souvenir de vieille camaraderie. Tu as agi en homme d'esprit et de cœur. Tu peux compter sur un retour bien loyal et bien sincère. Quoique éloigné, la haute estime que je professe pour ton talent m'a toujours tenu dans les rangs de tes amis et admirateurs, qui sont nombreux ; mais, tu le sais, on a ses ennemis, et ta haute position excite l'envie, mais les ennemis et les envieux sont nécessaires comme la bile.

« Je vais bien, l'appétit *elle est bonne*, mais la jambe *y va mal* : le couturier est affaibli.

« N'étant pas trop en état d'aller te voir, tu m'excuseras et ne me taxeras pas d'indifférence.

« Bonjour et bonne amitié.

« CHARLET (1). »

Hélas! *le couturier*, comme il s'appelait, ne se

(1) Henry Jouin, *David d'Angers et ses relations littéraires.*

releva que pour retomber. Deux ans après, David écrivait à Jean Gigoux :

« Mercredi soir [24] décembre 1845.

« Si vous voulez, cher ami, dessiner la tête d'un homme de génie, venez me prendre demain matin à onze heures. Nous irons chez Charlet, qui sera très content de vous recevoir.

« Apportez vos affaires pour commencer de suite.

« Tout à vous de cœur,

« DAVID (1). »

Il était temps : cinq jours plus tard, à la place d'un mourant, Gigoux n'aurait pu que portraiturer un mort. En effet, voici la lettre que le 29 décembre lui adressait David :

« Cher ami,

« Charlet vient de mourir ; il laisse une femme digne du plus grand intérêt, et par les nobles qualités qui la distinguent et par sa triste position, car elle reste seule, chargée de deux enfants, dont l'éducation est loin d'être terminée.

« La dernière fois que nous nous sommes vus, je vous ai dit combien j'étais heureux des bonnes dispositions qu'avait témoignées M. Cavé à l'égard de

(1) Henry Jouin, *David d'Angers et ses relations littéraires.*

Mme Charlet, si elle venait à perdre son mari. L'instant de réaliser cette généreuse promesse est arrivé. La France entière applaudira à un acte de justice, qui honorera la mémoire d'un homme dont elle s'enorgueillit à si juste titre. Charlet est mort aujourd'hui à cinq heures de l'après-midi; il avait travaillé une partie de la nuit à un *Napoléon à cheval* d'un dessin extrêmement remarquable. Les arts ont fait en lui une perte irréparable, car nul comme Charlet n'a su imprimer ce cachet vivant et héroïque d'une armée qui a étonné le monde entier et dont les gigantesques travaux paraîtront peut-être fabuleux à l'avenir.

« Je m'adresse d'abord à vous, cher ami, parce que je vois combien vous prenez avec cœur toutes les occasions d'une bonne et utile action, et que si vous pouvez appuyer ma recommandation auprès de M. Cavé, vous vous empresserez de le faire.

« Votre bien dévoué de tout cœur,

« DAVID D'ANGERS (1). »

Et dire qu'il s'est trouvé des gens pour mettre en doute la générosité, la grandeur d'âme de David! J'espère que cet épisode, s'ajoutant à celui de la mort d'Aloysius Bertrand, les édifiera pleine-

(1) Henry Jouin, *David d'Angers et ses relations littéraires.*

ment sur ce point. Il ne faut pas que la politique nous aveugle jusqu'à nous empêcher de rendre justice à ceux qu'elle a tués. C'est déjà trop que David se soit cru obligé de lui donner sa vie. S'il est beau de mourir pour ses convictions politiques, je suis de ceux qui regrettent que des artistes de cette valeur se jettent tête baissée dans la mêlée des partis. Ils devraient laisser l'agora aux gens du métier et se contenter d'exalter l'opinion, dans le sens de leurs idées par des œuvres fortes. A cet égard, et sous les réserves que comporte leur indifférence par trop absolue, je conçois parfaitement que Musset se soit désintéressé des affaires publiques, et que Théophile Gautier ait dit un jour :

Comme Gœthe sur son divan
A Weimar s'isolait des choses,
Et d'Hafiz effeuillait les roses,

Sans prendre garde à l'ouragan
Qui fouettait mes vitres fermées,
Moi, j'ai fait *Emaux et Camées*.

CHAPITRE IX

LA DERNIÈRE ÉTAPE

LE MARIAGE DE VICTOR PAVIE

Victor Pavie après 1830. — Il abandonne la carrière d'avocat pour diriger l'imprimerie de son père. — Son mariage en 1835. — Lettres de Sainte-Beuve et de Mme Victor Hugo à ce sujet. — Leur voyage à Angers. — D'Angers à Saint-Melaine. — Le château en ruines des Ponts-de-Cé. — La fiancée de Victor Pavie. — La signature du contrat. — La messe de mariage dans la petite église de Saint-Melaine. — Un repas de Gargantua. — Sainte-Beuve, Mme Victor Hugo, son père et Léopoldine descendent la Loire jusqu'à Nantes. En passant devant Liré, Sainte-Beuve déclame le sonnet fameux de Joachim du Bellay. — L'incident de la Seilleraye. — Pour Raspail. — Mme Victor Hugo visite avec Sainte-Beuve ses tantes Trébuchet au couvent. — Le retour des noces de Pavie. — Un dîner aux Rangeardières. — Sainte-Beuve y lit une épithalame. — Le départ d'Angers. — Sainte-Beuve quitte Mme Victor Hugo à Tours. — Ses derniers beaux jours. — Mme Victor Hugo rompt avec lui deux ans après. — Conséquences de cette rupture.

C'est ici la dernière étape.

Après avoir fait son droit à Paris et plaidé comme stagiaire dans deux ou trois affaires assez

épineuses, Victor Pavie avait jeté sa robe aux orties et était entré en apprentissage chez Jules Didot, pour être plus apte à diriger l'imprimerie de son père à Angers.

Ce coup de tête réfléchi peut paraître étrange, étant donnés les goûts littéraires de Pavie et ses relations étroites avec les poètes du Cénacle. On en sera moins surpris, quand on saura que le rêve de son père avait toujours été de lui passer son imprimerie, et que depuis la révolution de Juillet le pavé de Paris brûlait les pieds au jeune avocat.

Cette révolution, en effet, sans ébranler sa foi légitimiste, avait ruiné ses espérances, et la dispersion du Cénacle avait achevé de le désorienter. Non seulement il ne voyait plus que de loin en loin Victor Hugo, depuis qu'il habitait aux Champs-Elysées, mais Sainte-Beuve lui-même, vers qui il se sentait attiré envers et contre tout, était devenu invisible et traversait une crise intérieure où son esprit désemparé ne savait où jeter l'ancre.

« J'ai enfin mis dimanche la main sur Sainte-Beuve, et nous avons dîné ensemble, écrivait Pavie à son père, le 28 décembre 1830. Il est d'une tristesse navrante ; il m'a conté des choses qui m'ont fait bien de la peine. Il flotte entre le saint-simonisme et le catholicisme et finira par endosser l'une

ou l'autre de ces deux soutanes. Malheureusement il n'y a guère d'équilibre pour lui au milieu de ces deux chances (1). »

Victor Pavie se trompait : Sainte-Beuve ne devait endosser aucune soutane. Ce qu'on prenait, dans les deux camps, pour un essai loyal de sa part et pour une tentative sérieuse de conversion, n'était chez lui que pure curiosité d'esprit et désir de s'instruire. Au plus fort de sa liaison avec Lamennais, quand il suivait les conférences de Juilly et que *l'Avenir* était sur le point de suspendre sa publication, il mandait à Victor Pavie :

« M. de Lamennais part pour Rome avec Lacordaire et Montalembert pour tâcher que le Pape s'explique, et pouvoir reprendre ensuite. Il est admirable de résolution et de résignation à la fois. Il voulait m'emmener avec lui. Hélas ! pourquoi ? Rome n'est plus dans Rome, et je ne m'écrierai jamais : *Italiam* (2) ! »

Il semble après cela que Victor Pavie ne pouvait guère se faire d'illusions sur le catholicisme de Sainte-Beuve. Il n'en continua pas moins de correspondre régulièrement avec lui, quand il se fut installé imprimeur à Angers. Et pourquoi non ?

(1) André Pavie, *Médaillons romantiques*, p. 143.
(2) *Id.*

Outre que Sainte-Beuve admira toujours chez Pavie l'esprit chrétien que lui n'eut jamais qu'en apparence, il éprouva toute sa vie le besoin de s'épancher dans le sein d'un ami. Durant ses premières années de Paris, alors qu'il n'y connaissait presque personne, son confident le plus intime fut l'abbé Barbe, son ancien condisciple de Boulogne-sur-Mer. Ensuite ce furent M. et Mme Victor Hugo ; puis Victor Pavie, et après Pavie, M. et Mme Juste Olivier. Pavie, naturellement, fut très flatté de jouer ce rôle de confident, mais comme une confidence en amène généralement une autre, Sainte-Beuve finit par le confesser à son tour. On sait qu'il excellait dans cet emploi de confesseur. Pendant dix ans et plus il ne se passa rien d'intéressant dans leur vie, qu'ils n'en fussent aussitôt informés de part et d'autre. Le jour donc où Sainte-Beuve apprit le mariage de Pavie, il en ressentit presque autant de joie que s'il se fût agi du sien. Il lui écrivait au mois de juin 1835 :

« Mon cher Pavie,

« J'ai reçu votre bonne et aimable lettre qui me fait part du grand événement. J'en suis heureux, et de tous les côtés il me revient par vos amis d'ici et d'Angers, que la personne est digne de vous et

de votre âme si ardente et si ingénue. En avez-vous fait part à Mme Hugo? Est-ce pour bientôt la célébration? Ne viendrez-vous pas à Paris après les premiers jours? Ne vous verrons-nous pas tout à l'entrée de cette nouvelle phase de votre destinée? Car le mariage qui n'est pour la plupart des mondains qu'un arrangement, important toujours, mais non acte solennel, unique et profond, sera pour vous une transformation tout entière, une ère de renouvellement. Je voudrais bien aller vous voir un de ces mois-ci; mais si je ne quitte Paris par un coup de tête, je ne le quitterai pas du tout. Aujourd'hui, par exemple, je serais en train d'aller, de passer quinze jours aux champs, à la course. J'étudie assez, mais ne compose pas pour le moment, et suis par conséquent médiocrement content de moi-même. Le plus grand plaisir pour quiconque est un peu artiste, c'est la fertilité et la fréquence de la création, le moment où la mère délivrée prend dans ses bras l'enfant et le baise et le trouve beau.

« L'état de mon âme, sans être malheureux, est fort vague, — loin du rocher, à la merci de chaque flot, selon le rayon ou la pluie qui se succèdent, l'éternelle et fatale mobilité qui se perpétue sous l'âge déjà mûr, qui se joue en oscillant (comme ces

reflets dérisoires que les enfants jettent aux passants) sur un front déjà chauve. Hugo achève un volume de vers (1), mais je ne sais quand il paraîtra. Lamennais écrit sa brochure politique à la Chesnaye (2) et Mme Dudevant son roman dans je ne sais quel chalet. Quand ils étaient réunis il y a eu de fréquents contrastes, et le bons sens et le tact n'en a sauvé aucun; chacun a commis toutes fautes à l'étourdie, et Janin n'aurait pas composé un article fantastique plus piquant sur les rencontres d'une soirée à Paris en 1835, que ce qui a eu lieu réellement... (3). »

De cette lettre, qui finit par un commérage, la seule chose à retenir est celle-ci : « *En avez-vous fait part à Mme Hugo?* C'est la seule, en effet, qui intéressât Sainte-Beuve. De la réponse de Mme Hugo dépendait la sienne, et il va sans dire qu'il faisait des vœux pour qu'elle acceptât l'invitation de Pavie. Il ne tarda pas, d'ailleurs, à être fixé sur ce point. Quelques jours après, Victor Pavie recevait de Mme Hugo la lettre suivante :

« Paris, 25 juin.

« Cher Monsieur Pavie, je suis bien heureuse

(1) *Les Chants du Crépuscule.*
(2) *Affaires de Rome* (1836).
(3) *Victor Pavie, sa jeunesse, ses relations littéraires.*

et nous sommes bien heureux de votre joie. Félicitez votre fiancée, car s'il y a du bonheur en ce monde, ce doit être près de vous et dans votre famille. Le mariage, cher Monsieur, est la plus belle, la plus douce et la plus noble des choses qui soit, lorsque l'on s'aime et que les époux ont vécu dans les croyances chrétiennes. Au point où j'en suis, Monsieur, je suis convaincue qu'il n'y a point de sûreté sans cette foi. C'est parce que je connais votre âme, que je vous en fais mon compliment bien sincère, je l'adresse aussi à votre père à qui vous devez votre avenir.

« Croyez que je serais bien joyeuse d'assister à vos noces. Je ne vous dis ni oui ni non ; mon cœur dit oui, soyez-en sûr, et surtout, cher Monsieur, que votre pensée dans tous les cas soit que, le jour de votre mariage, nul être au monde n'assiste plus que moi à ce grand sacrement et ne prie Dieu plus que votre vieille amie, pour qu'il répande sur vous toutes ses bénédictions (1). »

Si Mme Victor Hugo ne disait ni oui ni non, c'est qu'elle craignait de rencontrer une certaine résistance du côté de son mari. On sait qu'à cette époque il était brouillé à mort avec Sainte-Beuve. Il ne tenait donc pas à le retrouver aux noces de

(1) *Victor Pavie, sa jeunesse et ses relations littéraires.*

Pavie. Y envoyer sa femme, c'était une solution qu'il n'aurait certainement pas envisagée quatre ans auparavant, lorsqu'il était jaloux comme un tigre de l'amour que Sainte-Beuve avait pour elle. Mais, en 1835, par suite de l'irruption dans sa vie d'une princesse de théâtre, ce sentiment violent s'était changé par degrés en une aimable indifférence, et tout ce qu'il demandait à sa femme c'était de ne pas se compromettre publiquement avec Sainte-Beuve.

Il fut donc convenu qu'elle irait à Angers avec sa fille Léopoldine et que son père les accompagnerait. Quant à lui, il donnerait pour excuse à Pavie qu'il avait à faire répéter une pièce de théâtre, et il se réservait de profiter du voyage de sa femme pour aller se promener en Brie et en Champagne avec Juliette. De la sorte il y aurait du plaisir pour tout le monde.

« Soyez heureux, écrivait-il alors à Pavie, je voudrais aller vous embrasser en ce moment plus que jamais. J'envoie vers votre jeune femme ce que j'ai de plus doux, de meilleur, ma femme et ma fille, mes deux anges. Vous voyez que je vous aime. Je vous serre la main, je me mets aux pieds de votre Louise. Soyez heureux (1). »

(1) *Victor Pavie, sa jeunesse et ses relations littéraires.*

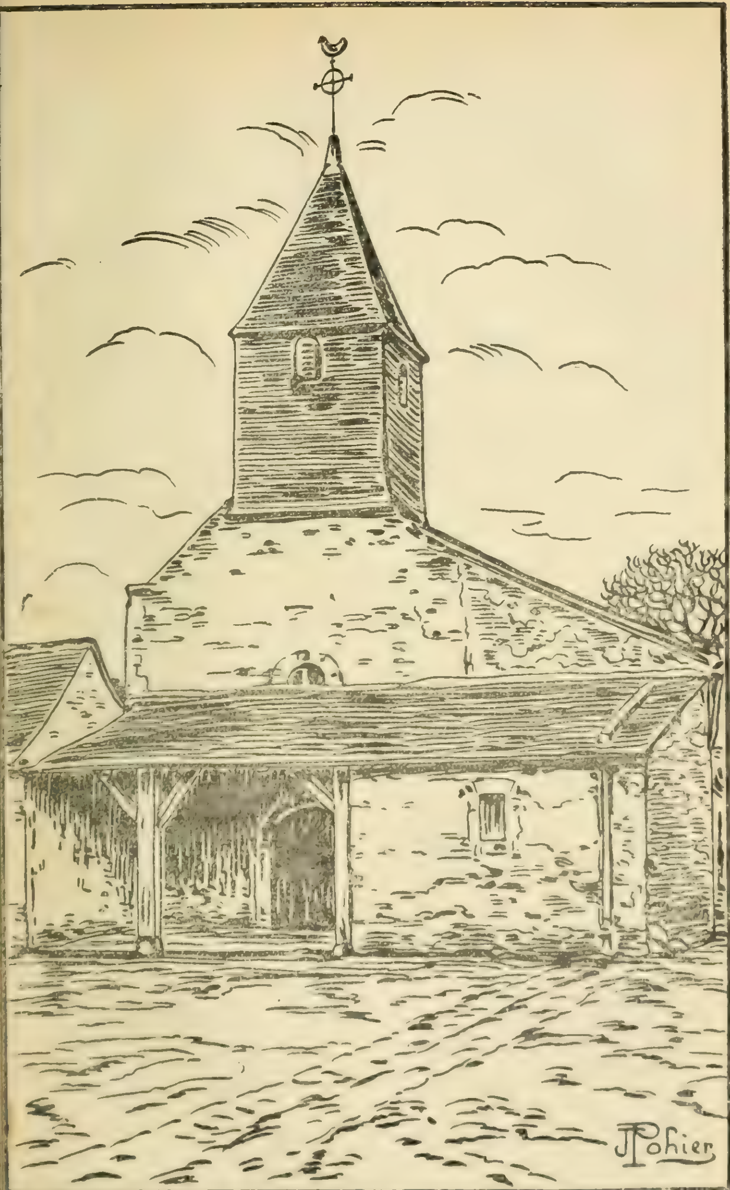
Le mariage de Pavie ayant été fixé au 28 juillet, Mme Victor Hugo, son père et sa fille arrivèrent à Angers le dimanche 26, par la diligence de Chartres et du Mans, et Sainte-Beuve en même temps qu'eux par la diligence de Tours. Ils étaient harassés de fatigue et couverts de poussière. La chaleur était telle que Mme Victor Hugo et Léopoldine n'avaient pu fermer l'œil de la nuit et n'avaient cessé de demander à boire tout le long de la route; c'est au point qu'ayant aperçu à un certain endroit des vaches qui revenaient du pâturage elles avaient fait arrêter la diligence pour avaler une pinte de lait. Mais il n'y a pas de si beau voyage qui n'ait ses petits désagréments.

Le lendemain, dans l'après-midi, des berlines transportèrent nos Parisiens à Saint-Melaine, au bruit des grelots et des fouets enrubannés des chevaux et des postillons.

Saint-Melaine est un petit bourg distant de trois lieues d'Angers. On y va par les Ponts-de-Cé, dont Victor Hugo avait voulu jadis acheter le château en ruines — ce qui fit sourire en passant son beau-père — et le pays est un des plus plantureux de la vallée de la Loire. C'est à Saint-Melaine que résidaient les parents de la future, et que devait être célébré le mariage civil et religieux.

Louise Vallée était une brune de taille moyenne qui, au dire de Victor Pavie, « abondait en son sexe », mais qui, d'après Pierre Foucher, père de Mme Victor Hugo, n'avait de saillant que de gros et beaux sourcils, ainsi que le nez (1) ». Beaucoup de charme, d'ailleurs, des manières agréables, un air modeste et, ce qui ne gâte rien, de l'esprit d'à-propos. Après lui avoir présenté leurs hommages, les hôtes de Pavie furent conduits à un petit manoir voisin, où des appartements leur avaient été préparés. Mme Victor Hugo était radieuse, et Sainte-Beuve d'une humeur charmante : il faisait des mots, il faisait des grâces, il parlait et souriait à tout le monde, et dans l'atmosphère de joie qui l'enveloppait, le pays d'Anjou, qu'il ne connaissait encore que par les vers de Joachim du Bellay et par ce que lui en avaient raconté Pavie et David d'Angers, lui semblait vraiment un pays de rêve. Ce fut bien autre chose le lendemain, quand, après la cérémonie du contrat et du mariage civil, où il signa comme tous les assistants, la noce se mit en marche processionnellement vers l'église. Cette église de village, rapiécée, décrépite, accroupie au bord du chemin, comme une petite vieille, dans

(1) Elle était fille de Louis-Victor Vallée, percepteur à Saint-Melaine, et de Honorée-Adélaïde Duroz. Ses parents possédaient une assez jolie fortune.



L'ÉGLISE DE SAINT-MÉLAINE
Dessin de Jacques Pohier.

son capot d'ardoises moussues, lui rappela telle église de la vallée de Chevreuse où naguère il était allé faire ses dévotions en souvenir de Port-Royal. Sans compter que la cérémonie religieuse fut d'une simplicité toute janséniste. Pas d'orgue, pas de chant, aucun air de violon ou de violoncelle, rien que la psalmodie monotone des prières de la messe, interrompue à l'épître par la bénédiction du prêtre qui s'étendit un peu longuement sur les devoirs des époux. Si Lamennais ou l'abbé Gerbet avaient pu voir Sainte-Beuve, ils auraient été édifiés par la gravité de son maintien. David d'Angers lui-même n'en revenait pas, car il va sans dire que le grand sculpteur était de la fête. Il aurait manqué quelque chose à son bonheur et à celui de Pavie s'il n'avait pu y prendre part.

La messe dite, on passa dans la sacristie, où chacun mit sa signature au bas de l'acte de mariage, et le cortège reprit bras dessus bras dessous le chemin de la maison des Vallée, où un déjeuner de quarante couverts fut servi sous une tente ornée de fleurs et de feuillages. Il était à peine fini que le dîner commença, dîner splendide et dont le menu aurait fait l'ébaudissement de Rabelais. Mme Victor Hugo n'avait jamais rien vu de pareil. Tout le temps du service, elle s'extasia devant l'énormité des sau-

mons et des brochets et devant la profusion des faisans et des perdreaux qui se succédaient sur la table. Mais cela n'était rien auprès du dessert et des vins. On aurait juré qu'on avait dévalisé tous les jardins et toutes les caves du pays. Aussi, à la fin du repas, plus d'un buveur solide eut-il mal à la tête. Heureusement, comme on dit là-bas, que le lit porte tout.

Le lendemain, suivant la coutume, on mangea à déjeuner les restes de la veille, qui seuls auraient pu contenter l'appétit de plusieurs Gargantuas. Et puis, les berlines et les chaises de poste qui avaient transporté les invités à Saint-Melaine les ramenèrent à Angers, où ils se séparèrent, en se donnant rendez-vous aux Rangeardières, maison de campagne de Pavie, pour le retour de noces fixé au 3 août.

Cet intervalle de quelques jours allait permettre à Mme Hugo, à son père et à Sainte-Beuve de descendre la Loire jusqu'à Nantes en bateau à vapeur. C'est un voyage magnifique, l'un des plus beaux, sans contredit, qu'on puisse faire sur les quatre grands fleuves de France, et je ne suis pas surpris que durant tout le parcours Mme Victor Hugo ait gardé le ton admiratif. En cela du moins elle montrait plus de goût que son mari, qui n'aimait

pas la Loire, à cause de son eau jaune et large, de ses rives plates et des peupliers qu'on voit partout.

« Le peuplier, écrivait-il en 1843, est le seul arbre qui soit bête. Il masque tous les horizons de la Loire. Le long de la rivière, dans les îles, au bord de la levée, au fond des lointains, on ne voit que peupliers. Il y a pour mon esprit je ne sais quel rapport intime, je ne sais quelle ineffable ressemblance entre un paysage composé de peupliers et une tragédie écrite en vers alexandrins. Le peuplier est, comme l'alexandrin, une des formes classiques de l'ennui (1). »

Il y a du vrai dans cette remarque. Mais si Victor Hugo, au lieu de voir la Loire, de la route et par la portière d'une diligence, l'avait remontée ou descendue en bateau, de Nantes à Angers ou d'Angers à Nantes, il aurait pu constater que le paysage est tout autre, que les peupliers en masse, s'ils manquent d'esprit, ne manquent pas de majesté, que dans la saison brûlante ils donnent une fraîcheur agréable aux vastes prairies qui forment, l'hiver, le second lit du fleuve, et que la vallée de la Loire a pour cadre des collines couronnées de moulins à vent, qui par endroits bondissent comme des

(1) *Alpes et Pyrénées*, p. 97.

montagnes. En tout cas, l'eau de la Loire n'est pas jaune de son naturel, elle est grise ou bleue, suivant les saisons, comme le ciel léger qu'elle réfléchit, et elle ne devient limoneuse qu'au temps des crues.

Mme Victor Hugo avait donc raison d'admirer les panoramas qui se déroulaient sous ses yeux. Quant à Sainte-Beuve, si impressionné qu'il fût par les grands spectacles de la nature, ils ne l'intéressaient, comme Lamartine, qu'autant qu'ils évoquaient à son esprit quelque belle figure littéraire. C'est ainsi qu'en passant devant le port d'Ancenis, où, soixante ans plus tard, je devais dresser la statue de Joachim du Bellay, le bourg de Liré, situé en face, lui remit en mémoire le délicieux sonnet du poète angevin sur son petit village; et il le redit à Mme Hugo qui, dans ce cadre merveilleux, le trouva plus beau que lorsqu'elle l'avait entendu pour la première fois, rue Notre-Dame-des-Champs.

Cet intermède poétique, en donnant une âme aux choses d'alentour, aurait encore embelli la seconde partie de leur voyage, si un incident héroï-comique n'était venu les importuner à une heure de Nantes. On se souvient peut-être que, le lendemain de l'attentat Fieschi, Raspail fut arrêté entre Cler-

mont-sur-Loire et Mauves (1). C'était justement dans ces jours-là. La gendarmerie de la région était sur pied, qui visitait toutes les voitures et tous les bateaux dans l'espoir d'y découvrir quelque complice. Or, le bateau qui portait Mme Hugo et Sainte-Beuve était à peine amarré au débarcadère de la Seilleraye qu'un gros de gendarmes l'envahit, demandant leurs passeports à tous les voyageurs. Il paraît que ceux des amis de Pavie n'étaient pas en règle. On les pria de descendre et on les retint sur la rive jusqu'à l'arrivée du maréchal des logis qui, après les avoir interrogés et pris des notes, leur déclara qu'ils étaient libres. « Ce qu'il y a de singulier, disait le père de Mme Hugo en racontant l'aventure à sa sœur (2), c'est que ce petit incident qui m'agitait faisait rire Didine (3) ! Cela lui rappelait les gendarmes qu'elle

(1) Raspail était parti de Paris, le jour même de l'attentat (28 juillet 1835) et se dirigeait sur Nantes où, tout malade qu'il était, il allait faire de la propagande démocratique, quand il fut arrêté, en vertu d'une dépêche télégraphique venue de Paris, par un commissaire de police nommé Le Normand, qu'il avait fait exclure de la Société des Droits de l'homme où il s'était glissé.

Ce Le Normand était-il apparenté à la famille maternelle de Victor Hugo ? La chose serait plaisante, et la rencontre curieuse. Toujours est-il que Raspail fut conduit à la prison d'Ancenis et ramené ensuite à Paris, où il arriva le 2 août, brisé par la fatigue et la maladie.

(2) *Victor Hugo intime*, par Alfred Asseline.

(3) Léopoldine Hugo.

avait vus dans Robert-Macaire. » Leur arrivée à Nantes en fut quelque peu retardée, mais ils s'en consolèrent en pensant qu'ils auraient très bien pu être conduits en prison, les menottes aux mains. La ville de Nantes réservait, d'ailleurs, à Mme Hugo plus d'une surprise agréable. Elle découvrit dans le couvent des Ursulines, où son père la conduisit, toute une nichée de tantes et de cousines à son mari, du côté des Trébuchet, et l'évêque de Nantes, « notre évêque », comme disait Pierre Foucher, leur fit les honneurs de son salon (1). Si bien que Sainte-Beuve, qui les accompagnait partout, en avait les larmes aux yeux.

— Et Victor, me demandera-t-on, que faisait-il pendant ce temps-là?

Victor voyageait, suivant le programme, avec Juliette Drouet, dans la Brie et la Champagne et, tout en se plaignant fort des auberges, il écrivait à sa femme des lettres très tendres où, après lui avoir recommandé de s'amuser, de penser à lui, de l'aimer, il lui disait pour finir : « Je souhaite à Pavie une femme comme toi, et après cela, qu'il remercie Dieu (2). »

Pavie n'aurait peut-être pas exprimé le même

(1) C'était Mgr de Guérines.
(2) *Victor Hugo intime.*

souhait, mais le père de Mme Hugo, qui connaissait la liaison de son gendre avec « la belle dame de la Porte-Saint-Martin », trouvait que sa fille devait être satisfaite, si elle avait de l'amour-propre. Et le fait est qu'Adèle paraissait aussi heureuse que possible. Comment, du reste, ne l'aurait-elle pas été de l'accueil qu'elle recevait partout? Sur le bateau qui les ramena à Angers, son nom se murmurait d'une oreille à l'autre, et un touriste qui revenait de Pornic rapportait que les baigneurs de l'endroit, apprenant que Mme Victor Hugo avait l'intention de s'y rendre en promenade, s'étaient proposé d'aller au-devant d'elle et de lui faire fête. Mais son séjour prolongé à Nantes ne lui avait pas permis de réaliser son dessein, et c'est tout juste s'ils arrivèrent à temps aux Rangeardières pour prendre part au banquet du retour des noces de Pavie.

II

Les Rangeardières sont situées à deux lieues d'Angers, sur le territoire de la commune de Saint-Barthélemy (1). Le maître de la maison, autrement

(1) Elles appartiennent aujourd'hui à M. René Bazin, le romancier délicat de tant d'œuvres charmantes.



La Rangeardière
Dessin de Jacques Pohier

dit le père du marié, avait fait dresser dans le jardin, sous une longue tente, une table de soixante-huit couverts. Le coup d'œil, au dire de Pierre Foucher, était féerique, quand on eut allumé les lampes et les lampions à la chute du jour. Parmi les invités, il y avait beaucoup de jolies femmes appartenant à la société d'Angers et des environs. L'une d'elles, qui était toute jeune et répondait au nom de Mme Perrochel, attirait l'attention générale tant par la beauté de ses traits réguliers que par l'éclat du diadème qui brillait dans ses cheveux d'or fin. Comme elle était vêtue de noir (1), quoique mariée seulement depuis huit jours, Sainte-Beuve, qui était assis en face d'elle, l'avait surnommée la Déesse de la Nuit, sous prétexte qu'elle luttait de calme et de sérénité avec la lune qui les regardait. D'autres,

(1) Etait-ce un pressentiment, un présage ? Cette belle jeune femme mourut quelque temps après, et c'est elle évidemment qui inspira à Sainte-Beuve ce sonnet du *Livre d'Amour* :

> Quoi ? Cette jeune femme, aux noces de Pavie,
> Belle, heureuse, élégante, assise à nos côtés,
> Qui te regarda tant et pour qui tes beautés
> Et mon nom de poète aussi faisaient envie !
>
> Quoi ? la dame en sa tour qu'un matin j'ai suivie,
> Qui, fière des balcons sous les Valois sculptés (*a*),
> Courait à sa terrasse et chantait ses gaîtés ;
> Quoi ? morte dans l'année et d'un souffle ravie ?

(*a*) Il s'agit probablement ici du petit château de Pignerolles, situé en Saint-Barthélemy, qu'habitait alors Mme Perrochel. (Note de M. Chasle-Pavie.)

plus âgées, se faisaient remarquer par leurs diamants et leurs dentelles. Mais la plus admirée, malgré la simplicité de sa mise, était encore Mme Victor Hugo. Elle n'avait qu'une petite robe brodée d'étoffe légère, mais elle la portait avec tant d'élégance, le capot noir qu'elle avait mis sur sa tête pour se garantir de la fraîcheur de la nuit encadrait si joliment son beau visage, le nom qu'elle avait lui donnait un tel prestige que de tous les points de la table les yeux étaient braqués sur elle. David d'Angers, qui ne savait quel compliment lui faire, l'avait baptisée Mme Maine-et-Loire, ne voyant rien au-dessus des deux rivières de son département. Et Sainte-Beuve trouvait que le surnom était bien choisi, l'Anjou lui paraissant comme à David le plus beau pays de la terre.

Le poète des *Consolations* n'avait encore rien dit publiquement de la joie qu'il éprouvait, mais quand vint l'heure de boire à la santé des nouveaux époux, il sortit de sa poche l'épithalame qu'il avait limée amoureusement en l'honneur de Victor Pavie et,

Mais que serait-ce donc si cet amour profond,
Eternel, et de qui tout un passé répond,
Avant la jeune femme et sa fuite si vive,

Avant ce prompt trépas qui nous consterne tous,
Lui comme elle au festin, lui près d'elle convive,
Etait mort dans nos cœurs!... Oh! vivons! aimons-nous!

debout, d'une voix grave et mal assurée, il la déclama, aux applaudissements de toute l'assistance.

Cela ne veut pas dire que tous les convives pénétrèrent le sens obscur de certaines strophes. Il y en a même dans le nombre auxquelles personne ne dut rien comprendre, tant les vers en sont tarabiscotés ; en revanche, tout le monde admira l'art et la pensée des strophes suivantes :

Mais à vous, cher Pavie, en ces jours couronnés,
A vous, jeune homme intègre, aux épis non fanés
Qu'un vif août échauffe et dore,
Qui brillent au regard et sonnent sous la main,
Tels que naguère au front du moissonneur romain
Léopold (1) les faisait éclore ;

A vous, fidèle en tout au devoir ancien,
Fidèle à chaque grain du chapelet chrétien,
Bien qu'amant des jeunes extases ;
Qui sûtes conserver en votre chaste sein
Passion, pureté, douceur, l'huile et le vin,
Comme à l'autel dans les saints vases ;

A vous un mot suffit : pour tous conseils, pour chants,
Pour nuptial écho de tant de vœux touchants,
Ami, c'est assez de vous dire :
Apaisez votre cœur, car vous avez trouvé
Le seul objet absent, le bien longtemps rêvé,
Longtemps votre vague martyre (2).

A la fin de sa lecture Sainte-Beuve s'était telle-

(1) Léopold Robert.

(2) Le manuscrit de Sainte-Beuve, daté des Rangeardières, 4 août 1835, est en la possession de M. André Pavie et contient quelques variantes.

ment échauffé que, sans en avoir conscience, il s'empara d'une pêche qui était sur la table à portée de sa main, et qu'il l'écrasa sur son gilet à fleurs.

Ainsi se terminèrent les fêtes du mariage de Pavie. Quelques jours après, Sainte-Beuve lui mandait :

« Mon cher Pavie,

« J'ai bien songé à vous écrire depuis que je suis arrivé ici, c'est-à-dire depuis dimanche. Les jours plus qu'agréables et véritablement heureux que j'ai passés près de vous et de votre famille me poursuivent d'un long souvenir. En vous quittant, nous nous sommes entretenus de vous jusqu'à Tours, car la nuit était bien belle. La lune, que je n'ai jamais vue si pure et si pleine, éclairait toute la Loire, et nous n'avons presque cessé de jaser. Il était temps toutefois d'arriver à Tours ; la chaleur augmentait, nous étions pressés énormément et fort las. M. Foucher et Mme Hugo sont partis une demi-heure après leur arrivée à Tours, pour Blois, et moi, une heure après pour Paris par Chartres. J'ai eu le temps, dans l'intervalle, de visiter la belle cathédrale de Tours, Saint-Gatien, je crois. Quant aux autres voyageurs, après une nuit passée à Blois, ils sont revenus lundi à Paris, et nous devons tous dîner samedi, demain, au conseil de

guerre, chez Mme Asseline. Il y sera bu, je vous assure, à vos santés, et votre nom devra résonner de loin à vos oreilles... Adieu, cher Pavie, présentez mes respectueux hommages à Mme Pavie, à votre excellent père, en le remerciant de toutes les bontés qu'il a eues pour moi (1)... »

Qui aurait dit alors à Sainte-Beuve que, deux ans après, sans qu'il eût rien fait pour cela, du moins il le croyait, le lien qui s'était noué si tendrement entre Adèle et lui serait soudain brisé par un de ces coups de tête qui, chez les filles d'Eve, sont souvent aussi irraisonnés que les coups de foudre?

Dieu me garde de blâmer la femme qui rentre dans le devoir! encore devrait-elle avoir un peu de pitié pour celui qui fut son complice!

J'ai dit ailleurs (2) le chagrin que Saint-Beuve ressentit de cette rupture violente, inattendue. Je l'ai montré s'expatriant et restant en Suisse durant des mois pour tâcher d'oublier l'infidèle. Mais je n'ai pas dit — et il faut qu'on le sache — que dans cette crise douloureuse le meilleur réconfort, le baume le plus sûr, lui vint d'Angers : chose d'autant plus méritoire de la part de Pavie qu'il déplorait sa liaison avec Mme Hugo. Leur amitié s'en accrut d'autant. Et

(1) André Pavie, *Médaillons romantiques*, p. 151.
(2) Cf. notre ouvrage sur Sainte-Beuve (1904).

jamais, quoiqu'il s'éloignât chaque jour davantage de la rive chrétienne où Pavie avait amarré sa barque, jamais Sainte-Beuve n'oublia qu'il avait pansé la plaie de son cœur. Longtemps après, en 1862, quand il publia ses *Poésies complètes*, il mit au bas de son épithalame à Pavie cette note touchante :

« Victor Pavie d'Angers, un de nos plus jeunes amis du temps du Cénacle, resté le plus fidèle en vieillissant à toutes les admirations, à tous les cultes de sa jeunesse ; quand tous ont changé, le même, conservé, perfectionné, exalté et enthousiaste toujours ; la flamme au front, un cœur d'or. A le voir d'ici, à travers notre tourbillon et du milieu de notre dispersion profonde, je le compare à un chapelain pieux qui veille et qui attend, je l'appelle le gardien de la chapelle ardente du souvenir. »

Quel plus bel éloge, et comme je comprends que tous ceux, qui depuis sa mort ont eu à parler de Victor Pavie aient cité ce beau témoignage de Sainte-Beuve !

Mais cette fidélité de Pavie aux hommes et aux choses de sa vingtième année n'empêcha pas la rupture de Mme Hugo avec Sainte-Beuve de porter des fruits amers et d'avoir des conséquences lamentables. Jusqu'en 1837, quoique définitivement brouillé avec Hugo, Sainte-Beuve tenait encore au

chef glorieux de l'ancien Cénacle par un lien très doux, puisqu'il était resté l'ami de sa femme, de son beau-père et de ses enfants. Et ses articles de critique s'en ressentaient toujours, bien que l'huile y fût parfois mêlée de vinaigre. A partir de 1837, on peut dire que tout fut fini entre eux. Tout en se réclamant de temps à autre du Romantisme, auquel il devait le plus clair de son talent et de sa renommée, Sainte-Beuve se rapprocha de plus en plus des Classiques que, d'ailleurs — c'est une justice à lui rendre — il n'avait jamais brûlés. Et chaque fois qu'il en trouva l'occasion, il prit un malin plaisir à dire des choses dures à ses anciens camarades du Cénacle — sauf à leur faire amende honorable quand ils quittaient la scène de ce monde. Je ne vois que Victor Hugo qui ait échappé à la règle commune, entendez aux coups de sa férule, dans la période qui correspond au règne de Napoléon III, — et cela pour deux raisons que tout le monde comprendra : d'abord parce qu'il était en exil, ensuite et surtout parce que sa femme, dans un sentiment qui cette fois faisait autant d'honneur à la mère qu'à l'épouse, s'était rapprochée de Sainte-Beuve.

Tant il est vrai qu'il n'y a que la femme qui sache allumer la guerre et l'éteindre — avec un sourire.

ÉPILOGUE

Il faut conclure.

Au mois de novembre 1844, dans une intéressante étude sur *le Grotesque en littérature*, Ch. Labitte, voulant montrer la différence profonde qui séparait — à ses yeux — l'Ecole de la Pléiade de l'Ecole romantique, s'exprimait ainsi :

« La Pléiade a péri par l'idolâtrie de la tradition ; le Romantisme au contraire échoue par le dédain de la tradition. C'est que l'abîme est aux deux pôles. Si, dans la première vivacité des débuts, M. Sainte-Beuve n'était pas assez sévère peut-être pour ces reproducteurs gracieux et par trop païens des Grecs, qui n'avaient su innover que dans la forme et comme dans l'enveloppe poétique, il trouvait, d'ailleurs, en cet excès même de la Pléiade, un exemple de respect pour les modèles inspirateurs de l'antiquité, exemple excellent qui, corrigé par un esprit original, eût suffi à le tenir loin des excès qui ont suivi (1). »

(1) *Revue des Deux Mondes*, du 1er novembre.

Ce jugement sommaire ne me satisfait pas du tout, et je ne comprends pas que Sainte-Beuve, ainsi mis en cause, n'en ait pas appelé, sinon sur le moment, au moins quelques années après, quand il publia les œuvres critiques de Ch. Labitte; — ou plutôt si, je le comprends bien, Sainte-Beuve n'avait pas attendu la chute des *Burgraves* pour changer son fusil d'épaule. Depuis son retour de Lausanne, il s'était rapproché du parti classique, moins par goût que par intérêt, pour préparer son élection à l'Académie, et c'est évidemment sa pensée d'alors à l'égard des Romantiques de la génération dernière, que Labitte exprimait dans le paragraphe qu'on vient de lire.

Mais plus tard, quand ses petites rancunes et sa juste ambition eurent été satisfaites, il n'est pas possible que Sainte-Beuve n'ait pas senti ce qu'il y avait d'excessif et de faux dans le jugement de son ami.

Il est faux, en effet, que la Pléiade ait péri par l'idolâtrie de la tradition. En émettant cet aphorisme, Ch. Labitte ne fit qu'interpréter ces vers connus de *l'Art poétique :*

> Ronsard qui le suivit (1), par une autre méthode,
> Réglant tout, brouilla tout, fit un art à sa mode,

(1) Clément Marot.

Et toutefois longtemps eut un heureux destin.
Mais sa muse, en français parlant grec et latin,
Vit dans l'âge suivant, par un retour grotesque,
Tomber de ses grands mots le faste gigantesque.

Par un retour grotesque!... cela signifie, si je ne m'abuse, que, pour Boileau, les Voiture, les Chapelain et les Scudéry furent les fossoyeurs de Ronsard et de son École. Eh bien, j'en demande pardon à l'ombre de Nicolas, je ne vois pas que Voiture et ses compagnons aient été la queue de Ronsard, ni que l'hôtel Rambouillet ait eu la moindre influence sur les destinées de la Pléiade. C'est plutôt à l'Ecole de Marot que se rattachaient les Saint-Amant, les Sarrasin, les Théophile et autres poètes libertins de cet hôtel, et puis entre Ronsard et Voiture il y eut Bertaut, qui fut l'annonciateur de Malherbe. Distinguons, s'il vous plaît. — Au surplus, si, en politique, les sans-culottes et les ultras ont perdu plusieurs régimes, en littérature, les excentriques et les grotesques n'ont jamais fait de tort qu'à eux-mêmes. Tout au plus pourrait-on dire que le ridicule dont se couvrirent certains poètes chers à la marquise de Rambouillet hâta, dans le sens que l'entendait Malherbe, la réaction réformatrice que tôt ou tard — et c'est heureux! — la concurrence et les

variations de la mode déchaînent contre les écoles qui ont trop duré... Encore les réactions ne tiennent-elles pas toujours leurs promesses. J'en sais qui, sous couleur de « réparer la langue et de réduire la muse aux règles du devoir », comme dit Boileau, se contentèrent, ou à peu près, de dépouiller les vaincus. Ainsi Malherbe, qui « vint » après Ronsard et qui eut comme lui son petit Cénacle, bien avant que Voiture trônât à l'hôtel Rambouillet, Malherbe, en dépit de ses grands airs dédaigneux, arracha, pour s'en parer, plus d'une belle plume à la queue du paon royal que fut le poète des *Amours de Cassandre*. Et les auteurs dramatiques du règne de Louis XIV, qui, sous le rapport de la forme, se réclamaient de lui, Malherbe, s'ils ne parlèrent pas grec et latin comme Ronsard, n'en prirent pas moins aux Grecs et aux Romains les principaux sujets de leurs pièces de théâtre. A telles enseignes que, cent cinquante ans après, la guerre contre les derniers tenants du parti classique se fit à ce cri fameux :

Qui nous délivrera des Grecs et des Romains ?

C'est donc, à mon avis, l'Ecole poétique du XVII[e] siècle, plutôt que celle du XVI[e], qui aurait péri par l'idôlatrie de la tradition.

Pour ce qui est du reproche que Labitte adresse aux poètes de la Pléiade de n'avoir « su innover que dans la forme et comme dans l'enveloppe poétique », j'estime que c'est un compliment leur faire, car en somme qu'est-ce que la poésie, si ce n'est pas avant tout une question de forme ? N'est-ce pas précisément « l'enveloppe poétique » qui distingue le vers de la prose, et plus particulièrement le vers des Romantiques de celui des Classiques?

Et de même, il est faux de dire que le Romantisme échoua par le dédain de la tradition. En quoi, je vous le demande, les poètes de *la Muse française* qui avaient pris Chateaubriand pour modèle, en quoi les Soumet, les Guiraud, les Deschamps, les Vigny, perdirent-ils le respect de la tradition? Je serais presque tenté de trouver qu'ils l'exagérèrent. On ne saurait davantage faire ce reproche aux poètes du Cénacle de *Joseph Delorme*, puisque, sauf au théâtre, où Victor Hugo et Vigny s'inspirèrent principalement de Shakespeare, ils empruntèrent leurs exemples à la Pléiade, c'est-à-dire à la source même de la tradition classique (1).

Quant à croire qu'un esprit original, en corrigeant

(1) Je sais bien qu'il reste les lycanthropes et les bousingots, mais, comme je le dis ci-dessus, ce serait vraiment faire trop d'honneur à ces excentriques que de leur attribuer la moindre influence sur la fin du Romantisme.

ces exemples, eût suffi à tenir les Romantiques loin des excès qui suivirent, c'est une pure illusion. Boileau lui-même n'y eût pas été plus heureux que Sainte-Beuve. Pourquoi? Parce que l'esprit qui soufflait en 1828, lors de la publication du *Tableau* de Sainte-Beuve, n'était pas le même qu'en 1674, date de l'apparition de l'*Art poétique*. Il y avait, sous Louis XIV, une tendance générale à tout soumettre au joug tyrannique de l'unité. Une foi, une loi, un roi, telle était la formule gouvernementale de la classe dirigeante. Aussi la littérature, qui était alors plus qu'en aucun temps l'expression, l'image de la société, s'efforça-t-elle, sous la férule de Boileau, d'avoir, si j'ose dire, la même âme et le même visage. Elle était peignée, polie, ratissée, comme, les gazons ou les allées du parc de Versailles, Boileau — ainsi que Le Nôtre — émondant, coupant, redressant tout ce qui tendait à dépasser la ligne.

En 1828, au contraire, comme en 1550, du reste, l'unité était remplacée par la liberté individuelle. Aussi, voyez quelle spontanéité, quelle poussée de sève, quelle admirable floraison dans la langue! quelle diversité, quel éclat dans les œuvres !... Le XVIIe siècle n'avait pu nous donner un second Rabelais, ni un autre Montaigne; il nous faudra descendre jusqu'à Lamartine et Hugo pour retrouver les

beaux élans, la verve lyriques de Ronsard et de Joachim du Bellay.

Mais l'individualisme, par cela même qu'il ne saurait se contenter des idées générales, est incapable de rien fonder de durable sur des principes déterminés. Il pourra constituer des groupes, il ne fera pas une école, au sens exact et étroit de ce mot. C'est un ver qui se met dans le fruit au moment qu'il se noue, et c'est aussi un germe de division. Voyez plutôt ce qui se passa dans la Pléiade! Joachim du Bellay avait à peine publié sa *Deffence et illustration de la langue françoyse* — manifeste et corps de doctrines de son groupe — qu'il s'évadait en quelque sorte de ce livre en donnant une entorse, ici et là, aux règles de sa propre didactique. Et chacun dans la suite tira de son côté, au gré de sa fantaisie.

La même chose se produisit dans le Cénacle de *Joseph Delorme*. Il suffit de quelques rivalités de théâtre et de certaines divergences d'opinion pour disperser au premier coup de vent toute cette jeunesse ardente qui, par amour de l'art, s'était rassemblée, en 1827, autour de Victor Hugo.

Depuis lors, toutes les tentatives d'écoles, toutes les petites chapelles littéraires ont eu le même sort, c'est-à-dire qu'elles ont toutes échoué par défaut d'unité de vues.

Mais les écoles ont beau périr, elles ne meurent jamais tout entières. Leur influence continue de s'exercer sur les générations suivantes, en proportion de la valeur représentative de leurs œuvres et selon les fluctuations de la mode et du goût.

Car il n'est guère d'auteurs ayant joui d'une grande renommée, qui n'aient eu après la mort leur éclipse et leur retour. Et la postérité, plus juste en cela qu'eux-mêmes, ne s'embarrasse pas des barrières et des étiquettes qui de leur temps séparaient ou distinguaient les partis adverses.

Aujourd'hui, par exemple, qu'il n'y a plus, à proprement parler, de Classiques ni de Romantiques, ou, si l'on préfère, aujourd'hui que les Romantiques du premier rang sont devenus Classiques à leur tour et à leur manière, il est permis de s'inspirer des uns et des autres sans courir le risque d'être traité de perruque ou de révolutionnaire. Chateaubriand a fait depuis sa mort presque autant d'élèves que de son vivant, et j'en sais trois au moins qui sont dignes de lui, c'est à savoir Flaubert, Jules Vallès et Melchior de Vogüé. Victor Hugo aura toujours pour lui les partisans de « l'école rimeuse », comme disait Alfred de Musset. Vigny, dont se réclamaient hier les Symbolistes, plaira toujours aux âmes désenchantées qui recher-

chent la solitude. Musset demeurera *l'Enfant du Siècle*, autrement dit le poète de la jeunesse et de l'amour, et Sainte-Beuve le maître par excellence de la critique moderne. Quant à Lamartine, dont le rayonnement fut si grand sur la première moitié du XIXe siècle, sa clientèle se recrutera éternellement parmi les âmes ayant soif d'idéal et qui volontiers se nourriraient de la manne du ciel.

Est-ce tout ? Non, puisque je n'ai rien dit ici des grands artistes, statuaires, peintres d'histoire ou paysagistes, qui firent partie du Cénacle de *Joseph Delorme*. Mais à quoi bon prolonger plus longtemps cet appel des Ombres? Nous savons de reste que les David d'Angers, les Delacroix, les Paul Huet — pour ne citer que les précurseurs — renouvelèrent l'art en y apportant, à l'exemple d'Hugo et des poètes, ses amis, une fougue, une sensibilité, une richesse de coloris, un sentiment de la nature, un goût du pittoresque, une vie enfin, que ne connaissaient pas leurs devanciers de l'École classique... Et c'est par là qu'ils se rendirent immortels.

FIN DU SECOND VOLUME

INDEX ALPHABÉTIQUE

DES NOMS PROPRES CITÉS DANS CET OUVRAGE (1)

A

Abbott, I, 185.
Abd-el-Kader, I, 280.
Adelchi, II, 33.
Affiches d'Angers (les), II, 16.
Agier, I, 51.
Agonie et la mort du sire de Maupin (l'), II, 89.
Aguado, I, 352.
Alchimiste (l'), II, 66.
Alexandre (Ch.), II, 198.
Alibert, I, 72.
Alpes et Pyrénées, II, 118, 120, 122.
Alton (Aimée d'), II, 224.
Amitiés littéraires (les), I, 254.
Ampère (J.-J.), II, 36.
Amyot, I, 101.
Amy-Robsart, I, 258, 259, 260, 270; II, 166, 167.
Anacréon, I, 115, 224.
Ancelot, I, 263, 287.
Andalouse (l'), I, 136.
Angebert (Mme), I, 389.
Angelo, II, 126, 216.
Anges terrassant Héliodore, II, 194.
Anglemont (Ed. d'), I, 194, 197.
Annacht, II, 42.
Anne (la reine), II, 6, 8.
Année terrible (l'), II, 147.
Anquetil, I, 265, 266.
Apparition des Anges (l'), II, 164.
Arago (François), II, 234, 235.
Arbouville (Mme d'), I, 148, 379.
Archibuggi (Marie-Magdeleine), II, 105.
Argenson (Voyer d'), I, 369.
Argoult (Mme d'), I, 55.
Ariel exilé, I, 212.
Arioste, I, 177.
Arlincourt (d'), I, 236.
Arnaut (fils), I, 181.
Asplet (Anna-Alice-Adèle), I, 18.
Asseline (Alfred), II, 258.
Asseline (Mme), II, 266.
Attaque de la Barrière de Clichy (l'), II, 230.
Aubigné (Agrippa d'), I, 350.
Augustin (saint), I, 142.
Auger, I, 168.

(1) Les mots en italiques sont les titres des œuvres citées dans les deux tomes de ce livre.

Aumale (duc d'), I, 133.
Aumône (l'), II, 231.
A un passant, II, 171.
Aurevilly (Barbey d'), II, 89.
Avril, II, 117.
Azais, I, 236.

B

Bahuau (Anne), I, 24.
Ballade à la Lune (*la*), I, 204, 241, 340.
Ballanche, I, 371.
Balzac (Honoré de), I, 90, 199, 309, 371 ; II, 47.
Barbe (abbé), II, 246.
Barbier (Auguste), I, 17, 58, 206, 213, 249, 339-362, 368; II, 227.
Bard (Joseph), II, 55.
Barque du Dante (*la*), II, 103, 133, 155, 226.
Barthélemy, I, 207, 346.
Barthou (Louis), I, 5, 13, 19, 203, 304 ; II, 127.
Baudelaire (Ch.), II, 157, 227, 230.
Baudouin (Alex.), I, 214, 215, 216, 217.
Bautain (abbé), II, 55.
Bazin (Anaïs), I, 173, 175.
Bazin (René), II, 260.
Beauchesne (de), I, 17.
Beaumarchais, I, 89, 190.
Beauterne (de), I, 378.
Beauvallet, I, 313.
Béclard, II, 15.
Bellamy (Paul), I, 13, 23.
Bellay (Joachim du), I, 8, 78, 95, 96, 97, 98, 108, 109, 116, 118, 143, 145, 172, 173, 341, 346; II, 8, 9, 88, 89, 257, 274, 275.
Belleau (Rémy), I, 95, 109.
Belloc (Mme), I, 199, 208.
Béranger, I, 11, 182, 218, 219, 220, 224, 370 ; II, 104.
Bergerat (Emile), II, 149.
Bergeron, I, 372, 374, 375, 376.
Berlioz, I, 309.
Berri (duc de), I, 51.
Berri (duchesse de), I, 331, 375.
Bertaut (év. de Séez), II, 271.
Berthold, II, 169.
Bertin (l'aîné), I, 61, 385.
Bertin (Armand), I, 199.
Bertin (Edouard), I, 199.
Bertrand (Aloysius), II, 47, 49-92, 108, 230, 241.
Bertrand (Georges), II, 49, 50.
Bienassis (Guichard de), I, 126.
Binet (Claude), I, 99.
Biré (Edmond), I, 16, 21, 22, 43, 44, 48, 51, 52, 55, 157, 182, 183, 271.
Boileau (Nicolas), I, 130, 194, 253; II, 271, 273, 274.
Boissieu, II, 158.
Boire à l'eau du torrent, II, 109.
Bonaparte, I, 57, 66, 295.
Bonaparte (Joseph), I, 58.
Bonchamps (Artus de), II, 12.
Bonchamps (Mme de), I, 31.
Bonheur champêtre (*le*), I, 145.
Bonnaire, I, 17.
Bonnington, II, 155.
Borel (Petrus), I, 308, 310 ; II, 186.
Bossange, I, 151.
Bossuet, II, 51.
Botzaris, I, 24 ; II, 104.
Bouchardy (Joseph), I, 309.

Boulanger (Annette), II, 130.
Boulanger (Louis), I, 72, 74, 121, 143, 199, 208, 211, 247, 308, 318, 382; II, 59, 65, 95, 98, 103-131, 134, 186, 212, 221.
Boulanger (Louis-Candide), II, 105.
Boulay-Paty, I, 177, 180, 202, 203, 207, 275; II, 61.
Bourdonnaye (de la), I, 158.
Brazier, I, 333.
Breughel, II, 51.
Brevet (Renée-Pélagie), I, 23, 24, 25.
Brevet (G.), I, 24.
Bricheteau, II, 77, 80, 82.
Brienne, I, 43.
Brifaut, I, 71, 263, 378.
Brizeux (Aug.), I, 345, 348, 351.
Broglie (duchesse de), I, 350.
Brosses (de), II, 50.
Brugnot (Ch.), II, 54, 55, 62.
Brucker, I, 197.
Brunne (Claire), I, 370, 371, 372, 375, 376.
Brunetière (Ferdinand), I, 253.
Bug-Jargal, I, 48, 390.
Buloz, I, 248, 391.
Buon (Nicolas), I, 115.
Burger, I, 212; II, 28, 39, 220.
Burgraves (les), II, 271.
Burty (Philippe), II, 152, 201.
Busoni, I, 280.
Bussy d'Amboise, I, 266.
Bussy-Rabutin, II, 173, 175.

C

Cabat, I, 309.
Caillé (Dominique), I, 13, 180, 209; II, 61.
Caise (Albert), I, 19.
Callot, II, 51, 66, 67.
Camaraderie littéraire (la), I, 198, 238-246.
Camp (Maxime du), I, 133.
Canaris, I, 109.
Canel (Urbain), I, 153.
Caravage, I, 72.
Carmouche, I, 233.
Carrel (Armand), I, 232, 233, 364, 367, 368, 369, 373, 374, 376, 377, 378.
Carrier, I, 30.
Castil-Blaze, II, 94.
Cauchemar (le), I, 79.
Cavaignac (Godefroy), I, 369.
Cavale (la), I, 348.
Cavalier (le), II, 154, 155, 159, 171, 172, 203.
Cavé, I, 169, 269; II, 240.
Célestine, II, 68, 70.
Cervantès, I, 177.
Chabœuf (Henri), II, 50, 59.
Chambure (Maillard de), II, 55.
Chamfort, I, 238.
Champagny (de), I, 358.
Chant sauvage (le), II, 28.
Chants du Crépuscule (les), II, 117.
Chapelain, II, 271.
Charavay, I, 101.
Charles Ier, I, 87.
Charles II, I, 179.
Charles-Quint, I, 286, 287, 329.
Charles X, I, 65; II, 136.
Chastellain (Georges), II, 7.
Chateaubriand (Vte de), I, 46, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 183, 219, 224, 329, 340, 377; II, 9, 24,

52, 56, 87, 89, 157, 186, 273, 276.
Chenay (Mme), I, 17.
Charlet, I, 74 ; II, 51, 161, 226-242.
Charpentier, I, 230.
Chasle-Pavie, II, 262.
Chatterton, I, 242, II, 218.
Chaumière (la), II, 90.
Chauve-Souris (la), I, 179.
Chauvet, I, 184.
Chênedollé, I, 222 ; II, 28.
Chenier (Sauveur), I, 214, 221.
Chenier (Constantin), I, 214.
Chenier (Joseph-Marie), I, 214, 215, 222.
Chenier (Gabriel), I, 216, 220, 221.
Chenier (André), I, 96, 111, 136, 154, 156, 181, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 251, 346 ; II, 181.
Chéramy, I, 126.
Chesneau (Ernest), II, 152, 199.
Choudieu, II, 10.
Christine, I, 261 ; II, 61.
Ciceri, I, 278, 279, 280.
Cimorosa, I, 345.
Cinq-Mars, I, 91, 93, 191, 193 ; II, 25.
Clair de Lune (le), II, 56, 92.
Claretie (Jules), I, 348 ; II, 89.
Clèves (Catherine de), I, 265.
Cloche, II, 117.
Cogniart (les frères), I, 315.
Colbert (de), I, 236.
Colère de Samson (la), I, 347.
Coleridge, I, 137.
Colletet, I, 99.
Collignon (Albert), I, 169.
Colnet, I, 236.
Colombe (Michel), II, 8.
Comairas (Ph.), II, 153, 162.
Comte de Carmagnole (le), II, 34.
Consolations (les), I, 73, 122, 129, 145, 150, 296, 320, 335 ; II, 115, 263.
Constable, II, 155, 156, 157, 172.
Constant (Benjamin), I, 306.
Constant (Charlotte de), I, 306.
Contemplations (les), II, 137.
Cooper (Fenimore), I, 267.
Corabeuf (Jean), I, 70.
Corbière (de), I, 236.
Corneille, I, 89, 93, 164, 174, 175, 183, 196, 275, 284, 299 ; II, 99.
Corrège (le), II, 219.
Courbet, I, 146.
Courcy (de), I, 333.
Courrier (Paul-Louis), I, 174.
Cousin (Victor), I, 133 ; II, 42, 44.
Cromwell, I, 84, 85, 86, 87, 88, 91, 179, 180 ; II, 166, 174.
Cromwell, I, 10, 69, 81, 82, 90, 91, 92, 93, 94, 98, 103, 106, 110, 112, 170, 171, 172, 173, 176, 178, 179, 181, 182, 184, 189, 190.
Croze (baronne de), I, 13, 65, 263, 339.
Curée (la), I, 341, 342, 343, 348.

D

Damas-Hinard, I, 341.
Dante, I, 349; II, 54.
Dauguet (Marie), I, 13, 146.
Daunou, I, 8, 215, 222.
Davico (Laurine-Marie), II, 49, 50.
Davico (Bartholoméo), II, 49.
David (Louis), I, 165; II, 158, 162, 177, 179, 180, 183, 184, 185.
David d'Angers, I, 11, 125, 201, 208, 273, 274, 316, 385; II, 6-47, 71-92, 103, 231, 237, 238, 240, 241, 254, 263, 277.
Delacroix (Eug.), I, 188, 199; II, 22, 24, 26, 44, 51, 103, 128, 153-205, 227, 228, 231, 277.
Delavigne (Casimir), I, 152, 168, 181, 275, 287, 307, 329, 340, 341; II, 37.
Delavigne (Fortuné), I, 341.
Delavigne (Germain), I, 213, 229.
Delestre (Me), I, 133.
Delécluze (Etienne), I, 61, 224; II, 172, 176, 178, 180, 181, 182, 183, 184.
Delelée (Mme), I, 39, 41; II, 110.
Delille, I, 320.
Delon (Edouard), I, 45.
Demon (Jacques), I, 24.
Dernier jour d'un condamné (le), II, 23, 106.
Desbordes-Valmore (Marceline), I, 72, 73, 214, 229.
Descartes, II, 99.
Deschamps (Antoni), I, 187, 199, 271, 278, 338.
Deschamps (Emile), I, 7, 8, 18, 136, 156, 190, 196, 199, 201, 203, 208, 212, 232, 243, 246, 262, 271, 278, 321, 338; II, 24, 28, 39, 47, 57, 60, 273.
Deschamps (Gaston), I, 163.
Desenne, II, 99, 208.
Desperiers, I, 101.
Détroyat (Mme Léonce), I, 13, 228.
Deux Iles (les), II, 37.
Devéria (Laure), II, 96.
Devéria (Achille), I, 74, 238, 303, 318, 328; II, 93-101, 103, 134, 186, 216.
Devéria (Eugène), I, 72, 199, 208, 247, 270, 308; II, 95-101.
Devieur (Madeleine), II, 133.
Diderot, I, 255.
Dittmer, I, 169, 269.
Djinns (les), I, 151.
Docteur Noir (*le*), I, 229.
Don Paëz, I, 136, 204.
Dorat, I, 116.
Doré (Gustave), II, 221.
Dorval (Marie), I, 182; II, 165, 216, 217, 218, 219.
Drouet (Juliette), I, 46; II. 146, 148, 215, 216, 250, 259,
Drouin (Louis), I, 28.
Drouineau (Gustave), I, 54.
Dubois (Manette), II, 10.
Dubois (P.), I, 10, 64, 77, 80, 237, 366.
Ducis, I, 185, 320.
Dulong, II, 232.
Dumas (Alexandre), I, 91, 104, 123, 147, 167, 199, 201, 260-271, 298, 315, 328; II, 19, 186.

Dumas (Joseph), I, 13, 315; II, 64, 67, 78, 82.
Dupanloup (Mgr), I, 359.
Dupuy (Ernest), I, 92, 199.
Duquesnel (Amédée), I, 107.
Duras (duchesse de), I, 224.
Durer (Albert), II, 51.
Duroz (Honoré), II, 252.

E

Eckermann, II, 36.
Eckstein (baron d'), II, 55.
Ecolier de Leyde (l'), II, 52.
Elie Mariaker, I, 207.
Elisabeth de France, I, 263.
Eloa, I, 127, 206, 347.
Empis, I, 354.
Enfantin (le père), I, 366.
Epinay (Mme d'), I, 231.
Esprit pur (l'), I, 19.
Estramadure, II, 109.

F

Farcy (Ch.), I, 244,333, 334.
Farcy (Georges), I, 365.
Fauriel, I, 153, 365.
Faust, I, 311, 314; II, 26,27, 28, 32, 39, 47.
Femmes d'Alger (les), II, 165.
Feu du Ciel (le), I, 109, 151.
Feuilles d'Automne (les), I, 111, 119, 153, 249, 390; II, 9, 25, 114, 123.
Feydeau (Ernest), I, 353,354.
Fieschi, II, 257.
Firmin, I, 299, 300, 301,328, 329.
Flaubert (Gustave), II, 87,276.
Foisset (Th.), II, 54.
Foisset (François), II, 55.
Fontancy, I, 127, 147, 365.
Forbin (Cte de), II, 158.
Forneron, II, 55.
Fortoul (H.), I, 381.
Fossé-Darcosse, I, 168.
Foucher (Mme Hugo Adèle), I, 68.
Foucher (Pierre), I, 23, 61; II, 259 260, 262, 265.
Foucher (Paul), I, 136, 156, 259, 260, 322; II, 112.
Fouinet (Ernest), I, 121, 147, 365.
Foulon, I, 214, 215.
Fournier, I, 326.
Foy (le général), II, 208.
Français, I, 308; II, 219.
Freischütz (le), II, 42, 93.
Fromentin, II, 198.
Fulgence (Olivier), I, 341.

G

Galiani (abbé), I, 231, 233, 234.
Galice, II, 109.
Gallouin, I, 26.
Ganganelli, I, 235.
Garde meurt (la), II, 228.
Garnier (Edouard), II, 230.
Garnier, I, 115.
Garreau, I, 24.
Gaspard de la Nuit, II, 47, 51, 52, 53, 60, 66, 70, 71, 74, 76, 83, 84, 88, 89, 108.
Gaultier (L.), I, 115.
Gaume (Ch.-Aimé), I, 146.
Gaume (Mme née Magnin), I, 148, 149, 150.
Gaume (le général), I, 149.
Gautier (Théophile), I, 190, 286, 308, 309, 310, 311, 312, 314, 315, 316, 317, 318, 351, 352, 353-362; II, 116, 134, 140, 149, 195, 213, 242.

Gautier (Judith), II, 139, 140, 141, 142.
Gavarni, II, 210.
Gay (Sophie), I, 62, 224, 227.
Gay (Elisa), I, 226.
Gérard (baron), II, 179, 208.
Gérard de Nerval, I, 308, 309, 310, 312, 313, 315, 316, 317; II, 26, 36, 220, 221.
Gerbet (abbé), I, 378; II, 254.
Géricaut, II, 159, 161, 180, 193.
Gigoux, I, 310; II, 208, 209, 210, 211, 218, 240.
Gilbert, II, 79.
Girardin (E. de), I, 374.
Girardin (Mme née Delphine Gay), I, 224, 225, 227, 228, 321; II, 24, 39.
Girardin (Saint-Marc), I, 307, 343.
Giraud (Ch.), I, 132.
Girodet, II, 179.
Glinel, II, 74.
Gœthe, I, 164, 212, 311, 315; II, 25-47, 188, 242.
Gœthe (Mme de), II, 30, 45.
Gosselin, I, 125, 151; II, 208.
Grand Condé (le), II, 9, 103.
Gravier (Mme du), I, 370.
Grégoire (abbé), II, 39.
Grenier (Edouard), I, 354.
Gros (baron), II, 159, 179, 231.
Gué (la présidente du), II, 133.
Gué, I, 279.
Guérin, II, 159, 162, 179.
Guérines (Mgr de), II, 259.
Guinard, I, 369.
Guiraud (Alexandre), I, 8, 54, 60, 65, 262, 339; II, 273.
Guise (duc de), I, 265.
Guizot, I, 154, 352, 354.
Guttinguer (Ulric), I, 119, 120 121, 144, 145, 147, 311 318, 365; II, 65, 101.

H

Hachette, I, 114.
Haine littéraire (la), I, 249, 255.
Hamlet, I, 185, 189.
Han d'Islande, I, 79, 80, 169, 313, 390.
Harcourt (Cte d'), I, 139.
Harel, I, 197.
Harlem, II, 66.
Harmodius, I, 224.
Harmonies (les), I, 160, 161.
Harsnet (Dr), II, 167.
Hauranne (Duvergier de), I, 359, 360, 361.
Haussonville (Cte d'), I, 13, 359, 369, 370.
Hautefeuille (Mme d'), I, 371.
Hegel, II, 30.
Heim, II, 153.
Henri III, I, 104, 258, 260, 271, 284.
Henri IV, I, 93.
Heredia (José-Maria de), I, 162.
Hernani, I, 11, 12, 69, 123, 127, 166, 171, 206, 207, 209, 238, 243, 255, 258-336, 368, 382, 390, 391; II, 61, 114, 134, 206, 212, 213, 231.
Hérold, I, 55.
Hersent, II, 103.
Hetzel, I, 118.
Hoffmann, II, 169.
Homère, I, 218, 221.
Huet (Paul), I, 318; II, 13,

128, 134, 135, 151-205, 228, 277.
Huet (Mme Paul), II, 125.
Huet (René), I, 13, 14; II, 128, 173, 176, 178, 186, 188, 192, 193, 197.
Hugo (Adèle), II, 124, 141, 147.
Hugo (Abel), I, 36, 74, 75.
Hugo (Charles), I, 48; II, 124.
Hugo (François-Victor), II, 124, 147.
Hugo (Léopoldine), I, 65; II, 114, 136, 137, 138, 149, 250, 258.
Hugo (Joseph), I, 34.
Hugo (Léopold), I, 17, 44.
Hugo (de Lorraine), I, 16, 17.
Hugo (le général), I, 18, 20, 21, 30, 33, 34, 35, 36, 38, 43, 259.
Hugo (Victor), I, 7, 8, 10, 11, 12, 13, 16, 17, 18, 19, 20, 26, 31, 38, 44, 46, 48, 51-66, 68, 69-161, 164, 167, 168, 169, 170, 171, 173, 175, 176, 177, 179, 180, 181, 182, 184, 187, 188, 189, 198, 199, 200, 201, 202, 203, 206, 207, 211, 212, 213, 238, 240, 245-255, 258-336, 337, 339, 342, 344, 366, 367, 368, 377, 381-392; II, 9, 15, 16, 17, 18, 19, 22, 23, 24, 25, 37, 38, 45, 47, 54, 56, 60, 61, 66, 92, 95, 99, 104, 105, 106, 107, 108, 112, 113, 114, 115, 117, 118, 121, 123, 124, 127, 129, 130, 131, 134, 135, 136-150, 163, 164, 171, 186, 196, 197, 204, 212, 215, 222, 246, 251, 256, 273, 274, 275, 276, 277.
Hugo (Mme Victor), I, 17, 35, 51, 55, 62, 68, 71, 73, 77, 82, 119, 127, 129, 197, 199, 207, 306, 307, 311, 321, 323, 326, 330, 342; II, 94, 95, 96, 106, 108, 109, 115, 117, 123, 130, 136, 137, 138, 139, 141, 195, 227, 231, 246, 247, 248, 249, 251, 252, 255, 257, 258, 259, 260, 263, 265, 266, 267.
Humboldt (de), I, 384; II, 31.

I

Iambes (les), I, 344, 345, 355; II, 226.
Idole (l'), I, 336.
Ingres, II, 153, 180.
Inondation de Saint-Cloud (l'), II, 153, 155, 177, 178.

J

Jadin, II, 133.
Jal, I, 222, 332.
Janin (Jules), I, 132.
Jeune Turc caressant son cheval, II, 103.
Jeunes filles grecques, II, 103.
Jeune fille au tombeau de Botzaris, II, 103.
Joanny, I, 280, 300, 324.
Jodelle, I, 106.
Johannot (Alfred), II, 104, 186, 206-212.
Johannot (Tony), I, 197, 247; II, 51, 104, 186, 206-212.
Johannot (Th.), II, 207.
Joly (Anténor), I, 315.

Joseph Delorme, I, 10, 104, 109, 114, 128, 141, 143, 149, 150, 151, 152, 153, 241, 255, 269; II, 10, 25.
Jouin (Henry), I, 126; II, 237, 239, 241.
Juifs (*les deux*), II, 53.
Jullien (Ad.), I, 326.
Jumeaux (*les*), II, 118.
Juvénal, I, 346.

K

Kean, I, 280.
Keats, I, 137, 143.
Kemble (Ch.), I, 187, 261, 281,
Kersansic (de), I, 369.
Klopstock; II, 28.
Koreff, I, 384.
Kreutzer, I, 310.

L

La Boëtie, I, 101.
Labitte (Ch.), II, 269, 270, 272.
La Bruyère, I, 250.
La Combe, II, 229.
Lacordaire (le P.), II, 51, 55, 245.
Lacretelle, I, 82.
Lacroix (Jules), I, 283.
Lacroix (Paul), I, 340.
Ladvocat, I, 78.
La Fontaine, I, 176; II, 35.
Lahorie (le général), I, 36, 37, 38, 40.
Lainé, I, 101.
Lamarck, I, 364.
Lamartine (Alph. de) I, 11, 58, 60, 94, 112, 125, 126, 127, 137, 138, 139, 143, 146, 154, 155, 157, 159, 174, 181, 183, 184, 199, 224, 229, 292, 313, 349, 350, 371, 389; II, 6, 9, 15, 24, 37, 45, 99, 183, 198, 257, 274, 276.
Lamartine (Mme de), II, 199.
Lamartine (Valentine de), II, 198.
Lambert (Eug.), I, 177.
Lamennais (Félicité de), I, 11, 46, 60, 378, 379; II, 10, 245, 254.
Lamennais (Jean-Marie), I, 378.
La Mignaut, I, 24.
Landelle, II, 215.
Langlé (Ferdinand), I, 310.
Langlois, II, 235.
Lansyer (Emmanuel), II, 155.
Lapauze (Henri), II, 139.
Lavandières (*les*), II, 52,
Lemonnier-Delafosse, II, 130.
Laprade (Victor de), I, 357.
La Rochefoucauld (Sosthènes de), I, 224.
Larroumet (Gustave), I, 163, 164.
La Suze (Mme), I, 155.
Latouche (Henri de), I, 147, 198, 211-255, 344; II, 28.
Latour (Antoine de), I, 144; II, 55, 63, 74.
La Tullaye (abbé de), I, 25.
Laurentie, I, 288.
Lauzanne (Aug. de), I, 333.
La Valette, I, 361.
Laviron, I, 310.
Lebrun-Pindare, I, 155, 195.
Lecouvreur (Adrienne), II, 133.
Lefèvre-Vacquerie (Pierre), I, 13, 17, 55, 71, 73, 77, 82,

197, 306, 342 ; II, 95, 131, 138, 142, 195, 227.
Lefèvre-Deumier, I, 232, 233.
Légende de la Nonne (*la*), II, 106.
Legouvé (Ernest), I, 360.
Le Kain, I, 186.
Lelièvre, II, 154.
Le Lion, I, 343.
Leloup (Louis-François), I, 25.
Lemétayer, I, 25.
Lemercier (Népomucène), I, 153.
Lénore, I, 212 ; II, 28, 220.
Le Normand (Renée-Louise), I, 22, 23, 25.
Le Normand (du Buisson), 23, 24, 26.
Le Normand (de la Noë), I. 24.
Le Normand (du Pâtin), I, 24.
Le Normand (René-Pierre), I, 24, 25.
Le Normand (Louise), I, 24.
Le Normand (Louise-Pélagie) I. 24.
Le Normand, II, 258.
Lenormant (Mme), I, 358.
Le Nôtre, II, 274.
Léo Burckart, I, 315.
Léonidas, I, 262.
Leroux (Pierre), I, 366 ; II, 55.
Le Sage, I, 250.
L'Espine (Jean de) ; II, 7.
Letellier (Mme), I, 269.
Livre d'amour (*le*) ; II, 115, 134, 262.
Lockroy (Mme Alice) ; II, 145, 147.
Loève-Weimar, I, 269.
Loménie (Ch. de), I, 52, 53.
Louandre (Ch.), I, 214.
Louis XI, I, 388, 389.
Louis XIII, II, 135.
Louis XIV, I, 380 ; II, 52, 273.
Louis XVI, II, 25.
Louis XVIII, I, 212 ; II, 230.
Louis-Philippe, I, 369, 372, 375, 379, 380.
Louvet, I, 369.
Louvigné (Françoise), I, 26.
Loyson (Charles), II, 177.
Lucas (Hippolyte), I, 302.
Lucrèce-Borgia, I, 390, 391 ; II, 215.
Ludlow, I. 91.
Luther, I, 388.
Latin d'Argail (*le*), I, 212.

M

Macbeth, I, 165 ; II, 32, 33, 37.
Macchabées (*les*), I, 60, 222, 234, 378.
Mac-Keat (Maquet), I, 309.
Maçon (*le*), II, 52, 60.
Macqueron (Jules), I, 13, 220.
Madrid, II, 220.
Magnin (Ch.), I, 10, 104, 199, 266, 267, 281, 282, 328, 368.
Magnin (Jeanne-Pierrette-Pauline), I, 145, 146.
Mahomet, I, 296.
Malherbe, I, 109 ; II, 271, 272.
Mame, I, 325, 331.
Manson (Mme), I, 231.
Manzoni, I, 164 ; II, 32, 33, 37.
Marat, I, 369.
Marbouty (Mme), I, 370, 371.

Marcellus (Cte), I, 58, 60, 174.
Marguerite, II, 165.
Marie (Aristide), I, 13, 312, 314 ; II, 223, 224.
Marie-Antoinette (la reine), I, 38.
Marie Tudor, I, 392.
Marino Faliero, II, 103.
Marion de Lorme, I, 69, 92, 119, 123, 127, 153, 157, 158, 199, 200, 202, 270, 271, 274, 287, 327 ; II, 61, 145, 147.
Marivaux, I, 164
Marmontel, I, 231, 232.
Marlborough (duc de), I, 139.
Marot (Clément), I, 100, 109, 155 ; II, 32, 271.
Marrast (Armand), I, 369.
Mars (Mlle), I, 187, 278, 280, 281, 285, 286, 299, 301, 302, 327, 330.
Martignac, I, 157, 158.
Marquiset (Alfred), I, 371.
Massacre de Scio (*le*), II, 103, 156, 164, 226.
Massé, I, 24.
Mater dolorosa, II, 165.
Mathilde (la princesse), I, 354, 358, 360 ; II, 202.
Maupou (Hippolyte), II, 220.
Mazeppa, I, 109, II, 103, 107.
Médée, II, 165.
Méditations (*les*), I, 345 ; II, 9, 15, 99, 198.
Mennessier-Nodier (Mme), I, 147.
Mérimée (Prosper), I, 90, 169, 199, 208, 269, 307, 329, 342, 353, 358 ; II, 24, 39, 47.
Merlet, I, 24.
Meschinot (Jean), II, 7,
Messe de minuit (*la*), II, 52, 54.
Messéniennes (*les*), I, 152, 182.
Meurice (Paul), I, 68 ; II, 118, 120, 141, 148.
Meurice (Mme Paul), II, 141.
Michaud (G.), I, 370.
Michel-Ange, I, 345.
Michelet, II, 104, 156, 200, 204.
Michelot, I, 277, 300.
Mignet, I, 75, 359.
Millevoye, I, 222.
Milton, I, 84, 86, 91, 92, 93, 180, 183 ; II, 186.
Misérables (*les*), I, 19.
Mindoze, II, 99.
Moïse, I, 180.
Moïse sur le Nil, I, 109.
Molé, I, 379.
Molière, I, 89, 164, 175, 176, 251, 284 ; II, 35.
Monmor (Hubert de), I, 114.
Monod (Gabriel), II, 104.
Montaigne, I, 100 ; II, 274.
Montalembert (Cte de), I, 350, 351, 352, 353 ; 354 ; II, 245.
Montalivet (Cte de), I, 133.
Montpensier (duc de), I, 144 ; II, 74.
Montsoreau (de), I, 266.
Moore (Thomas), I, 63, 289.
Moreau (Elise), I, 371.
Motte (Mlle), II, 97.
Motte, II, 99.
Mourain (Louis), I, 23, 24, 25.
Mozart, II, 113.
Murat, I, 19.
Muret, I, 116.
Murray, I, 88.

Muscar, I, 20.
Musset (Alfred de), I, 69, 76, 77, 136, 199, 204, 205, 244, 247, 340, 346, 381 ; II, 57, 98, 216, 220, 224, 237, 276.
Musset (Paul de), II, 224.

N

Naissance d'Henri IV (la), II, 95, 100.
Nanteuil (Célestin), II, 308, 312 ; II, 131, 212-225.
Napoléon Ier, I, 45, 295, 297, 350 ; II, 183, 230.
Napoléon (le prince), I, 202.
Napoléon III, I, 350 ; II, 37, 268.
Naufrage de la Méduse (le), II, 160.
Navarin, I, 151.
Necker, I, 43.
Nemésis (la), I, 346.
Nettement (Alfred), I, 378.
Newton, I, 236.
Ney, I, 19.
Niewerkerke (de), II, 201.
Nisa, I, 343.
Nodier (Ch.), I, 8, 77, 100, 101, 102, 138, 139, 142, 146, 149, 164, 165, 177, 203, 208, 212, 272, 288, 290, 292 ; II, 28, 56, 208.
Northcote, II, 158.
Notre-Dame de Paris, I, 386, 389, 390 ; II, 52, 136, 214, 216.

O

Ode à la Colonne, I, 71, 82, 153.
Ode à la Rime, I, 104, 109, 143, 260.
Odes et Ballades, I, 69, 74, 77, 78, 96, 98, 108, 111, 176, 212, 245, 327 ; II, 9, 16, 17, 94, 106, 171.
Olivier (Juste), I, 91, 206, 301, 379, 380 ; II, 246.
O'Neddy (Philothée), I, 310, 318.
OPHELIE, II, 165.
Orage à la fin du jour (l'), 271.
Orléans (duc d'), I, 260, 265 ; II, 200.
Orléans (duchesse d'), II, 200.
Orléans (Clémentine d'), II, 200.
Orry (Abel), II, 223.
Othello, I, 127, 165, 166, 185, 188, 203, 204, 205, 238, 258, 270, 271, 273, 274, 276, 277, 284, 285, 286.

P

Padre Pugnaccio, II, 66.
Parigot, I, 265.
Parny, I, 155.
Passerat (Jean), I, 346.
Paulin, I, 144.
Pavie (André), I, 136, 329 ; II, 44, 89, 245, 264, 266.
Pavie (Louis), II, 12, 13.
Pavie (Théodore), II, 10, 25.
Pavie (Victor), I, 91, 111, 136, 153, 246, 259, 270, 308, 318, 325, 328, 330, 366 ; II, 10-47, 58, 59, 85, 88, 90, 101, 129, 244-268.
Peintre de Salzbourg (le), II, 27.
Peletier du Mans (Jacques), I, 118.

Pellisson, I, 155.
Pensées d'août, I, 149.
Perrier, I, 277, 280, 299.
Perrochel (Mme), II, 262.
Petit, II, 90.
Petit (Auguste), II, 190.
Pétrarque, II, 196.
Pétrone, I, 251.
Pianto (il), I, 345, 348, 355.
Piccini, I, 310.
Pichald, I, 262.
Pichat (Laurent), I, 36, 37, 38.
Pierreclos (Léon de), II, 199.
Pindare, I, 115, 195.
Planche (Gustave), I, 245-255, 391 ; II, 98, 128, 134, 135, 172.
Pocquet (Barthélemy), I, 43, 44.
Pohier (Jacques), II, 253, 261.
Poligne (de), I, 157.
Pommier (Amédée), I, 310.
Pontmartin (Armand de), I, 299, 318.
Pontus de Tyard, I, 100.
Popularité (la), I, 343.
Porquet, I, 133.
Pouponneau (Pierre), I, 25, 26.
Pradier, II, 103.
Praviel (Armand), I, 64.
Préault, I, 309, 318, 320.
Prévost-Paradol, I, 359.
Prière pour tous (la), I, 111.
Prison (la), I, 243.
Puyraveau (de), I, 369.

Q

Quatre vents de l'esprit (les), I, 110.
Quinet (Edgard), II, 55.

R

Rabelais, I, 100, 177 ; II, 252, 274.
Rabou (Ch.), II, 55.
Racan, I, 86.
Racine, I, 58, 154, 166, 168, 181, 182, 259, 275, 281 ; II, 99, 166.
Racine et Shakespeare, I, 164, 166, 173.
Radeau de la Méduse (le), II, 103.
Raffet, I, 247 ; II, 98, 219.
Raphaël, I, 236, 345 ; II, 129, 194, 219, 228.
Raspail, II, 257, 258.
Ratazzi (Mme), I, 150.
Raybaud (Louis), I, 324.
Rayons jaunes (les), I, 143, 241.
Récamier (Mme), I, 307, 309, 358.
Regnard, I, 89.
Reine d'Espagne, I, 151.
Rembrandt, II, 51, 66, 188, 215.
Rémusat (Ch. de), 169, 359.
Renaud, I, 9.
Renduel, I, 230, 326 ; II, 65, 66, 67, 72, 75, 82.
René (le roi), II, 6.
René, II, 27.
Rességuier (Jules de), I, 63, 338.
Rêves, I, 111.
Rêve (un), II, 57.
Rhin (le), II, 118, 120, 121.
Richard, I, 303.
Richardson, I, 165.
Richelieu, I, 93, 94, 380.
Riesener, II, 128.
Rieux (René de), II, 133.

Robelin (Ch.), I, 74, 247, 382 ; II, 66, 98, 107, 134-150.
Robelin (Berthe), I, 141.
Robert-Lefèvre, I, 236.
Robert (Léopold), II, 264.
Robespierre, I, 369.
Roche, I, 308.
Rochester, I, 85, 89, 179, 180.
Rochette (Auguste), I, 114.
Rodier (Mathurin), II, 7.
Rœderer (baron), II, 65.
Roger, I, 332.
Roi des aulnes (le), I, 212.
Roi Jean (le), I, 185.
Roi Lear (le), I, 187.
Roi s'amuse (le), I, 390 ; II, 147.
Romain (Jules), II, 129.
Roméo et Juliette, I, 185, 262, 263, 278, 334.
Rondel, I, 244, 332, 333.
Ronde du Sabbat (la), I, 72 ; II, 57, 105, 106, 212.
Ronsard, I, 95, 96, 97, 100, 109, 115, 116, 117, 130, 137, 155, 241, 269, 275, 340, 346 ; II, 270, 271, 272, 274.
Rossini, II, 44.
Rothschild (baron de), II, 148.
Rouher, I, 361.
Rousseau (Jean-Jacques), I, 154 ; II, 54, 157.
Rousseau (Jean-Baptiste), I, 194.
Rousseau (Marie-Thérèse), I, 25.
Rousseau (Théodore), II, 219.
Roux-Lahorie, I, 378.
Royer-Collard, II, 37.
Royer (Alphonse), I, 341, 342.
Rubens, II, 228.
Ruy-Blas, II, 145.
Ruysdaël, II, 219.

S

Sactonis (Marie-Christine-Thomasis), I, 36.
Sacy (S. de), I, 361.
Saguet (la mère), I, 35, 76.
Saint-Amand, II, 271.
Saint-Barthélemy (la), II, 205.
Saint-Gelais (Mellin de), I, 143.
Saint-Maigrin, I, 265.
Saint-Martin, I, 364.
Saint-Pierre (Bernardin de), II, 157.
Saint-Valry, I, 63, 331.
Sainte-Beuve, I, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 51, 63, 68-161, 169, 199, 203, 211, 222, 240, 242, 245, 253, 255, 275, 285, 288, 293, 294, 297, 301, 309, 311, 320, 321, 328, 331, 335, 336, 338, 353, 354, 357, 358, 359, 360, 361, 364-392 ; II, 24, 47, 52, 57, 58, 66, 71, 74, 84, 86, 88, 107, 108, 112, 113, 114, 115, 122, 129, 134, 167, 171, 172, 174, 176, 178, 181, 182, 183, 185, 186, 187, 188, 195, 202, 204, 244-268, 270, 273, 276.
Sainte-Famille (la), II, 131.
Salvandy (de), I, 52, 53.
Samson, I, 298, 299.

Sand (George), I, 229, 255, 370 ; II, 157.
Sand (Solange), I, 247.
Sarrasin, II, 271.
Saül, I, 90, 183, 259.
Saulnier (Fred.), I, 101.
Sautelet, I, 103.
Saxe-Cobourg (de), I, 308, 324.
Saxe-Cobourg-Gotha (de), II, 200.
Scheffer (Ary), II, 103, 208.
Schiller, I, 241 ; II, 28, 32.
Schlegel, I, 164.
Scribe, I, 307.
Scudéry, I, 86, 306 ; II, 271.
Sedlitz, I, 207.
Seigne (de), I, 28.
Seigneur (Jean du), I, 309.
Senancour, I, 364.
Sevigné (Mme de), II, 99.
Shakespeare, I, 164, 165, 177, 181, 182, 183, 184, 185, 188, 241, 245, 251, 259, 261, 262, 263, 264, 270, 275, 278, 281, 282, 284, 330, 390 ; II, 166, 167, 175, 186, 273.
Simon (Gustave), I, 16 ; II, 121.
Smithson (Miss), I, 187, 261, 281.
Solms (Marie de), I, 150
Somnambule (*le*), I, 243.
Soubise (Mme de), I, 104.
Soulary (Joséphin), I, 144.
Soulas, I, 18.
Soulié (Frédéric), I, 199, 262.
Soulié (Augustin), I, 203.
Soumet (Alex.), I, 44, 46, 60, 194, 199, 258, 259, 263 ; II, 273.
Southey, I, 137.
Staël (Mme de), I, 166, 185, 211 ; II, 28.
Stapfer (Paul), I, 26.
Stendhal, I, 163, 164, 165, 166, 167, 169, 170, 171, 181, 182, 233, 267, 330, 335, 336.
Stevens (Arthur), II, 165.

T

Tableau du XVIe siècle (*le*), I, 11, 95, 97, 98, 99, 103, 106, 117, 131, 137, 154
Tacite, I, 132, 346.
Taglioni (Mlle), I, 246 ; II, 8.
Talma, I, 182, 183, 187, 280.
Talma, II, 103.
Tasse (le), II, 186.
Tastu, I, 77.
Tastu (Mme), I, 128, 199, 208 ; II, 24, 39.
Taylor (baron), I, 199, 261, 271, 272, 277, 278, 279, 307, 319 ; II, 161.
Techener, I, 100.
Teleki, II, 130.
Têtes du sérail (*les*), I, 151.
Théocrite, I, 106.
Théophile, II, 271.
Thévenin (Marie), II, 135.
Thierry (Edouard), I, 308.
Thiers, I, 75, 307, 359, 375 ; II, 182.
Tissot, I, 54.
Titien (le), I, 345 ; II, 219.
Tolbecque, I, 316.
Tourneux (Maurice), I, 312.
Tousez (Mlle), I, 332.
Toussaint-Louverture, I, 146.
Toute la Lyre, I, 110.
Trébuchet (Ad.), I, 46.

Trébuchet (Sophie), I, 21, 26, 30, 31, 33, 34, 35, 39, 40, 46, 48.
Trébuchet (Jean-François), I, 22, 25, 29, 30.
Trébuchet (Jean-Joseph), I, 23.
Trébuchet (Louis-Maurice), I, 25, 26.
Trébuchet (Jean), I, 26.
Trébuchet (Renée-Rose), I, 27.
Trébuchet (Madeleine-Françoise), I, 27.
Trébuchet (Jean-Louis), I, 27.
Trébuchet (Auguste), I, 27.
Trébuchet (Th.-Marie), I, 27.
Trébuchet (Étienne-Constant), I, 25.
Trébuchet (Marguerite), I, 27.
Trébuchet (sœurs Ursulines), II, 257.
Trélat, I, 369.
Trésorière (Barbot de la), I, 378.
Triomphe de Pétrarque (*le*), II, 116.
Trompette (*le*), II, 207.
Troubat (Jules), I, 13, 19, 358.

U

Uhland, II, 220.

V

Vacquerie (Auguste), II, 124, 141.
Vacquerie-Hugo (Mme), II, 138.
Vallée (Louis-Victor), II, 252.
Vallée (Louise), II, 252.
Vallès (Jules), II, 276.
Vauthier (G.), I, 15, 384.
Vernet (Carle), II, 185.
Vernet (Horace), II, 230.
Véron (Dr), I, 255, 294, 342, 343, 344.
Véronèse (Paul), II, 188.
Veuillot (Eugène), I, 229.
Veuillot (Louis), I, 229, 341.
Victor Hugo raconté, I, 22, 27, 30, 35, 36, 38, 44, 51, 199, 272, 325; II, 93, 96.
Victor Hugo en Zélande, II, 165.
Vieille abbaye (*la*), II, 172.
Vieille Catalogne (*la*), II, 109.
Viennet, I, 359.
Vieure (Jean), II, 135.
Vigny (Alfred de), I, 8, 19, 44, 60, 64, 69, 91, 92, 93, 104, 127, 136, 137, 143, 156, 161, 166, 167, 169, 187, 191, 196, 198, 199, 201, 202, 203, 204, 207, 208, 238, 242, 243, 246, 247, 248, 262, 269, 270, 273, 274, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 288, 299, 320, 321, 339, 340, 347, 348, 355, 368; II, 24, 39, 47, 210, 216, 217, 273, 277.
Vilaine (Jeanne), I, 24.
Ville de Gamba (*la*), II, 52.
Villemain, I, 91, 161, 199, 271, 278, 298, 379, 382, 384; II, 76.
Villemain (Mme), I, 384.
Villot (Fréd.), II, 156, 159.
Violette (*la*), II, 28.

Viollet-le-Duc, I, 99; II, 177.
Virgile, I, 58, 61.
Virieu (Aymon de), I, 138, 183.
Vitet, I, 269.
Vivier, I, 308.
Vogüé (Vicomte Melchior de), II, 276.
Voiture, II, 271, 272.
Voix intérieures (les), I, 254; II, 117.
Volney, I, 43, 44.
Voltaire, I, 282.
Voyage en France et en Belgique, II, 120.
Voyages pittoresques et romantiques, II, 8, 161.
Vue des environs de la Fère, II, 167.
Vue du château d'Arques, II, 167, 203.
Vue de Rouen, II, 167.

W

Wailly (Jules de), I, 341.
Wailly (Natalis de), I, 341.
Walter Scott, I, 258, 267; II, 25, 42, 186, 208.
Watteau, III, 51, 172.
Werther, II, 27.
White (Kirke), I, 137.
Wieland, II, 39.
Wilen (Robert), I, 84.
Wordsworth, I, 137, 143.

Y

Yvon (Ad.), I, 261.

Z

Ziégler, II, 130.
Zola (Emile), I, 364.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

DAVID D'ANGERS ET VICTOR PAVIE.................. 27

I. — Des lieux prédestinés. — La Bretagne-Angevine et le mouvement de la Renaissance. — Le roi René et la reine Anne. — Leurs cours d'amour. — Comme quoi l'art prima la poésie jusqu'au milieu du XVIe siècle. — Les maîtres-maçons de la Loire. — La chapelle de la Bourgonnière, en Anjou. — Le tombeau de François II à Nantes. — La Renaissance et Joachim du Bellay. — David d'Angers précurseur du mouvement romantique avec sa statue du Grand Condé. — L'influence de la Bretagne sur Victor Hugo et Lamartine.

II. — Victor Pavie, son père, son enfance, ses premières études. — David d'Angers lui sert de correspondant à Paris. — Royaliste et républicain. — Souvenirs de la guerre de Vendée. — La statue funéraire de Bonchamps. — La première rencontre de Louis Pavie et de David d'Angers. — Deux inséparables. — L'amour du pays natal chez David et Victor Pavie. — L'influence de Lamartine sur Pavie. — Le Feuilleton littéraire des *Affiches d'Angers*. — Victor Pavie y rend compte des *Odes et Ballades* de Victor Hugo. — Point de départ de leur amitié. — Leurs premières lettres. — Le père de Victor Pavie présente Victor Hugo à David d'Angers. — La liaison du statuaire et du poète. — Ils vont ensemble assister au ferrement des galériens de Bicêtre. — L'atelier de David. — Toute l'École romantique pose devant lui. — Son désintéressement. — Son œuvre immense. — Le Musée David à Angers.

III. — Les Français à Weimar. — Les premières traductions de *Faust* et les dessins de Delacroix. — *La Violette* et *le Roi des Aulnes*, de Gœthe. — La *Lénore* de Burger. — *Le Globe* publie, en 1827, deux lettres datées de Weimar. — Portrait de Gœthe à cette époque. — Description de son intérieur. — Ses idées sur la littérature française et sur Manzoni. — Ampère le visite et le documente sur la jeune École romantique. — Ce que Gœthe pensait de Victor Hugo,

IV. — David et Pavie partent pour Weimar... Ils s'arrêtent à Strasbourg, Cologne, Mayence, Heidelberg et Carlsruhe. — Leur première entrevue avec Gœthe racontée par Victor Pavie. — David fait le buste du grand poète, qui se déclare satisfait. — Le 80e anniversaire de sa naissance. — L'Allemagne en fête à cette occasion. — Les représentations de *Faust*. — Retour de David et de Pavie.

CHAPITRE II

DAVID D'ANGERS ET ALOYSIUS BERTRAND.............. 48

I. — Les Origines d'Aloysius Bertrand. — Comme quoi l'amour de l'art était inné en lui. — Caractère du tempérament bourguignon. — Les grands écrivains de la Bourgogne. — Pourquoi Bertrand écrivit son *Gaspard de la Nuit* en prose.

II. — Bertrand débute dans *le Provincial*. — Charles Brugnot et Th. Foisset. — Charles Nodier, Chateaubriand, Victor Hugo et ses amis encouragent *le Provincial*. — Alfred de Musset y publie une petite ballade. — Bertrand introduit par Boulanger dans le salon de l'Arsenal. — Son portrait par Sainte-Beuve et Victor Pavie. — Sa vie mystérieuse pendant son premier séjour à Paris. — Il retourne à Dijon. — Sa collaboration passagère au *Progrès de la Côte-d'Or*. — Il se bat en duel et repart pour Paris.

III. — Bertrand fait appel à la générosité de son ancien camarade Antoine de Latour. — Lettre inédite. — Le précepteur du duc de Montpensier et les gens de lettres. — Renduel achète le manuscrit de *Gaspard de la Nuit*. — Texte inédit du projet de traité passé entre Bertrand et son éditeur. — Les amours d'Aloysius Bertrand. — Pour Célestine. — Une déclaration d'amour inédite. — Bertrand tombe dans la misère. — Il tend la main à David d'Angers. — Lettre iné-

dite. — Un sonnet à la reine Amélie. — Bertrand demande à Renduel de publier son livre. — Renduel fait la sourde oreille et cède le manuscrit de *Gaspard de la Nuit* à Victor Pavie. — Bertrand entre à l'hôpital Necker. — Ses lettres inédites à David d'Angers. — Son agonie, sa mort. — Deux dessins de David. — Admirable conduite du statuaire dans ces douloureuses circonstances. — Sainte-Beuve et Pavie s'occupent d'éditer *Gaspard de la Nuit*. — Les remaniements et les retouches du manuscrit original. — La première version de la ballade intitulée *le Clair de lune*. — Souvenirs à ce propos d'un ami de jeunesse de Bertrand.

CHAPITRE III

ACHILLE ET EUGÈNE DEVÉRIA. 93

Comment Achille Devéria se lia avec Victor Hugo. — Les représentations du *Freischütz* à l'Odéon. — L'album de Mme Victor Hugo. — Un billet inédit du dessinateur au poète. — Eugène Devéria. — Son atelier rue de l'Ouest. — La maison des Devéria rue Notre-Dame-des-Champs. — Portraits de leur grand'mère et de leur mère par Mme Victor Hugo. — Laure Devéria, leur sœur. — Eugène après le succès de sa *Naissance d'Henri IV*, au Salon de 1827. — Son atelier de la rue Notre-Dame-des-Champs. — Les Romantiques s'y donnent rendez-vous. — Son grand bal paré et masqué de l'hiver 1828. — Les aquarelles d'Achille Devéria et ses portraits de Victor Hugo et de Lamartine. — Son entrée à la Bibliothèque nationale. — Sa mort. — Son frère Eugène quitte Paris et se jette dans l'apostolat religieux. — Catholique ardent à Avignon, il se fait protestant à Pau. — Opinion de Guttinguer sur son abjuration.

CHAPITRE IV

LOUIS BOULANGER. 102

I. — Le Salon de 1827. — La fusion des gens de lettres et des artistes. — Les premiers essais de Boulanger. — Son *Mazeppa* et sa *Ronde du Sabbat*. — Victor Hugo lui dédie deux de ses *Ballades*. — Les illustrations de Boulanger pour les œuvres de Victor Hugo. — *Mon peintre et mon poète*.

— Voyage de Boulanger, de Sainte-Beuve et de Robelin à Besançon. — Lettre de Sainte-Beuve à M. et Mme Victor Hugo. — Boulanger et Sainte-Beuve à Rouen. — *Le Triomphe de Pétrarque*, de Boulanger. — Vers que lui adressa Th. Gautier à cette occasion — Victor Hugo et *le Rhin*. — A propos de sa lettre à Boulanger datée de Vevey-Chillon-Lausanne. — Comment cette lettre fut insérée à tort dans la seconde édition du *Rhin*. — Une erreur de Paul Meurice dans la publication du voyage aux *Alpes et Pyrénées*. — On demande une édition définitive des Voyages de Victor Hugo.

II. — Lettre de Boulanger en réponse à celle du grand poète sur Vevey-Chillon-Lausanne. — Ce que Gustave Planche pensait de l'amitié de Victor Hugo pour Boulanger. — Opinion de Sainte-Beuve sur ce peintre. — Plus poète que peintre. — Boulanger se marie et se retire à Dijon où il est nommé conservateur du Musée et directeur de l'Ecole des Beaux-Arts. — Sa mort.

CHAPITRE V

CHARLES ROBELIN 132

Un architecte romantique. — L'état civil de Ch. Robelin. — Il est chargé en 1825, lors du sacre de Charles X, de la décoration de la cathédrale de Reims. — Il est nommé architecte diocésain. — Sa contribution à *Notre-Dame de Paris*. — Robelin-Amadis d'après Gustave Planche. — Ses relations d'amitié avec Victor Hugo. — Lettres que lui adressa le grand poète lors du mariage de Léopoldine. — Sur la pièce des *Contemplations* intitulée *15 Février 1843*. — L'argenterie de Robelin. — Un billet de Théophile Gautier. — Chiens et chats. — Souvenirs de Judith Gautier. — Mme Victor Hugo descend chez Robelin pendant l'exil de son mari. — Lettres inédites à ce sujet. — Victor Hugo et Robelin en 187[illegible]. — La fourmi [illegible]. — Les maisons de rapport de Robelin. — De [illegible] du gothique. Robelin au lit de mort de Théophile Gautier.

CHAPITRE VI

PAUL HUET ET EUGÈNE DELACROIX 151

I. — Sur le monument de Paul Huet à Saint-Cloud. — Son vrai cadre. — Un mot de Heim sur *l'Inondation à Saint-Cloud.* — Comment Delacroix se lia avec Paul Huet. — L'île Seguin. — L'influence de Constable sur Delacroix. — Originalité de Paul Huet. — Son sentiment de la nature. — Ses parents, sa première enfance. — Son amitié avec Delacroix lui ouvre les portes du Cénacle.

II. — Delacroix et Victor Hugo. — Comment chacun d'eux entendait la beauté. — Delacroix pendant les représentations de la troupe anglaise, en 1826. — Ses dessins pour la pièce d'*Amy Robsart.* — Paul Huet au salon de 1827. — Ses *Vues de Rouen* et du *Château d'Arques.* — Sainte-Beuve en rend compte dans le journal *le Globe.* — Le Salon de 1831. — *Le Cavalier* de Paul Huet inspiré d'une ballade de Victor Hugo. — Gustave Planche soutient l'artiste et Delécluze le combat. — Sainte-Beuve et Delécluze. — A propos de Bazin, l'historien. — Lettres inédites de Sainte-Beuve. — Il défend le Romantisme contre Delécluze et venge Paul Huet de ses attaques. — Delacroix et Huet remercient Sainte-Beuve. — Mort de Delacroix. — Huet fait son éloge. — L'exposition et la vente des tableaux provenant de l'atelier du grand artiste. — Lettres inédites de Paul Huet et de Mme Victor Hugo.

III. — La reprise d'*Hernani* à la Comédie-Française. — Lettre inédite de Paul Huet à Victor Hugo. — Réponse inédite de Victor Hugo. — Paul Huet à Saint-Point. — Son amitié avec Michelet. — Pour la rosette d'officier de la légion d'honneur. — Une lettre inédite de Sainte-Beuve à ce sujet. — Paul Huet se met à travailler l'eau-forte. — La gravure du *Cavalier.* — Sa première et dernière œuvre. — Il meurt d'une attaque d'apoplexie. — Une lettre inédite de Victor Hugo sur sa mort.

CHAPITRE VII

LES FRÈRES JOHANNOT. — CÉLESTIN NANTEUIL. 206

I. — Le pays d'origine des frères Johannot. — Leur première éducation. — L'école lyonnaise de Révoil. — Leur arrivée à Paris. — D'abord graveurs, puis dessinateurs. — *l'Histoire du Roi de Bohême et de ses sept Châteaux* par Charles Nodier. — Le portrait des frères Johannot par Jean Gigoux. — La conscience artistique d'Alfred Johannot. —

Les femmes de Tony. — Un mot de Gavarni à ce sujet. — La mort d'Alfred. — Tony fait son portrait. — Une scène poignante.

II. — « Le graveur romantique. » — Comment Célestin Nanteuil fit la connaissance de Victor Hugo. — Il prend part à la bataille d'*Hernani*. — Son costume alors. — Ses premières eaux-fortes. — Son portrait de Victor Hugo comparé à celui de Devéria. — Nanteuil chez Victor Hugo. — Il devient son confident. — Un voyage en Normandie avec Juliette Drouet. — Un incident au retour. — Nanteuil et Marie Dorval. — Il fait le portrait de la comédienne. — Il délaisse l'eau-forte pour la lithographie. — Son éloge par Jean Gigoux. — Il remplace Boulanger à l'École des Beaux-Arts de Dijon. — Ses dernières années. — Sa mort à Marlotte. — Sa sépulture.

CHAPITRE VIII

CHARLET 226

Ce que Delacroix pensait de Charlet. — Souvenirs d'Auguste Barbier à ce propos. — Baudelaire n'aimait pas Charlet. — Un mot de Mme Victor Hugo sur l'auteur des *Fleurs du Mal*. — Sur une gravure de Charlet. — Une anecdote contée par le fils de Paul Huet. — L'enfant et la jeunesse de Charlet. — La défense de la Barrière de Clichy en 1814. — Charlet y fait le coup de feu. — Il entre dans l'atelier de Gros. — Ses premières lithographies. — Charlet chez Victor Hugo. — Une lettre de Charlet pendant la bataille d'*Hernani*. — Son amitié avec David d'Angers. — Il sollicite et obtient l'emploi de professeur de dessin à l'École polytechnique. — Une lettre de Charlet à David d'Angers. — Son esprit et ses opinions politiques. — La révolution de 1830 le sépare de David d'Angers. — Sa maladie les rapproche. — Jean Gigoux fait le portrait de Charlet mourant. — Belle conduite de David après sa mort. — L'art et la politique.

CHAPITRE IX

LA DERNIÈRE ÉTAPE. — LE MARIAGE DE VICTOR PAVIE. . . 243

Victor Pavie après 1830. — Il abandonne la carrière d'avocat pour diriger l'imprimerie de son père. — Son mariage en

1835. — Lettres de Sainte-Beuve et de Mme Victor Hugo à ce sujet. — Leur voyage à Angers. — D'Angers à Saint-Melaine. — Le château en ruines des Ponts-de-Cé. — La fiancée de Victor Pavie. — La signature du contrat. — La messe de mariage dans la petite église de Saint-Melaine.— Un repas de Gargantua.— Sainte-Beuve, Mme Victor Hugo, son père et Léopoldine descendent la Loire jusqu'à Nantes. En passant devant Liré, Sainte-Beuve déclame le sonnet fameux de Joachim du Bellay. — L'incident de Seilleraye. — Pour Raspail. — Mme Victor Hugo visite avec Sainte-Beuve ses tantes Trébuchet au couvent. — Le retour des noces de Pavie. — Un dîner aux Rangeardières.— Sainte-Beuve y lit une épithalame. — Le départ d'Angers. — Sainte-Beuve quitte Mme Victor Hugo à Tours. — Ses derniers beaux jours. — Mme Victor Hugo rompt avec lui deux ans après. — Conséquences de cette rupture.

Epilogue.......... 269

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le dix septembre mil neuf cent douze

PAR

G. ROY

A POITIERS

pour le

MERCVRE

de

FRANCE

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ — PARIS-VI[e]

Paraît le 1[er] et le 16 de chaque mois, et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte d' « encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compose des rubriques suivantes :

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Georges Duhamel.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Georges Palante.
Psychologie : Gaston Danville.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. Van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Esotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Théâtre : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold.
Art : Gustave Kahn.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres américaines : Théodore Stanton.
Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.
Lettres brésiliennes : Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais, Fritiof Palmér.
Lettres tchèques : William Ritter.
La France jugée à l'Etranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Vie anecdotique . Guillaume Apollinaire.
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre. Les nouveaux abonnés d'un an reçoivent à titre gracieux le commencement des matières en cours de publication.

FRANCE		ÉTRANGER	
Un numéro........	1.25	Un numéro........	1.50
Un an............	25 fr.	Un an............	30 fr.
Six mois..........	14 »	Six mois..........	17 »
Trois mois.........	8 »	Trois mois.........	10 »

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.